

**PAGES
MANQUANTES**

W. LEGAULT

Horloger, Bijoutier et Opticien

Tient un stock des plus variés et des plus modernes.

Toutes réparations : celles des montres est une spécialité de l'établissement.



Le Département d'Optique est complet, up-to-date et d'après les procédés et formules basés sur l'expérience.

PRIX MODERES,

626, Parc Lafontaine, Montréal.

TEL: ST-LOUIS 1067

RAOUL LEBŒUF

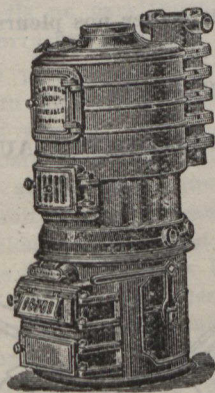
Entrepreneur Plombier



**Poseur d'Appareils a
Gaz et Eau Chaude**

Réparations de toutes
sortes une spécialité.

Brûleurs et Manteaux
à Gaz à bas prix.



1195 ST-HUBERT,
Pres Rachel, MONTREAL.

L'ALMANACH

du journal

"LE SAMEDI"

Cédant à des demandes souvent faites et réitérées, les Editeurs du **Samedi** vont publier pour

1910

un grand almanach qui sera absolument différent des autres. Il se recommandera surtout par

- La matière à lire variée,
 - Le choix des renseignements,
 - Le nombre des gravures,
 - Son double caractère de publication agréable et utile,
 - L'absence de banalités,
 - La façon dont il sera confectionné et imprimé,
- Etc., Etc., Etc.

Prix Populaire: 10 cts dans tous les dépôts, au Canada et aux Etats-Unis.

Attendez pour acheter votre almanach de 1910.


Pere Gueri de l'Ivrognerie

Sauvé son père de la fin des ivrognes. Echantillon gratuit de Prescription sans goût "Samaria" arrête sa passion de boire et commence une guérison complète.



"Tout espoir d'empêcher mon père de boire semblait perdu, et nous en ressentions tous le dés-honneur. Alors que tout allait de pis en pis, une amie m'a recommandé le "Samaria". J'ai appris que vous offriez un échantillon gratuit, et que le remède étant sans goût pouvait être administré secrètement. Je me suis décidée à l'essayer et j'en suis bien aise depuis. Le traitement complet que je lui ai donné l'a complètement guéri et je suis heureuse de dire qu'il ne boit plus de whisky. Quelle bonne idée j'ai eu de vous écrire! A présent nous sommes tous heureux. Mon père dit que, de bonne volonté, il n'aurait jamais cessé de boire."

Paquet a essai et brochure contenant tous les détails, témoignages et prix, dans une enveloppe ordinaire cachetée, envoyés sur réception d'un timbre de 2 centins. Correspondance confidentielle. Adressez: THE SAMARIA REMEDY CO., 14 Jordan Chambers, rue Jordan, Toronto, Can.



Rimes d'automne

Les Roses de la Vie

Si l'on pouvait cueillir, comme on cueille des roses,
Le bonheur ou l'espoir, ces deux roses du coeur,
Dès l'aurore on irait, guettant les fleurs écloses,
Vers les buissons bénis pour cueillir du bonheur.

Et ces roses de joie en gerbes, en guirlandes,
Nous feraient des foyers divinement fleuris;
Et nos ferventes mains porteraient en offrandes
Des bouquets de bonheur à nos êtres chéris!...

Mais non!... Espoir et joie, au souffle de l'automne,
S'effeuilleraient avec les roses du jardin;
Lorsque du jeune été se fane la couronne,
Ces roses de la vie auraient même destin.

Le jardin mort, quand toute fleur nous est ravie,
L'hiver aux longues nuits verrait couler nos pleurs,
Si l'automne fanait les roses de la vie,
Si la joie et l'espoir mouraient comme les fleurs.

MARIE MONFILS-CHEsNEAU.

La Revue Populaire

PARAIT TOUS LES MOIS

ABONNEMENT:

Canada et Etats-Unis:

Un An: \$1.00, - Six Mois: - - - 50 cts

Montréal et Etranger:

Un An: \$1.50 - - Six Mois: - - 75 cts

Par Poste - - - - - le No 15 cts

POIRIER, BESSETTE & Cie

Editeurs-Propriétaires,

200, Boulv. St-Laurent, MONTREAL

Vol. 2, No 11, Montréal, Nov. 1909

Les Fantômes

L'AN dernier une bonne partie du numéro de novembre de notre **Revue Populaire** fut consacrée aux fantômes, surtout à la folie presque criminelle des parents qui prennent comme un malin plaisir à peupler l'imagination des enfants de frayeurs dont ils ne parviennent pas toujours à se débarrasser plus tard.

Aujourd'hui, en possession d'une intéressante analyse du livre de M. Durville: "Le Fantôme des vivants", nous allons constater qu'il existe bien des fantômes, mais d'une toute autre espèce que ceux dont on parle habituellement, sans les avoir vus naturellement, mais qui n'en sont pour cela que plus terrifiants. L'imagination secondée par la peur a des yeux autrement plus grands et plus puissants que les yeux normaux.

L'auteur de l'analyse du livre de M. Durville constate, sur un ton doucement ironique, que la réputation des fantômes a été fâcheusement compromise par de sots mystificateurs. Il a paru spirituel à des mauvais plaisants, mal inspirés, de se

promener dans des endroits déserts, après avoir pris soin de se revêtir d'un drap, et sans doute ils obtinrent ainsi des effets de frayeur assez réjouissants pour eux; mais la ruse ayant été découverte, on s'est imaginé que tous les revenants étaient de même acabit, et il n'en a pas fallu davantage pour ruiner une croyance établie depuis des siècles, et basée sur des manifestations indiscutables.

Comme toujours la science, procédant avec prudence et impartialité, est venue à la rescousse. Et l'ouvrage de M. Durville sert d'intermédiaire à la science en nous racontant "comment certaines personnes voient leur sensibilité se concentrer hors de leur corps, sous la forme de légères vapeurs qui finissent, en se réunissant, par constituer une espèce de spectre à leur ressemblance."

Ces spectres sont visibles pour tout le monde, et M. Durville cite, à ce propos, d'aventure extraordinaire d'une demoiselle Emilie Sagée, sous-maitresse dans un pensionnat de jeunes filles nobles des environs de Riga.

Cette demoiselle venait à peine d'entrer en fonctions quand les élèves l'aperçurent, à la même minute, dans deux endroits à la fois. "Un jour, dit M. Durville, les jeunes filles virent, tout à coup, deux Emilie Sagée, exactement semblables et faisant les mêmes gestes: l'une cependant tenait à la main un crayon de craie et l'autre rien. Peu de temps après, Antoinette de Wrangel faisait sa toilette, Emilie lui agrafa sa robe par derrière; la jeune fille vit dans un miroir, en se retournant, deux Emilie agrafant ses vêtements et s'évanouit de peur. Quelquefois, aux repas, la double figure paraissait debout, derrière la chaise de la sous-maitresse et imitait les mouvements qu'elle faisait pour manger, mais ses mains ne tenaient ni cou-teau, ni fourchette."

Une autre fois, Emilie Sagée, lisant au salon, se trouvait aussi dans le jardin, occupée à faire un bouquet. Pour le coup, la frayeur s'empara des filles nobles de Riga, qui rentrèrent chez leurs parents. Quant à la sous-maîtresse, on ne nous raconte pas ce qu'elle devint. Si ce récit est exact, il faut admettre que cette étrange personne mourut dans l'année, ainsi que cela doit arriver en pareil cas.

Puis il y a le cas tragique fourni par le jeune Rovigo, fils du ministre impérial de la police, sous Napoléon Ier. Brillant officier, il assistait à la bataille de l'Isly, quand il mourut ainsi qu'il l'avait prévu. Un an plus tôt, comme il passait quelques semaines chez sa soeur, mariée en Ecosse; celle-ci le vit fort distinctement devant elle, marchant au milieu d'une allée du parc, alors qu'il se tenait debout sur le perron du château. En s'apercevant de son erreur, elle se prit à pleurer, assurant qu'il serait en danger de mort toute l'année. Or, les douze mois prenaient fin le jour même de la bataille, durant laquelle Rovigo échappa à tous les dangers. Seulement, le soir, comme il revenait au camp, à la tête de ses hommes, il fut tué par traîtrise, à la minute précise où, un an auparavant, son fantôme s'était montré à sa soeur.



On lit plus loin dans l'analyse du livre de M. Durville: " Il paraît que les fantômes des vivants se constituent toujours de la même manière. Leurs facultés sont identiques dans tous les cas. Ils voient, ils entendent, mais, tant qu'ils sont lumineux, tant qu'on peut les contempler, ils ne se livrent à aucune action nécessitant l'emploi de la force. Pour cela, ils disparaissent complètement, et c'est dans leur état d'invisibilité qu'ils soulèvent des tables, donnent des soufflets aux profanes et jouent plus ou moins bien du violon. Aus-

si longtemps qu'un fantôme est visible, il ressemble à certaines comètes. Il peut être traversé, percé, sans en être incommodé. Par contre, il devient sensible dans l'ombre, mais d'une sensibilité relative, car s'il se heurte aux meubles, c'est le sujet dont il est sorti qui éprouve la douleur et garde les bleus. J'ai vu endormir une femme, puis, tandis qu'elle était gardée à vue, on allait, à l'autre extrémité de la maison, placer sa sensibilité dans un verre d'eau. Dans cette eau, on plongeait une aiguille, et, tout aussitôt, la dormeuse poussait un cri violent. C'est un peu l'histoire des fantômes, car, s'ils viennent à se battre, leurs légitimes propriétaires portent la trace des coups."

Il y a encore ceci: " Ces propriétaires peuvent obtenir des résultats extraordinaires, s'ils savent discipliner leur double. Ce dernier n'est arrêté, en effet, par aucun obstacle, il traverse les murailles, il franchit les montagnes, enjambe les océans de telle sorte que si vous le voulez, vous pouvez envoyer votre fantôme voir ce qui se passe aux antipodes, tandis que vous somnolez paisiblement. Au retour, il vous rapportera avec fidélité tout ce qu'il aura appris." M. Durville cite, en ce genre, des expériences merveilleuses qui, par la suite des temps, deviendront communes et familières. Seulement, si la personne de qui le fantôme vagabonde vient à mourir pendant l'absence de son double, celui-ci reste éternellement sans domicile. Et c'est ainsi qu'il explique d'une façon rationnelle la présence d'une foule de revenants qu'on rencontre, se promenant avec tristesse dans les anciennes demeures, où ils s'obstinent à chercher le corps d'où ils sont sortis jadis, tout en se rendant compte de ce qu'il y a d'un peu ridicule dans leur situation. C'est probablement ce qui leur donne cette humeur revêche constatée par tous ceux qui nouèrent avec eux des relations accidentelles."

D'Argenson.



Les Curés Guérisseurs

Par E.-Z. Massicotte

IL Y A quelques années, la presse mondiale entretint ses lecteurs des faits et gestes de l'abbé Kneipp, ce curé allemand devenu tout à coup célèbre pour avoir donné à l'hydrothérapie une vogue qui n'est pas encore éteinte.

Certes, il y avait de quoi: de tous pays, des centaines de malades se dirigeaient vers le village de Woerishofen, pour essayer une cure sous la surveillance de l'excellent abbé et, sans absorber de remèdes ou subir d'opérations, quantité de ces pèlerins d'un nouveau genre retournaient guéris ou soulagés. Pour obtenir un résultat aussi étonnant, il ne leur avait fallu que des applications d'eau chaude ou d'eau froide et modifier leur régime alimentaire.

Ce fait insolite d'un ministre du Seigneur se substituant aux médecins et qui, non content de traiter les âmes, soigne aussi notre enveloppe matérielle... avec succès, n'est pourtant pas sans exemple, même en ce pays.

"M. Pierre Compain qui mourut curé à Saint-Antoine de Chambly en 1806, avait la réputation d'être un excellent médecin. Il avait étudié l'art médical, à Montréal, sous le docteur Feltz, chirurgien major des troupes, et il possédait, assure-t-on, un remède infaillible pour guérir les cancers." (1)

Comme une foule d'indigents avaient recours à ses soins, il eut même l'idée de demander l'aide de la législature et du clergé pour se livrer entièrement à la médecine et soigner gratuitement, mais il n'apparaît pas que sa supplique ait été agréée ni par l'Eglise, ni par l'Etat.

Quelques années plus tard, M. Compain eut, dans la personne de M. François-Xa-

vier Côté, décédé à Sainte-Geneviève de Batiscan, le premier mars 1862, un émule bien plus modeste, et dont l'histoire ne s'est même pas encore occupé bien qu'il mérite que sa mémoire soit conservée.

Ce curé, dont je veux vous entretenir, a été non seulement un "guérisseur", il fut aussi un modèle de pasteur sous tous rapports, car peu d'existences ont pu être aussi édifiantes.



L'abbé Côté naquit à Québec le premier novembre 1788 du mariage de Gabriel Côté et d'Hélène Pichet. Ordonné prêtre le 10 octobre 1813, il fut d'abord vicaire, puis curé à Vaudreuil, au-dessus de Montréal. En 1816, ses supérieurs l'envoyèrent à la cure des Eboulements, comté de Charlevoix et, deux ans après, on le trouve occupant le siège curial à Sainte-Geneviève de Batiscan, chef-lieu du comté de Champlain, où il va résider jusqu'à sa mort. De son entrée dans le saint ministère à sa libération pour la patrie céleste, il n'avait séjourné que dans trois postes: les deux premiers situés presque aux deux coins opposés de l'immense province ecclésiastique bas-canadienne de l'époque et le dernier, au centre même.

Pendant près de quarante-quatre ans qu'il demeura à Sainte-Geneviève, il mena une vie remarquablement active et fructueuse qui lui attira la vénération de tous ses paroissiens, et lui conquit même une renommée qui, franchissant les limites de son comté, s'étendit aux confins de la province.

Je passe sous silence la part considérable qu'il prit aux oeuvres paroissiales et qui se traduisent par l'embellissement de la vieille église, par l'achat d'un orgue, l'érection d'un chemin de croix, la cons-

(1) Bulletin des Recherches Historiques.

truction d'un presbytère, ce qui indique son esprit de suite, sa volonté énergique et son talent d'administrateur, pour vous montrer au plus tôt cette figure sous un autre jour.



Gratifié d'une activité peu ordinaire, ses devoirs religieux et le service d'une paroisse, alors très étendue, ne suffisaient cependant point à employer toutes ses journées.

En procédant méthodiquement, il parvenait à économiser assez de temps pour faire des travaux manuels et étudier la médecine. Il s'était aménagé un atelier de menuiserie dans le grenier de son presbytère et là, il maniait le rabot, la varlope, la scie ou le ciseau, avec une adresse qui surprenait même les hommes du métier. C'était surtout pour le temple du Seigneur qu'il ouvrait le bois, et dans l'église qui précéda celle qui existe actuellement, il avait laissé des marques de son savoir-faire un peu partout. L'on conserve même, encore aujourd'hui, des devants d'autels qu'il a façonnés de ses mains.

Très éclairé, sachant tout le bien de l'instruction, il possédait une jolie bibliothèque et comme les livres et les journaux étaient plutôt rares à cette époque, il prêtait volontiers ses livres à ceux qui lui en demandaient. Je me rappelle que ma grand'mère en avait une couple qu'il lui avait donnés et qu'elle gardait comme on garde un trésor, car outre que pour les anciens les livres avaient une valeur autre que celle qu'on leur prête maintenant, tout ce qui avait appartenu au curé Côté devenait un objet de vénération.



Il y a un demi-siècle et plus, un cultivateur qui n'avait pas une terre fertile ne jouissait pas de "toutes ses aises", loin de là. La seule ressource, à peu près, qu'il avait pour équilibrer le budget domestique, consistait à couper du bois sur sa terre et à le vendre à des spéculateurs qui ne lui donnaient en retour qu'un petit sac de farine par voyage. Encore fallait-il

qu'il acceptât sans murmurer, car s'il se plaignait, s'il réclamait, on refusait de traiter avec lui de toute façon, et le pauvre homme n'avait plus qu'à rapporter son bois. Aussi, l'un de mes vieux parents racontait-il à mon père, voilà bien longtemps déjà, que les "habitants" de sa localité n'achetaient jadis de la viande qu'une fois par année, pour le temps des fêtes, autrement dit, pour la période qui s'écoule entre Noël et les Rois. Le reste de l'année on suivait un régime presque végétarien, ou comme ces bons vieux ancêtres le disaient plaisamment: ils faisaient carême pendant onze mois et demi.

Le lecteur peut imaginer par ce détail, si la pauvreté était grande parfois, dans certaines localités. Grâce, cependant, à la divine Providence, plusieurs voyaient néanmoins leurs besoins satisfaits ou leur misère atténuée, car l'excellent curé Côté était d'une charité sans borne. Combien de fois ne le vit-on pas se priver pour habiller ou nourrir des nécessiteux? C'est probablement cet esprit de charité qui le porta à étudier l'art de soigner ses semblables. Les médecins n'étaient pas communs dans les paroisses relativement peu riches, il fallait aller les chercher à de grandes distances ou se transporter chez eux; surtout, il fallait leur payer des honoraires qui paraissaient bien élevés. Le cultivateur, en général, éprouvait une telle difficulté à attirer l'argent à lui qu'il y regardait deux fois, même trois, avant de se décider à aller quérir le médecin. Le curé, par son ministère, avait l'occasion d'assister à bien des scènes douloureuses, d'être témoin de bien des souffrances qu'il devait désirer soulager, s'il éprouvait la moindre sensibilité pour autrui.



Si j'en juge par ce qu'on rapporte des remèdes qu'il appliquait et des traitements qu'il ordonnait, le curé Côté avait de remarquables connaissances médicales. Tellement, qu'on supposait généralement qu'il avait manié le scalpel avant d'étudier la théologie. Je ne partage point cette opinion. L'abbé Côté n'avait que vingt-

cinq ans lorsqu'il reçut les ordres sacrés, il ne peut donc pas avoir essayé d'une autre profession avant celle qu'il adopta. Ce qui est certain c'est qu'il étudia la médecine durant son ministère, car à sa mort, il possédait des ouvrages de médecine, dont deux, sinon plus, après avoir séjourné chez feu le notaire Filteau, puis chez M. le docteur Baril, sont maintenant conservés au séminaire des Trois-Rivières. Sans doute, c'est dans ces vieux grimoires qu'il avait puisé plusieurs de ses infaillibles recettes parmi lesquelles

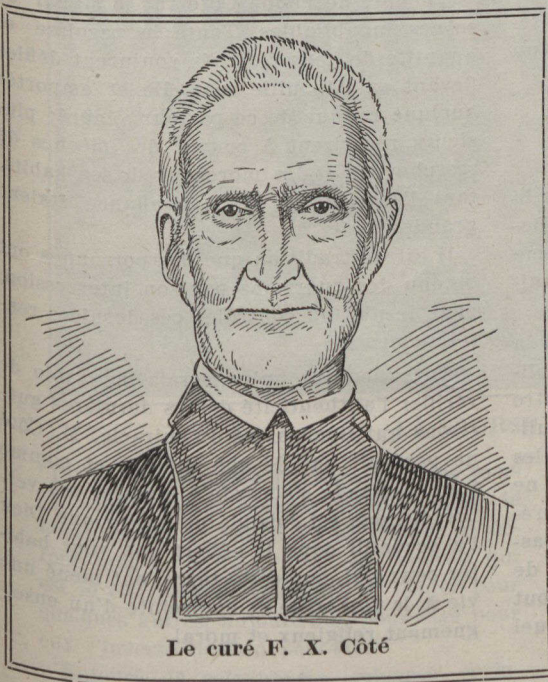
On cite, encore, par exemple, le cas d'un nommé Casimir Sanscartier qui travaillait aux scieries des Grandes Chutes, sur la rivière Batiscan. Ce malheureux, par une fausse manoeuvre ou une imprudence, s'était fait entamer un bras et il avait perdu beaucoup de sang. On envoya aussitôt chercher le docteur Ross, de Ste-Anne, et M. le curé Côté. Le médecin était d'avis de pratiquer l'amputation d'urgence, et le blessé allait consentir, lorsque le vieux curé défendit à Sanscartier de se laisser mutiler. Il avait examiné la blessure et prétendait qu'avec l'aide du Souverain Maître et de son "eau rouge", il lui conserverait le membre endommagé.

Aussitôt, il lui fit une application de l'"eau", puis lui banda le bras très habilement avec des éclisses et de la toile. Il continua le traitement, renouvela les applications, puis, un jour, Sanscartier reprit son train de vie avec ses deux bras.

Cette "eau rouge" dont on a ignoré pendant longtemps la composition semble maintenant connue. Du moins, la "Matière médicale" des RR. SS. de la Providence prétend en donner la formule, car voici ce qu'on lit aux mots "Peroxyde de fer, colcotar ou rouille de fer: Poudre d'un rouge brun, insipide, insoluble dans l'eau... On ne l'emploie plus qu'en emplâtre et en poudre... "L'Eau divine" de M. Côté composée d'une grande cuillerée de colcotar pour une chopine d'eau bouillante forme une des meilleures lotions

à employer pour la cure radicale des plaies et pour l'inflammation des yeux. Pour ce dernier cas, l'eau doit être affaiblie..."

M. le docteur Baril qui est né à Ste-Genève et qui y exerce sa profession depuis 1878 a été témoin, dans son enfance, de la guérison d'un homme des Grondines qui arriva, un soir, chez le fameux curé, tellement souffrant de rhumatisme ou de paralysie, qu'il pouvait à peine marcher. M. Côté le confessa, lui fit entendre la messe, puis, le saint office terminé, frictonna le malade pendant que celui-ci



Le curé F. X. Côté

il en est une qui resta longtemps fameuse.

Pour préparer ses médicaments, l'abbé Côté employait souvent des plantes, mais son guérisseur par excellence, son "Eau divine", que le peuple nommait "l'Eau rousse" ou "l'Eau rouge", était d'une autre composition.

Avec ce liquide, la profonde confiance qu'il inspirait à ses patients et surtout la foi en Dieu qu'il savait admirablement développer, chez ceux qui avaient recours à ses soins, il obtint des guérisons qui tiennent du prodige.

adressait d'ardentes prières au Souverain Maître. Soudain, le perclus de la veille, se sentit parfaitement bien et il retourna chez lui ingambe et allègrement.

On venait de partout se mettre sous les soins de ce guérisseur. M. le chanoine Charles Bellemare, ex-curé de la paroisse, a gardé souvenance que son père partit de Yamachiche pour conduire un de ses enfants malade au curé Côté. D'autres se rappellent que des gens vinrent de Québec et jusque de la Gaspésie.

La confiance au pouvoir extraordinaire du bon curé était si grande, que des anciens croient encore qu'il aurait pu "recoller" (c'est l'expression employée) un membre amputé.



Ainsi, cet humble prêtre, perdu dans la profondeur de la vieille seigneurie de Batiscan, réussit, à la fois, à briller comme artisan, comme guérisseur et comme ministre du Seigneur.

C'est une noble figure à placer dans la galerie de ces vaillants pasteurs catholiques qui ont contribué à former notre race. D'une charité parfaite, il se dépouillait ou se dévouait pour atténuer les souffrances; d'une activité inlassable, il ne perdait pas une minute de son temps précieux; méthodique et persévérant, il passait de ses devoirs religieux à l'étude et de celle-ci aux travaux manuels, faisant tout pour la plus grande gloire de Dieu auquel il s'était consacré sans réserve.

Rien d'étonnant, alors, si ce curé modèle a laissé des traces ineffaçables dans le cœur de ses paroissiens et si même il fut remarqué par ses supérieurs.

C'est Mgr Cooke qui le surnomma, dans une lettre du 13 janvier 1853, "le pilier de l'épiscopat", c'est lui, aussi, qui lui conféra la dignité d'archiprêtre, accordée jadis au plus ancien d'ordination ou qui était désigné comme le plus éminent.



La mort de l'abbé Côté fut le signal de scènes inoubliables. Toute la paroisse et quantité de gens éloignés voulurent défilier devant sa dépouille mortelle et emporter quelque relique de ce pasteur vénéré; plusieurs réussirent à couper des mèches de ses cheveux et des morceaux de ses habits, tant l'admiration et la confiance étaient grandes.

Il est de tradition que des personnes ont obtenu des guérisons par son intercession, mais je n'ai pu contrôler ces derniers renseignements.

En supposant qu'on serait incapable de vérifier l'authenticité de ces dernières guérisons qui tiendraient du miracle, M. Côté ne perdrait pas de son mérite, et comme tout le monde s'accorde à attester ses vertus, il nous est loisible de croire que Dieu l'a accueilli dans le séjour que vont habiter ceux qui, sur cette terre, ont mené une vie à la fois utile et empreinte d'un enseignement religieux et moral.





LA BOURSE DE PARIS

TEL est le centre parisien dont les journaux et les romans ont popularisé le nom; tel est le palais où se font et se défont tant de fortunes; tel est l'endroit qui est le ciel pour quelques-uns et l'enfer pour quelques autres, aujourd'hui, pour être pour eux l'inverse demain peut-être.

Entouré de soixante-six colonnes corinthiennes, il n'est pas sans ressembler beaucoup à certain temple du Forum romain.

Pour le touriste qui n'a pas eu l'occasion de visiter les Bourses de New-York ou de Chicago, rien de plus étrange, de plus ahurissant que le spectacle des gens de la Bourse criant, hurlant, pleurant la joie ou le désespoir.

Chaque jour de midi à trois heures la scène vaut toujours d'être vue. Mais aux jours de grande panique, le spectacle touche à la folie, au délire.

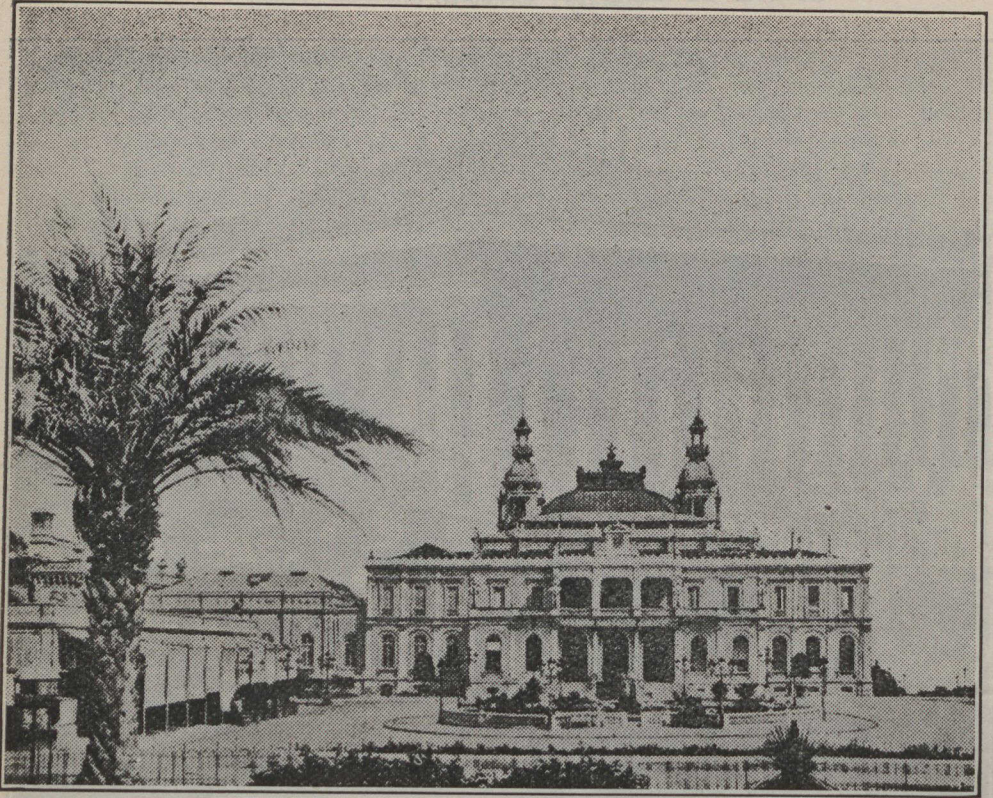
Il y a autour du parquet réservé aux boursiers une vaste galerie où l'on peut être ad-

mis à titre de curieux: de cette tribune on a le spectacle de tout ce que l'attrait de l'argent ou la crainte de le perdre peut inspirer d'actes extérieurs. On n'est pas éloigné, quelquefois, de se croire dans un asile de fous furieux.

La Place de la Bourse est le point où aboutissent et d'où partent les nombreuses voitures omnibus qui rayonnent dans tout Paris et dans ses environs. Jamais ces voitures ne sont encombrées car on n'y accepte qu'un certain nombre de personnes qui ont pris, avant d'y monter, un numéro d'ordre. Quand le nombre y est, la voiture arbore l'écriteau *Complet* et file.

Cet écriteau mal compris par un Américain le faisait se lamenter:

—J'ai tout vu, j'ai tout visité dans Paris, excepté l'endroit qu'ils appellent *Complet*. Chaque fois que passait un omnibus qui y allait, j'avais beau faire signe, il filait.



LE CASINO DE MONTE CARLO

MONTE Carlo! Peu d'entre nous n'ont pas entendu parler de cette principauté grande comme un mouchoir de poche, dont 30 gendarmes composent toute l'armée et qui pourtant préoccupe vivement l'attention des gouvernements du monde civilisé.

C'est que Monte Carlo, c'est l'endroit fascinateur qui attire des confins de la terre ceux qui n'attendent que du hasard la fortune, ceux qui, blasés de tout, ne comptent plus que sur la frénésie du jeu pour retrouver quelque attrait à la vie.

Et c'est à Monte Carlo que des fortunes énormes se font le plus vite; c'est là aussi que les biens les plus considérables se dissipent le plus vite.

Le bilan des suicides commis par les décaqués de Monte Carlo est effroyable, et chaque fois que la série en devient plus forte, il est question, dans le monde civilisé, de supprimer le jeu à Monte Carlo.

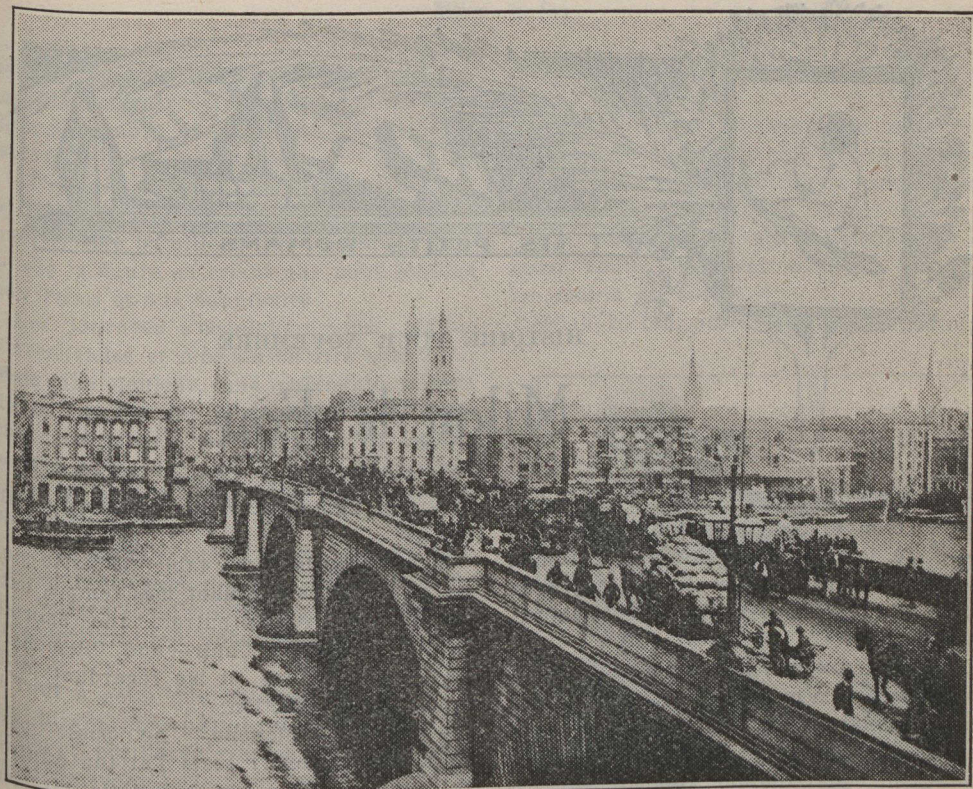
Mais les directeurs du Casino, représen-

té ici, ont en mains toutes les influences que peut donner l'argent. Ils font vivre le prince de Monaco, sa petite cour et sa police; ils pourvoient à l'entretien de la principauté, vrai paradis terrestre en bordure de la Méditerranée; ils subventionnent partout de grands personnages, de grands journaux.

Et le silence se refait sur les ruines matérielles, sur les déchéances intellectuelles, sur les morts d'hommes causées par le Casino de Monte Carlo.

Ce Casino est une merveille. En dehors du jeu et des instruments de jeu, il a tout pour attirer et retenir. On y trouve des salles de lecture idéales, un théâtre voué à l'art musical et où les meilleurs artistes vont se faire entendre.

C'est le rendez-vous de tous les aventuriers aussi bien que des riches personnages. On dit que les Russes y dépensent plus que tous et que les Français viennent ensuite.



LE PONT DE LONDRES

C E pont est moins connu de notre gros public que celui d'Avignon, car il n'a pas été chansonné en français. Il est tout de même un des plus célèbres dans la littérature, un des plus remarquables dans les annales de la construction et un des plus importants au point de vue de la circulation des piétons et des transports de toute nature.

Il fut inauguré en 1831 par le roi Guillaume IV; il est en granit et coûta \$8.000.000.

Il est le pont sur la Tamise qui soit de plus rapproché de la mer, c'est-à-dire qu'il n'en est éloigné que de vingt lieues.

La circulation y est incroyable; pas une minute il n'est désert. Et au cours de vingt-quatre heures, on estime qu'il y passe, en moyenne, 20.000 véhicules et 120.000 personnes, allant dans un sens ou dans un autre.

Les voies y sont disposées de telle façon

que les voitures menées à allure rapide en suivent une, tandis que les peu pressées en suivent une autre.

C'est là que le célèbre romancier Dickens allait de préférence pour étudier ce qu'il appelait "la gamme complète des spécimens d'humanité".

Un autre écrivain soutenait que quiconque n'a fait des stages sur ce pont, ne peut avoir une idée, même approximative, de l'immensité de Londres et de son caractère véritable.

C'est le principal trait d'union entre deux territoires où naissent, croissent et se meuvent cinq millions d'individus; où, par semaine, 2.500 personnes naissent et 2.000 meurent; où, chaque jour, 100 millions de gallons d'eau sont requis; où il y a plus de catholiques romains que dans Rome entière, plus d'Écossais qu'à Edimbourg et plus d'Irlandais qu'à Dublin.

(A continuer.)



HISTOIRE POUR NOVEMBRE

Milou le Fou

CETTE année-là, dans l'espoir de trouver une belle solitude propice à l'achèvement d'un vague roman ébauché, je vins m'ensevelir en la grande ferme d'un de mes oncles, tout là-bas, dans le Midi.

Il m'y donna une haute et large chambre claire, aux murs frais, teints d'une chaux bleuâtre sous les énormes solives brunes du plafond et dans laquelle, dès l'aube, le soleil oblique tombait par paquets de rayons.

Certes, le silence autour de la ferme était immense et inspirateur, troublé seulement par quelques éclats de voix des voisins et par les stridentes fanfares de plusieurs escouades de coqs qui se répondaient interminablement jusqu'aux collines bleues, mais le roman, néanmoins, ne marchait pas...

C'est que j'avais un diable d'oncle, ancien marchand de cocons, ayant visité et roulé toute l'Europe, un peu de l'Asie même, et qui, de ses voyages, avait rapporté d'étonnantes allures de liberté et de brise-tout... un diable d'oncle qui, dès qu'il m'entendait marcher sur le plancher de ma chambre, me hurlait de son lit:

—Petit, arrive, viens achever de t'éveiller!...

"Achever de s'éveiller" consistait dans l'absorption, à jeun, de quatre ou cinq petits verres d'une vieille eau-de-vie de marc à quatre-vingts degrés.

Les premiers jours, je remontais chaque matin, chez moi, la tête plombée et l'es-

tomac en flammes... mais mon oncle veillait.

A peine assis à ma table, le porte-plume en main, comprimant mes tempes battantes, je le voyais entrer, une énorme bouteille de verre noir—une "boucharde"—sous le bras, et me regardant, dire avec pitié et affection:

—Cette "blanche" ne passe pas, hein, mon fiston... mais j'ai ton affaire, là, quelque chose qui va t'éclaircir les idées... Tiens, goûte-moi ça!...

Ma foi! je goûtais... et je buvais... Nous buvions à même le goulot ou à la "régalade," jusqu'à la dernière goutte.

Et ainsi tout le long du jour: le vin rouge dont mon oncle avait toujours une bouteille dans les mains obligeait le vin blanc absorbé à reculer, et le vin blanc qui revenait invariablement et ponctuellement corrigeait le goût fade du rouge.

Au bout d'une semaine ou deux de ce régime, j'avais une préparation suffisante pour faire un vis-à-vis convenable à mon vieil oncle. Toujours au goulot ou à la régالade. C'était une habitude ancienne de mon parent qui haussait les épaules lorsque, aux repas, il lui fallait boire dans son verre: une espèce de pot à confiture qui jaugeait au moins un demi-litre.

A ce régime-là, le roman marchait de moins en moins, et un beau jour il s'arrêta net, mon oncle s'étant mis à me raconter ses voyages, des histoires folles qu'il accentuait aux passages tragiques ou bouffons en brisant tout ce qui lui tombait

sous la main et en jetant, pour exagérer les dénouements palpitants, à l'autre bout de ma chambre, de sa poigne d'athlète, ma pauvre table à paperasses.

Et quand ma tante, apeurée, affolée par ce bruit formidable, accourait, croyant à une terrible bataille, il lui fermait la porte sur la figure en criant que nous jouions aux Turcs et aux cannibales...

Les journées s'écoulaient ainsi, faites d'abreuvades et d'éclats de rire sans fin... Mais une douleur, une poignante misère d'être humain que je découvris tout près, chez nos voisins, me rendit la vie impossible à la ferme, tant, à toute heure, son souvenir exhalé en plaintes inconscientes me chavirait le coeur.

...Un matin, j'eus le temps, avant d'ouïr l'appel tonitruant de mon oncle, d'ouvrir ma fenêtre et de cueillir quelques glycines retardataires qui poussaient le long du mur...

Tout à coup une chanson me parvint : une bizarre mélodie chantée par une voix grêle et nasillarde comme un tremblement de vieille.

Je me penchai davantage, et dans la cour de Patian, le voisin, assis sur un sac, à la dernière marche de l'escalier, j'aperçus un petit vieux tout ratatiné, le visage enveloppé dans une grande barbe grise. Son crâne chauve, sous le soleil ardent déjà, avait des reflets de pomme de cuivre.

Je compris que c'était lui qui chantait, au trou noir que fit dans sa barbe sa bouche qui s'ouvrit.

Et soudain, pendant une accalmie des crisements des cigales, sa chanson m'arriva, nette, précise.

Elle psalmodiait l'hymne dolent des morts : le "Dies irae"...

A ce moment, la voix de mon oncle cria son appel journalier.

Je descendis aussitôt.

Les verres étaient déjà emplis.

—A la tienne! fit-il.
Songeur, je ne tendis pas la main.

—Eh bien! quoi!...

Et un geste de son menton me désignait ma ration habituelle.

—Dites-moi, lui demandai-je, quel est donc ce pauvre vieux qui, dans la cour

de Patian, chante d'une voix si brisée le "Dies irae?"

—Tu ne l'as pas reconnu? Tu ne te souviens pas? Il est vrai què, depuis si longtemps, il ne voulait entrer ni habiter chez personne... C'est Emile, Milou!

Ah! certes, si je me souviens de ce nom! Toute une floraison de ma jeunesse me monta au coeur.

Milou, le fou, qui descendait de la bauge



Patian avait une fille, belle aussi, quoique paysanne

qu'il s'était creusée, là-haut, près du cimetière, Milou qui ne demandait jamais rien aux paysans, marchant l'oeil perdu, prenant au hasard des mains charitables, tendues vers lui, soit un pantalon, soit une blouse, Milou qui, lorsqu'il traversait le village, les yeux perdus, le front et la figure enfouis sous une toison de crins hirsutes, nous servait de jouets, à nous, gamins cruels!...

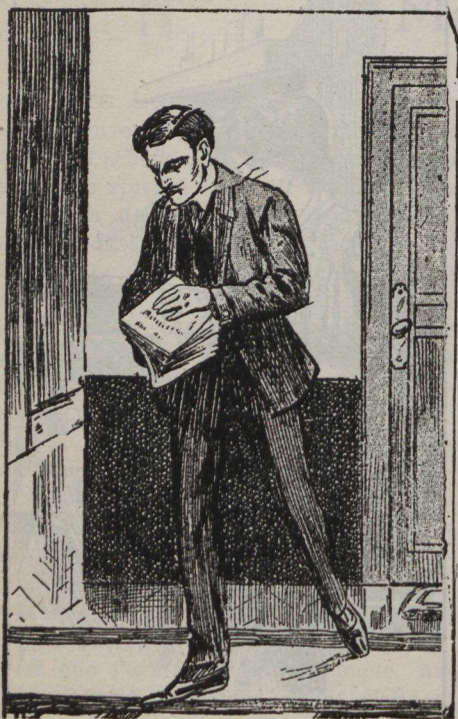
—Un jour, reprit mon oncle, il rencontra sur son chemin Patian, son ancien maî-

tre, et le suivit comme un mouton docile.

“ Patian l’a installé chez lui, et depuis il n’en a plus bougé, se chauffant l’été au soleil, à la même place où tu l’as vu, et l’hiver, se tassant au coin de l’âtre, chantant à toute heure et invariablement le “ Dies irae ” ou les psaumes des morts.

“ Mais tu ne sais pas, peut-être, par suite de quel coup sa raison a sombré?... ”

“ Va t’asseoir près de lui, il te racontera toute son histoire... il ne sait d’ail-



N'emportant dans ma précipitation que quelques feuillets

leurs plus balbutier que cela...

“ Tu vas en revenir bien navré... ”

“ Je ne t’accompagne pas, car, je ne sais pourquoi, chaque fois qu’il me voit, il pleure comme un enfant, et de voir ses larmes, j’en ai une telle peine que je ne dors plus de dix nuits.

“ Mais je vais te dire auparavant ce que sa pauvre cervelle a oublié depuis longtemps:

“ Milou, à vingt-cinq ans, était le domestique de Patian, notre voisin.

“ C’était un beau gars, brun, fort comme un taureau et le meilleur des valets de ferme dans toute la région.

“ Patian avait une fille, belle aussi, quoique paysanne, riieuse et sage.

“ Tu comprends? ”

“ Au bout de six ou huit mois de vies mêlées, ils se mirent à s’aimer.

“ Plus de dix fois, la jeune fille lui avait dit d’aller la demander pour femme à son père. Mais le pauvre Milou hésitait, sachant bien qu’à un homme comme lui, n’ayant que ses muscles, ses sueurs et son courage à offrir, sans un pouce de terre au soleil, on ne donnerait pas une demoiselle Patian qui aurait un jour, bien à elle, huit ou dix hectares de champ et de prés.

“ Le père les surprit un soir, causant derrière une meule de blé. Le dénouement, de par ce fait, fut brusqué.

“ On voulait le renvoyer; mais Aline déclara formellement qu’elle le suivrait, dût-elle ne plus revoir la maison familiale ni les siens.

“ Patian adorait sa fille. Devant une résolution aussi fermement énergique, il s’inclina et tout fut réglé pour la noce prochaine.

“ Maintenant, va, et ce qu’il oubliera de te raconter, je te le dirai à ton retour.

Je sortis.

Sur le seuil de la porte, la petite voix grêle et pitoyable m’arriva, chantant l’avant-dernière strophe de l’hymne admirable:

—“ *Lacrymosa dies illa, qua resurget ex favilla. Judicandus homo reus* ”...

En quelques pas, je fus devant Milou.

Il leva la tête en m’entendant marcher, mais, comme s’il ne m’eût pas vu, poursuivit jusqu’à la fin le chant douloureux:

—“ *Huic ergo parce Deus. Pie Jesu Domine, dona eis requiem* ”...

—Bonjour, Milou!... lui dis-je.

Il me regarda alors longuement de ses yeux bleu pâle qu’on devinait autrefois bleu sombre, mais que ses larmes avaient lavés, décolorés, puis il se mit à sourire:

—Bonjour, répondit-il.

Et de suite, sans que je l'interrogeasse, courbant à nouveau le front vers la terre, il se mit à balbutier :

—Tu sais qu'elle est morte? C'est hier, je crois qu'on l'a enterrée dans le petit cimetière qui est là-haut, là-haut... dans le cimetière désert et froid où le vent sanglote toujours accompagné par les flûtes des reinettes...

“Nous devions nous marier dans une semaine, mais je savais bien qu'elle ne pouvait être à moi: j'eusse été trop heureux pendant toute ma vie. Elle est morte sur mon cœur... Tu ne sais pas comment?...”

“Nous étions allés, un soir de beau temps, un peu frais, parce que le grand mistral soufflait comme un fou, nous abriter, pour causer de notre avenir, derrière la haie de cyprès que tu vois là-bas, au pied du gros mûrier fourchu.

“La bise pleurait telle une âme errante en souffrance, tordant les branches, faisant cliqueter les bois secs; mais nous n'avions pas peur, nous étions si heureux, si oublieux de tout ce qui n'était pas nos projets!

“Elle voulut aller s'asseoir où je t'ai dit, là-bas...”

“Il y avait un fin gazon et les violettes sentaient bon...”

“Elle s'étendit de tout son corps, la tête au ras du pied du gros mûrier; moi, je me mis à genoux près d'elle et nous continuâmes nos si beaux rêves.

“Tu sais, dis, pourquoi l'on met de lourdes pierres à la fourche des arbres, des mûriers, surtout?”

—Non, répondis-je.

—Eh bien! Le mistral qui pleure est mauvais parfois et les couche comme de simples fétus, les racines en l'air; aussi le morceau de roc est placé là pour les maintenir mieux appuyés dans la terre... Alors, la bise a beau rager.

“Ce mûrier donc, sous lequel se reposait Aline, supportait une grosse pierre dans ses basses branches...”

“Un coup de vent plus terrible passa, courbant l'arbre...”

“Le rocher, ébranlé, s'abattit de deux

mètres au moins et vint broyer la tête d'Aline que je tenais dans ma main. Regarde, du même coup, mes cinq doigts en sont morts aussi...”

Et Milou éleva au-dessus de son front un moignon mutilé et ratatiné.

—Maintenant, reprit-il, maintenant...

Ses paupières se plissèrent sous l'effort du souvenir... mais découragé, il ajouta, très vite:

—Maintenant, je ne me rappelle plus... je sais qu'on l'a mise dans un grand cercueil blanc et qu'on a jeté sur elle beaucoup de terre, beaucoup de cailloux qui faisaient du bruit en tombant... Brrrou... brrrou...

Il releva son crâne chenu, me regarda de ses mêmes yeux fanés et sans regards, et se mit à sourire en me voyant partir... puis il reprit son “Dies irae.”

Mon oncle acheva l'histoire:

—On fut vite inquiet, me dit-il, lorsque la pleine nuit descendue, on ne les vit pas revenir... Patian et sa femme se mirent à leur recherche.

“Ce fut le chien qui découvrit le cadavre de la jeune fille, dont la tête, une fois la pierre enlevée, n'était plus qu'une bouillie horrible et rouge.

“On crut un moment—moi le premier—que le malheureux l'avait assassinée; mais en labourant son champ, le lendemain, un fermier des environs trouva Milou couché dans un fossé plein de fange, bégayant, fou de terreur.

“Un lambeau sanglant du cerveau de la jeune fille avait jailli sur sa joue et y était demeuré, plaqué, séché par le soleil, comme un morceau d'amadou.

“On le ramena ici...”

“On lui montra le cercueil et les cierges allumés: il ne décessa de sourire et de chantonner.

“Assommé de douleur, le père Patian alla l'enfermer dans l'étable; mais quand le convoi passa, montant au cimetière, Milou, d'un effort d'épaule, brisa la porte et s'en fût devant le cortège, hurlant avec le prêtre les psaumes des morts...”

“Quand tout fut fini, on voulut le faire redescendre à la ferme, mais ni les priè-

res, ni les menaces ne l'ébranlèrent.

“ Il resta, une semaine entière, tapi dans un bosquet de cyprès, mangeant je ne sais quoi, terré comme un blaireau chassé.

“ Plus tard, il se creusa, sous un rocher, tout contre le mur du cimetière, une espèce de trou où il habita pendant plus de trente années...

“ Voilà ! ”

Mon oncle se leva pour descendre à sa cave et reparut avec une bouteille pous-sièreuse: le vin des grands jours.

—Après une histoire pareille, fit-il en accentuant un rire contraint, il faut boire un bon coup... Il n'y a rien de pareil pour remettre le coeur en équilibre...

Nous trinquâmes mollement, et je bus sans enthousiasme...

De l'autre côté de la clôture, le petit vieux chantait toujours son éternelle complainte des trépassés. Et sa voix effroyablement obsédante emplissait l'air vibrant d'une tristesse mortelle.

Je résistai toute la journée, poursuivi, pantelé par une mélancolie atroce... Mais, le lendemain, je ne pus y tenir...

Malgré son bon vin, ses histoires abra-cadabrantes, je dis au revoir à mon oncle et m'enfuis n'emportant dans ma précipitation que quelques feuillets de mon roman inachevé.

Le Cimetière

Par Adolphe Poisson

Il est un lieu sacré qu'on nomme cimetière

Terme de tous nos jours.

Là, dans l'oubli du temps, perdus dans la matière,

Les morts dorment toujours.

Oh! lorsque nous allons dans la sombre demeure

Où reposent ces morts,

Recueillons-nous, songeons à notre dernière heure,

Sans crainte et sans remords!

N'en faisons pas un lieu de simple rêverie;

N'en franchissons le seuil

Qu'avec un souvenir pour celui qui nous crie:

“ Pitié ” dans son cercueil!

Voix muette pourtant, mais l'étrange silence

Qui plane sur ces lieux

Fait que sans nul effort la prière s'élance

De nos coeurs oublieux!

Après avoir laissé planer notre pensée

Sur tous ces morts couchés

Pleurons! Qui sait combien une larme versée

Peut laver de péchés!

Et songeons que demain ce temple fait d'argile

Et qui contient nos jours

Peut, au souffle de Dieu, comme un vase fragile

Se briser pour toujours.

Roman complet :

L'Affaire Letellier

par FRANCIS TESSON

I

LA VIEILLE DAME.

C'était dans une villa riante, parmi les riantes villas groupées sur cet admirable mamelon qui surplombe la Seine, de Sèvres à Saint-Cloud, et d'où l'oeil ébloui découvre comme d'un observatoire unique au monde, l'incommensurable entassement de Paris, avec la profusion des dômes, des clochers, des tours, des palais, des arcs-triomphaux et des cent mille maisons étagées depuis les deux rives du fleuve jusqu'au faite des six collines qui forment à la capitale une si pittoresque ceinture.

La maison aux murs blancs, aux ouvertures teintées de rose pâle, au toit violet d'ardoises, était enfouie dans la verdure, comme un nid.

Un jardin anglais, qu'une grille à fers de lances, appuyée sur un mur bas, séparait de la rue, mettait autour des bâtiments la profusion des seringas, des fies, des chèvre-feuilles, des faux-ébéniers, des fusains, des rosiers, des plantes fleurissantes et grimpantes qui sentaient délicieusement bon sous les chaudes caresses d'un clair soleil de mai.

Dans le salon, l'air printannier, tout chargé de parfums, entraît à flots par la baie large ouverte.

A deux pas de la fenêtre, devant un guéridon couvert de papiers, un jeune homme se tenait debout, tête nue, près d'une vieil-

le dame assise avec un petit chien noir sur les genoux.

La femme approchait de la soixantaine, à en juger par les cheveux d'un blanc de neige qui lui couronnaient le front, sous un coquet réseau de Chantilly posé en mantille; mais le visage était si délicatement rose, qu'on l'eût prise volontiers pour quelque belle marquise de la cour de Louis XV, si ce n'était qu'on vivait, pour lors, en l'an de République mil huit cent quatre-vingt-cinq, et que le temps ravageur, et non la poudre à la maréchale, avait décoloré sa chevelure.

Le jeune homme comptait, recomptait et alignait méthodiquement des piles de louis et des liasses de billets de banque.

Il accomplissait sa besogne d'un geste calme en homme de profession habitué à manier des fortunes, et pour qui l'argent n'a que la valeur relative du chiffre.

La dame aux cheveux blancs paraissait, au contraire, désireuse d'en finir. Son regard consultait à chaque instant la pendule, comme si quelqu'un devait venir pour qui elle voulait être seule. Son impatience se manifestait par un imperceptible frémissement des doigts qui emmêlaient et démêlaient, d'un tic nerveux, les poils soyeux du caniche.

Cette agitation signifiait :

—Mon Dieu, que ce garçon est lent! Quand donc aura-t-il terminé? Qu'il se hâte et qu'il parte!

Mais elle concentrait en dedans ce léger

accès d'humeur; son visage placide et doux, où se lisait une inaltérable bonté, n'en laissait rien paraître.

A cheminer lentement, on arrive tout de même au but.

Le jeune homme méthodique a fini par mener à bon port son oeuvre de comptabilité. Il pousse un soupir d'allègement; puis, montrant l'or et les billets :

—Quatre-vingt-dix-neuf mille six cents francs, annonce-t-il d'une voix satisfaite. C'est le solde net de votre compte, madame, déduction faite des frais. Excellente liquidation! Les rentrées se sont opérées plus facilement que nous n'osions l'espérer. Chaque acquéreur a payé à l'heure dite. Un vrai triomphe pour maître Poitevin, mon patron! Voici l'acte contenant tous les détails. Veuillez vérifier, je vous prie, avant de me donner déchargé.

La vieille dame feuillète rapidement un lourd cahier sur les pages duquel sont grossoyées, en belle écriture, les minutieuses opérations d'une liquidation d'immeubles. Elle en compare la totalisation avec le montant des billets et de l'or étalés à même la table.

—Très exact, conclut-elle avec un salut gracieux à l'adresse du clerc. Du reste, la ponctualité de maître Poitevin, mon avoué, m'est suffisamment connue. Vous le remercierez, en mon nom, de ses bons offices.

—Je n'aurai garde d'y manquer madame.

—Et maintenant... où faut-il que je signe?

—Au bas de cette page.

Le clerc désigne du doigt le dernier feuillet de l'acte de liquidation, que l'écriture en bâtarde ne recouvre qu'à moitié.

Au moment d'appuyer sur le papier la plume armée d'encre, la vieille dame s'arrête, prise d'un doute :

—Comment dois-je signer, s'il vous plaît?

—De vos prénoms et nom de demoiselle, suivis de votre nom de femme mariée.

—Léonie Blanchet, veuve Letellier, en ce cas?

—Parfaitement.

La plume de fer court sur la partie de la page laissée en blanc et l'orne d'un joli paraphe. Le clerc, dont le regard a suivi

la main de la signataire, approuve l'écriture d'un mouvement de tête.

—Mille grâces, madame.

Vite quelques grains de poudre pour sècher l'encre humide; puis l'acte, dûment revêtu du visa sacramentel, est glissé dans la serviette en maroquin, dont a soin de se munir tout bon clerc en exercice de fonctions.

Cette formalité accomplie, le représentant de maître Poitevin juge qu'il est grandement temps de prendre congé de sa cliente. Il est allégé de la forte somme; mais, justement à cause de cela, il part plus leste, déchargé de tout souci de responsabilité d'argent, nanti de son "quitus," de ses paperasses et de ses pièces de procédure.

A peine s'il avait tourné le coin de la rue, quand la sonnette extérieure de la maison s'agita en carillon.

L'or et les billets qui, pêle-mêle sur le guéridon, se chauffaient placidement au soleil, en eurent un tressaillement.

Quant à madame Letellier, née Blanchet, son visage s'est illuminé au bruit de la sonnette. Elle s'est levée de son fauteuil avec la pétulance d'une personne de vingt ans, et, le coeur battant d'allégresse :

—Vite, vite! Mary-Anne! courez ouvrir: ce sont les enfants.

Elle ajouta, à part soi :

—Comme ce brave clerc d'avoué a bien fait de partir! Il devenait gênant avec ses minuties. Tant de fatras et tant de grimolres finissaient par m'agacer. A présent, du moins, j'ai tout loisir d'être à la joie.

Mary-Anne, la petite bonne, une accorte bretonne de dix-neuf ans, trotte à pas menus jusqu'à la grille, derrière laquelle on entend monter, de la rue, une jaserie de voix enfantines pareille à un gazouillis d'oiseaux.

Et bientôt, par la porte ouverte, se précipitent comme deux chevreaux échappés, un adorable couple de quatre et six ans, garçonnet et fillette, qui clament à tue-tête.

—Bonne maman! bonne maman!

Le chien est accouru à leur rencontre. Il tourne il saute jappe et grogne d'amitié, et manifeste sa joie par mille bonds fous.

Et tous trois, fraternellement, la fillette,

le garçon et le caniche, de se bousculer en se hâtant vers le perron, du haut duquel la douce aïeule admire, sourit et tend les bras.

Le père et la mère ferment la marche. Ils suivent à distance, d'un pas recueilli.

Un pleur d'attendrissement humecte les prunelles de l'épouse, qui savoure, du fond de l'âme, le bonheur pétulant de sa jeune progéniture.

Mais le père, lui, fronce les sourcils.

Le père est un homme grave, un monsieur sérieux, un rigide praticien de la forme.

La fôôorme!!! Tout est là.

Il n'approuve un acte qu'autant qu'il le juge concordant avec les convenances et les usages.

Or, les règles de la civilité puérile et honnête exigent que les enfants observent une tenue décente, posée et respectueuse, lorsqu'ils présentent leurs hommages aux grands parents.

L'impétuosité désordonnée, dont il est témoin, offusque les idées préconçues de ce moraliste grondeur.

—C'est inouï d'incôvenance! grommèle-t-il. Bon Dieu, Cécile, que tu les élèves mal! Décidément, ma chère, tu n'es qu'une dinde, bonne à rien pas même à te faire obéir de cette marmaille. Quelle affliction qu'une femme comme toi! Je ne peux pourtant pas m'occuper de tout.

—Mais, mon ami...

—Tais-toi, tu dirais encore une bêtise!

La femme se contente de soupirer tout bas, d'un air résigné, en personne accoutumée à de telles algarades.

Cette semonce conjugale, dite d'un ton aigre-doux dès le seuil du jardin, n'a eu d'autre auditrice que celle à qui on l'adresse.

Et comme on approche de la maison, comme on est en vue, le père grognon s'est déridé, par un brusque mouvement de conversion hypocrite; il se compose un maintien; il enlumine d'un glacié plus riant sa face renfrognée, et se met à l'unisson de la bonne humeur générale.

La fôôorme!! Avant tout et surtout la fôôorme!!!

Il s'ied de se montrer homme de bonne compagnie en abordant une exquise belle-

mère qui vous accueille, non point avec la défiante jalousie qu'éveille souvent dans l'âme maternelle la vue d'un gendre, mais avec le tendre abandon du coeur, dont on use vis-à-vis d'un fils tendrement chéri.

Pendant ce temps, grimpés le long de l'aïeule, fillette et garçon la mangent de baisers; tandis qu'à terre le chien frétille de la queue et quête, de ses petits yeux implorateurs, sa part de caresses.

Et le contraste de ces deux têtes de chérubins, auréolées d'or bruni, ainsi rapprochées de ce beau front de vieille, sur qui l'âge a semé ses neiges, forme le plus ravissant tableau.

II

JOIES DE FAMILLE!

—Vite, Mary-Anne! la collation: des verres, du sirop, des gâteaux! Ces pauvres petits meurent de soif et de faim. Et vous, mon gendre, que désirez-vous? Quelque chose de plus substantiel? Un peu de bière? un doigt de madère?

—Merci, belle maman. Vous connaissez mon principe: ne rien prendre entre les repas, vous garde le corps en santé.

—Mon mari est d'une sobriété rare, appuie la femme.

L'autre esquisse un haussement d'épaules dédaigneux. Qu'a-t-il besoin de l'approbation ou de l'improbation de son épouse? Sa propre estime lui suffit.

Il n'ose gronder, en présence de sa belle-mère, mais il pense de sa femme, dans le raffinement de son esprit:

—Espèce de moule! Ferait-elle pas mieux de se taire que de débiter de telles niaiseries?

Une ombre, pendant ce temps, passait sur le front de la bonne dame Letellier, une ombre fugitive et invisible. Elle aussi ressassait ses pensées de derrière la tête et se disait:

—Hélas! que ne sont-ils tous sobres et aimables comme celui-ci!

Mais vite elle chasse ce souci malencontreux; et c'est avec son aimable enjouement de tout à l'heure qu'elle reprend :

—A votre aise, cher ami. Je n'insiste pas. Liberté complète. Agissez ici comme chez vous. La maison est à votre discrétion. Quant à nous, qui sommes des goinfres, nous allons boire et manger, n'est-ce pas, mes trésors?

Les trésors, les deux chérubins blonds battent des mains. Ils ont aperçu la petite bonne qui revient portant un grand plateau de laque.

Oh! le beau plateau, le plateau merveilleux, plus éblouissant qu'un plateau des contes de fées! Oh! le plateau du Paradis, qui réjouit, qui fascine, qui attire et qu'on mange des yeux!

Il y a dessus, parmi les flacons blancs et roses où l'orgeat, la grenadine et la groseille en sirops chatoient, un savoureux entassement de babas, de brioches, de tartelettes aux confitures et d'éclairs à la crème, qui vous font venir l'eau à la bouche.

Jusqu'au caniche, qui passe sur ses baines une langue gourmande à la vue de toutes ces bonnes choses dont il compte bien croquer plus d'un relief.

Mary-Anne a déposé le plateau sur le guéridon, côte à côte avec les précieux papiers et les précieux rouleaux d'or, dont la bonne dame a donné quittance au clerk d'avoué.

—En place autour du festin, quiconque veut sa part. Et que l'orgie commence!

Les petits s'assoient en hâte sur des tabourets, entre leur jeune et leur vieille maman. Et déjà cette dernière allonge le bras vers les affriolantes pâtisseries et se dispose à préluder à la distribution.

—Un instant!

C'est le père qui a parlé.

L'aïeule s'arrête, interloquée, et demande :

—Qu'est-ce donc?

—Nous oublions le compliment, il me semble.

—Quel compliment?

L'épouse intervient, conciliatrice :

—Pour ta fête, maman, explique-t-elle. C'est aujourd'hui l'anniversaire de ta naissance. Nous venons de Paris, tout exprès, te le souhaiter bon et heureux.

—Mon anniversaire? Vous croyez? Quel jour du mois sommes-nous donc? Dix Mai? Vraiment, oui: dix Mai. Vous avez raison. Et moi qui n'y songeais point!

Elle feint la surprise; mais, au fond, elle savait parfaitement de quoi il retourne.

Elle y songeait, au contraire! Elle y songe, depuis la veille, à la date fatidique qui lui a sonné la soixantaine et que ne célébrera plus l'époux de ses jeunes années, emporté depuis dix-huit mois par la mort.

La fille et la mère se sont enlacées d'une étreinte cordiale. Le gendre s'approche à son tour et effleure le front de la vieille dame d'un baiser correct; puis, prenant son aîné par la main :

—A toi, Léon! Debout. Récite.

L'enfant a un moment d'hésitation. Il se sent le cœur bien gros de ne pouvoir faire ample connaissance avec une tartelette aux confitures qu'il croyait déjà tenir sous la dent.

L'aïeule a surpris le regard navré dont il couvre la pâtisserie convoitée. Elle s'interpose et suggère :

—Laissons-le manger d'abord son gâteau, le pauvre. Il n'en aura que plus de force pour dire son petit rôle.

Mais le père, à cheval sur les principes, demeure inflexible.

—Le devoir avant le plaisir. Le compliment d'abord; la gourmandise viendra ensuite. M'as-tu compris Léon? Oui! C'est bien. Commence. Nous attendons.

Il tend au garçonnet, à demi boudeur encore, un papier enroulé, noué d'une faveur bleue.

—Récite de mémoire.

La crainte des taloches paternelles finit par l'emporter sur l'âpre désir de savourer la friandise. L'enfant se décide à prendre son parti en brave et se campe devant la grand'maman: si drôlet dans son costume de jeune quartier-maître de la flotte, avec ses cheveux blonds frisottants, son minois éveillé et sa frimousse riante, que la bonne dame, qui en raffole, ne peut s'empêcher de s'écrier :

—Est-il assez séduisant, cet amour!

L'autre, de sa voix musicalement fluette,

débitait tranquillement sur un ton de mélodie :

LA ROSE ET L'ENFANT

Un enfant vit, un jour, la Rose
Qui brillait, depuis l'aube éclore,
Dans son corset de vert satin.
Pour la cueillir, le blond lutin
Court; mais sous la fleur désirée
Se cache une épine acérée.
L'imprudent s'y pique, et, voyant
Le sang rougir sa main d'albâtre,
Vers sa mère qui l'idolâtre,
Hors d'haleine, il fuit, en criant :
— Hélas! Hélas! mère! à mon aide:
Tout mon sang coule, hélas! Je meurs...

Un doux baiser fût le remède
Qui calma souffrance et clameurs.

Autant que la Rose sans tache,
Le vice a d'attrayants appâts;
Mais ce dehors trompeur nous cache
Mainte épine, qu'on ne voit pas.
Sous leur cruelle meurtrissure,
Quand le coeur saigne à se briser,
La guérison est prompte et sûre,
Si notre mère, à la blessure,
Met le baume de son baiser.

L'aïeule bat des mains: ,

— Bravo! bravissimo! Charmant! Adorable! Pas un accroc de mémoire, le cher ange! Pas une hésitation. C'est incroyable.

— Un peu trop de monotonie dans la récitation, constate le père, censeur scrupuleux.

— Que peut-on exiger d'un enfant si jeune? Pensez donc, Ferdinand, mon cher, à peine s'il a six ans.

— Et tu sais, maman, reprend l'épouse empressée de faire valoir les talents précoces de l'enfant: ces vers que tu viens d'entendre, Léon les a transcrits pour toi de sa main, de sa mignonnette petite main, sur ce papier; et sans rature, sans faute d'orthographe, et d'une belle écriture! Tu vas voir.

Vite, elle dénoue la faveur bleue et déroule la feuille de compliment: une superbe page satinée avec, tout autour, une traînée de roses et de myosotis à travers les

quels se poursuivent et se becquètent des colombes.

Entre l'encadrement des fleurs et des feuillages, l'apologue rimé se détache en lignes manuscrites régulièrement tracées.

La vieille dame assujettit ses lunettes pour mieux admirer.

— Mais c'est parfait, cela! Mais c'est mieux moulé qu'un notaire! Mais c'est un vrai savant que monsieur mon petit-fils!

La mère se rengorgeait d'orgueil:

— Moi, je lui ai appris à lire; mais c'est son père, c'est Ferdinand qui lui donne des leçons d'écriture.

— De calligraphie! rectifie le mari, non moins à cheval sur la valeur des mots que sur la rigidité des principes.

Il ajoute, in petto:

— Quelle bécasse, que cette femme!

Cependant la grand'maman a enlevé l'enfant à bras le corps.

— Viens que je t'embrasse encore une fois, canard! viens que je te rebaïse; viens que je te mange! Non; mais dites-moi, Mary-Anne, est-ce que vous en connaissez beaucoup de la force de celui-ci dans votre pays de Bretagne?

La petite bonne Bretonne, d'un coin du salon où elle se tenait discrètement à portée, contemplait, hypnotisée par l'extase, le joli chérubin blond, le petit-fils de sa maîtresse.

Elle sanglota, vaincue par l'émotion:

— Ah! madame! Ah! madame! Monsieur Léon est un prodige. Chez nous, les enfants ne vont à l'école qu'après l'âge de dix ans.

Force fût à la vieille dame, lassée des bras, mais non rassasiée de tendresse, de se décider, bien malgré elle, à déposer l'enfant à terre.

— Et maintenant, mon chéri, comme toute peine mérite salaire, en échange de cette belle image que tu m'offres, je vais t'en donner une, moi aussi; elle est moins grande et moins belle que la tienne; mais on fait ce qu'on peut et l'on donne ce qu'on a. Elle détacha d'une liasse de maître Potevin un billet bleu, à l'effigie de la Banque de France, avec au milieu, les deux mots sacramentels: Cent francs.

— Tiens, prends. Tu le confieras à papa

et à maman, qui en feront à ton profit l'usage qu'ils jugeront bon.

Elle mit, entre deux baisers sonores, un billet de même valeur dans la main de la fillette qui, dans sa joliesse de bébé ne sachant pas encore épeler couramment, n'en balbutia pas moins une phrase élogieuse à l'adresse de la grand'mère.

—Pour toi aussi, mignonne! Point de jalous. Les deux font la paire.

Elle se détourna pour cacher un soupir.

—Ah! gémit-elle tout bas comme mon bonheur serait sans mélange, si seulement l'autre était ici.

L'autre, c'était son fils qui depuis de longs mois qu'il était parti, la laissait sans nouvelles.

La générosité de madame Letellier avait attiré l'attention du gendre sur cette fortune qui traînait sur la table.

Il demanda en plaisantant :

—Drôle de coffre-fort que vous choisissez-là, belle-maman, pour serrer vos capitaux! Si la somme vous embarrasse, vous savez, j'en ai le placement.

Elle s'égaya de la facétie.

—Soit! critiquez mon peu d'ordre cher ami; mais, pour que vous ne gardiez pas de moi mauvaise opinion, j'ai mon excuse toute prête. Comme vous entriez, le clerc de maître Poitevin, qui m'a apporté ces fonds, sortait d'ici. Le bonheur de vous voir arriver tous quatre m'a tourné la tête et fait oublier l'argent. Ce n'est point vous, caissier modèle, qui laisseriez ainsi vagabonder une centaine de mille francs.

—Cent mille francs! articula le gendre, dont les yeux s'émerillonnèrent.

—Mon Dieu, oui, la moitié de mon avoir, ni plus ni moins. Vous savez que ma ferme de Romainville et mes maisons de Cloyes ne me rapportaient guère. J'ai trouvé acquéreur. Maître Poitevin a mené rondement la vente. En voici le produit.

—Cent mille francs, réitéra le caissier, dont la gorge se contractait.

—Pour parler exactement, cher ami, il y a, sur ce guéridon, quatre-vingt-dix-neuf mille six cents francs seulement, moins les deux billets bleus que je viens d'en distraire. Mais j'ai là-haut quelques me-

nues économies qui compléteront la centaine.

—Et vous gardez pareille somme devers vous?

—Vous voyez.

—Ici dans cette maison quelque peu isolée.

—Pourquoi pas?

—Vous n'avez donc point peur qu'on vous dévalise?

—Bast! Est-ce qu'il y a des voleurs à Sèvres? Ils sont bien trop occupés dans votre Paris pour venir perdre leur temps ici.

—Heu! heu! Je ne m'y fierais guère à votre place!

—Et puis, personne ne me soupçonne en possession de tant d'argent.

L'autre ne pouvait détacher les yeux du guéridon.

—Sérieusement, reprit-il, je connais un excellent placement dans le commerce; un placement de père de famille qui vous rapportera le dix du cent pour le moins; les quinze peut-être. Voulez-vous que je m'en occupe?

Elle hocha la tête.

—Les placements à gros intérêts, je m'en défie. Non que je doute de votre perspicacité, cher ami; car quant à votre intégrité personnelle, elle n'est point en cause, bien entendu; mais chat échaudé craint l'eau chaude. Feu Letellier, mon pauvre mari, a perdu la plus grosse part de ce que nous possédions dans des entreprises commerciales qui paraissaient offrir une sécurité absolue. Ce qui me reste est peu de chose; mais je sais m'en contenter; mes goûts sont modestes. Dieu me garde de compromettre ces cent mille francs, les vôtres en somme, dans des affaires offrant la moindre chance d'aléa.

—Qu'allez-vous acheter? Des obligations? De la rente? Les trois pour cent, la seule rente invulnérable, est un placement peu rémunérateur.

—Aussi ai-je autre chose en vue: une hypothèque première, à cinq, sur une maison en plein cœur de Paris, une construction moderne que mon notaire estime à plus de trois cent mille francs. Cinq pour cent bien

nets, sans dérangement, sans risque, ne sont pas à dédaigner par le temps qui court.

—Sans doute! sans doute! Mais si je me charge, moi, de faire produire à vos capitaux, sans courir davantage de risque, dix à quinze mille francs, bon an, mal an.

—Décidément, non! D'ailleurs, j'ai donné ma parole. Mon notaire viendra prendre les cent mille francs demain.

Le gendre eut un pli dur entre les deux sourcils.

—Soit! dit-il d'une voix légèrement altérée. N'en parlons plus.

Puis il conclut, en s'efforçant d'esquisser un sourire.

—Après tout, qui sait? Peut-être est-ce vous qui avez raison, belle-maman; et moi qui ai tort.

—Ni l'un ni l'autre, mon ami. Nos points de vue sont différents, voilà tout. Vous jugez les choses avec l'espoir confiant de la jeunesse, pour qui l'avenir n'a point d'obstacles; moi, la maturité m'a rendue hésitante et craintive. En attendant, aidez-moi à mettre cette mitraille et ces paperasses en lieu sûr, jusqu'à demain.

Elle tenait encore à la main la belle feuille de papier enjolivée de fleurs, sur laquelle son petit-fils avait transcrit, en guise de compliment, la parabole de l'Enfant et de la Rose.

—Trésor avec trésor, dit-elle.

—Et pliant la feuille de papier en deux, elle inséra dans le pli les liasses de billets de banque.

—Vous Ferdinand, dit-elle au gendre, faites-moi l'amitié de porter avec moi les rouleaux d'or jusqu'à ma chambre. Mes doigts inhabiles seraient capables d'en semer quelques-uns en route... et ce serait grand dommage. Il n'en repousserait point d'autres.

Ils montèrent l'escalier; elle, soutenant comme un reliquaire le porte-feuille improvisé; lui, enfermant le précieux métal au fond de ses mains qui se crispèrent au contact.

La vieille dame ouvrit l'armoire de sa chambre à coucher, glissa l'or et les billets sous une pile de linge; puis referma le meuble et retira la clé.

Ils redescendirent au salon.

Libérés de la crainte du papa grondeur, les deux enfants s'étaient mis à cajoler leur mère à qui mieux mieux, tout en dégustant force gâteau et boissons sucrées.

Ils étaient si fort occupés tous trois à cette besogne de gourmandise et de tendresse mêlées, qu'ils n'avaient prêté aucune attention à un mendiant lequel, du dehors, contemplant la scène.

C'était un pauvre homme d'une cinquantaine d'années à la mine délabrée, à la barbe broussailleuse.

A travers les barreaux de la grille, ses yeux faméliques plongeaient jusqu'au fond de la pièce, par la baie ouverte, et semblaient supplier dans une muette prière:

—De ce riche superflu, daignez me faire une part de nécessaire, par amour de l'humanité!

La première chose que vit la vieille dame, en rentrant au salon, fût le regard quemandeur de ce mendiant, en peine du pain du jour.

Elle prit une pièce blanche et la tendant à son petit-fils:

—Donne ceci à ce pauvre homme, à travers la grille, dit-elle.

Et tandis que le garçonnette courait gentiment s'acquitter de la commission, elle ajouta:

—Il est bon de leur apprendre, dès l'enfance, à compatir aux misères d'autrui.

Le père ne dissimula point sa désapprobation:

—La mendicité est interdite dans le département de Seine-et-Oise, observa-t-il. La défense en est affichée en toutes lettres sur les poteaux des routes, à l'entrée de chaque commune. Comment la police ne tient-elle pas plus fermement la main à l'observation de ce règlement de salubrité publique? Faire l'aumône à ces oisifs qui viennent on ne sait d'où et traînent la savate le long des chemins, c'est encourager le vice. La loi est la loi.

—Bast! Laissons les lois en repos, cher ami, c'est l'affaire aux magistrats et aux gendarmes. Moi, je me sens l'âme en joie aujourd'hui et voudrais que tout le monde autour de moi fût heureux. A propos: n'ers

passons la soirée ensemble, n'est-ce pas? Vous me restez à dîner?

Le gendre fit :

—Hum! hum!

—J'y compte absolument. Du reste, Mary-Anne a reçu des ordres en conséquence.

—Les deux enfants et Cécile resteront, si ma femme le désire. Quant à moi, désolé de vous refuser, belle-maman; mille fois désolé! mon travail me réclame à Paris. Je me suis octroyé, ce tantôt, un congé de quatre heures pour vous présenter mes devoirs; mais ces quatre heures distraites de mon service, il me faut les rattraper ce soir, en piochant jusqu'à minuit à mon bureau. Ah! ce n'est une mince besogne que de tenir la caisse de la maison Falempin et Cie!

—Or vous vous en acquittez à merveille, cher ami, à ce qu'il paraît. C'est égal! que de mal vous vous donnez pour pas beaucoup de profit. Cinq cent francs par mois! à un principal caissier! Ces Falempin n'attachent pas leur chiens avec des saucisses. Mon pauvre mari, de son temps, savait mieux récompenser le mérite.

—Que voulez-vous? Il faut prendre les choses et les hommes comme ils sont. Du reste, ma position ne tardera pas à s'améliorer, je l'espère... sous le rapport des appointements, s'entend; car pour le reste on se montrerait difficile en désirant mieux: les relations avec ces messieurs sont aussi cordiales qu'agréables. Je vous dirai en confidence... mais chut! que personne n'en sache rien. C'est encore un secret... Bref; un des commanditaires se retire; les patrons vont prendre un nouvel associé, un excellent garçon que j'ai connu simple commis, ah! si j'avais pu fournir l'apport exigé et me présenter en son lieu et place! Le nouvel arrivant est jeune et comprend les besoins de ma vie. Son entrée dans la maison ne vaudra certainement une augmentation sérieuse. J'en ai à peu-près sa promesse formelle.

—Le brave garçon!

—C'est justement ce prochain changement dans la raison sociale de la société Falempin qui double et triple en ce moment ma besogne. J'ai les inventaires à préparer,

tout les comptes à apurer, le tableau des créances véreuses à dresser... que sais-je? Mille et un détails qui me passent nécessairement par les mains, car je ne me fie qu'à moi.

La vieille dame buvait littéralement l'éloquente faconde de son gendre.

—Quelle tête fortement organisée! se disait-elle en l'écoutant! Quel cerveau! Quelle puissance de travail! Et combien ma Cécile doit être fière d'un tel mari! Ah! que l'autre n'est-il ainsi, mon Dieu!

L'autre; cela signifiait: le fils ingrat.

Cependant le caissier modèle avait pris sa canne et son chapeau.

—Tandis que je bavarde, l'heure file.

Il consulta sa montre:

—Juste le temps de gagner la gare. Au revoir, belle-maman. Ne m'accompagnez pas, vous me feriez manquer le train. Surtout, envoyez-moi Cécile et les enfants par le direct de neuf heures. Je n'aime point à les savoir tard hors de la maison. Et puis, vous connaissez ma maxime: Qui veut ses enfants sains et bien portants les couche à la nuit tombante.

—On sera raisonnable; comptez sur moi. Au couvrefeu, je chasse tout le monde.

—Merci. Bonne santé. A bientôt.

III

SOMBRE AVENTURE

L'aube du lendemain se leva radieuse au bord d'un firmament immuablement bleu. Les fleurs du printemps ouvraient amoureuxments leurs jeune corolles au souffle frais du jour naissant; et de tous les buissons du côteaux de Sèvres, partaient, en harmoniques fusées, les voix des oiseux babilards célébraient le renouveau.

Au loin, Paris, encore embué de vapeurs, s'estompait vaguement et présentait comme un reflet à peine entre vu de de quelque cité fantastique.

On dormait encore dans la maison de la veuve.

Mary-Anne sauta à bas du lit, vers six heures, à l'appel du laitier qui ne manquait jamais de sonner en accrochant à la grille la carafe plombée où moussait le blanc liquide, chaud de la première traite.

Le garçon laitier s'était constitué le vivant reveille-matin de la servante.

Puis les coups de sonnette se succédèrent avec les visites matinales.

Mary-Anne ouvrit tour à tour au boulanger, qui apportait le pain frais; au boucher avec sa provision de viande; au charbonnier ayant sur le dos un plein sac commandé la veille; à l'épiciier faisant, dès la première heure, sa tournée réglementaire.

Le monde des fournisseurs se hâtait pour devancer la concurrence.

Le rez-de-chaussée bâillait au grand air, tous volets dehors. Mais les fenêtres du premier étage restaient hermétiquement closes, la veuve aimant à dormir la grasse matinée.

Vers sept heures, qu'elle eût sonné ou non, la bonne avait ordre de lui monter son café au lait.

Après l'avoir savouré dans son lit, à petits coups, madame Letellier se permettait un somme supplémentaire d'une heure, ou bien lisait, couchée, suivant le caprice de son esprit.

Mary-Anne fut ponctuelle, ce matin-là, comme les autres matins.

C'était une fille assouplie au service, pour qui la consigne, une fois donnée, était la consigne.

Sept heures tintaient au clocher de Sèvres quand elle gravit l'escalier qui menait chez sa maîtresse. Sur le plateau de laque, le pur moka fumait à côté du lait intact dans la carafe, du pain mollet, du beurre en coquilles, de la tasse, du sucrier et des autres menus accessoires d'un premier petit déjeuner matinal.

La vieille dame, chaque nuit, ne fermait qu'au bouton la porte de sa chambre.

Mais, en servante bien apprise, Mary-Anne, avant d'ouvrir, heurta trois fois au panneau d'un revers du doigt.

Toc! Toc! Toc!

Silence complet.

Elle crut bienséant de frapper de rechef,

un peu plus fort.

Pan! Pan! Pan!

Pas plus de réponse que la première fois.

La servante se dit tout haut:

Madame dort. Bast! Qu'importe? Entrons. Si je ne la servais pas à l'heure habituelle, elle me gronderait.

Les persiennes fermées et les doubles rideaux entrecroisés emplissaient la chambre de ténèbres impénétrables.

Mary-Anne entra néanmoins sans broncher. A force d'habitude, elle avait la faculté de s'orienter dans l'épaisseur de cette ombre.

Elle savait y trouver, le long du mur à droite de la porte, une console où se débarrasser de son plateau.

Une fois libre des mains, elle écouta de nouveau.

Pas le plus léger souffle de respiration ne troublait l'immobile tranquillité de la pièce. Et la servante pensa:

—Comme madame repose paisiblement ce matin! La journée d'hier lui aura donné quelque beau songe. Quel dommage de l'éveiller. Mais il le faut. Les ordres de madame sont formels; c'est à moi de les exécuter et non de les discuter.

Elle s'en fut aux grand rideaux qu'elle décroisa au moyen des tirettes; elle ouvrit ensuite les deux battants de la fenêtres et décrocha les persiennes.

Aussitôt un flot de clarté crue inonda la chambre.

Le regard de Mary-Anne se tourna curieusement du côté du lit. Elle riait en elle-même de l'effet qu'allait produire sur la dormeuse cette invasion subite de lumière.

Mais à sa grande stupeur, elle vit le lit vide, les oreillers bouleversés, les draps rejetés en désordre.

Un serrement de cœur la prit:

—Madame a donc été malade cette nuit? Et moi qui n'ai rien entendu? Mon Dieu? Que lui est-il arrivé?

Elle s'approcha du lit, les jambes chancelantes d'appréhension.

Sa voix défaillait en appelant:

—Madame, êtes-vous là? Madame répondez-moi.

Et, se haussant sur la pointe des pieds, elle essayait de voir par dessus la couchette

si sa maîtresse, prise d'un mal soudain, n'aurait point glissé dans la ruelle.

Rien. Sinon ça et là, sur la blancheur des draps, des taches roussâtres, couleur de rouille fraîche, qui l'intriguèrent véhémentement.

Tout à coup, en se retournant, elle aperçut au fond de la chambre, vision épouvantable! tout au fond, au pied de l'armoire à glace dont la porte était béante, le corps de sa maîtresse étendu à même le parquet, dans une mare de sang.

Tous les détails qui précèdent, je les rapporte tels que Mary-Anne les raconta au commissaire, sans me porter garant de leur véracité, nul témoin n'étant là pour corroborer les dires de la servante.

Affolée par cette découverte, sans même songer à s'assurer si la vieille dame respirait encore, Mary-Anne se précipita à travers l'escalier, traversa le jardin d'une traite, ouvrit la grille et se rua dans la rue, en criant à tue-tête :

—Au secours! au secours!

En un clin d'oeil, elle fut entourée de cinquante: fournisseurs en tournée, passants allant à leur ouvrage, voisins attirés par ses clameurs.

—Que se passe-t-il? Expliquez-vous.

Des hoquets convulsifs la suffoquaient.

A grand peine elle parvint à faire entendre qu'un malheur était survenu à la maîtresse qu'elle servait.

—Venez voir. Entrons.

Les mauvaises nouvelles se répandent avec la célérité de l'éclair.

Quelques minutes plus tard, tout Sèvres envahissait le théâtre du drame. De la rue au jardin, du rez-de-chaussée au premier étage, ce fut un va et vient continu et désordonné. Les demandes, les réponses, les exclamations, les lamentations, les cris de stupeur et de vengeance se croisaient dans un brouhaha étourdissant.

Chacun se hâtait de dire son mot commentaire. Tous se montraient unanimes à maudire l'assassin.

—Le brigand! Si on le tenait, on le bracherait sur place. La loi de lynch, voilà ce qu'il faudrait lui appliquer.

On parlait, on gesticulait, on s'agitait

dans le vide, sans aboutir à rien. Personne n'osait toucher au corps, dans le respect inconscient du crime commis.

Les imprécautions redoublèrent, quand on découvrit le chien de la vieille dame éventré dans un coin.

Puis, une diversion se fit. Un monsieur, vêtu de noir, surgit au haut de l'escalier, fendit le flot des curieux et pénétra à son tour dans la chambre.

—Chut! fit-on. Voilà le docteur Mathieu!

Le docteur Mathieu était un des médecins de Sèvres. Il passait, en visite de matin, lorsqu'il entendit le tumulte. A tout hasard il venait offrir son concours.

Il s'approcha du corps de la veuve, d'un geste éloigna les plus proches et ordonna :

—De l'air!

Quelques-uns hasardèrent timidement :

—Peut-être va-t-il la rappeler à la vie?

Un silence relatif s'établit, tandis que le médecin, un genou à terre, examinait et auscultait. Les assistants retenaient leur haleine, dans l'attente de la sentence sans appel qui allait découler de l'examen de l'homme de l'art.

Au bout d'une minute, le docteur se releva.

—Tout secours est surperflu, prononça-t-il. Cette femme est morte depuis plusieurs heures. Qu'on avertisse la police et surtout que personne ne s'avise de déranger le corps avant l'arrivée du commissaire.

O fragilité de l'espérance humaine que le moindre souffle suffit à renverser! Hier, elle était en fête, et pleine de chants et pleine de rêves, la riante demeure qu'assombrit aujourd'hui le deuil! L'aïeule aimée et choyée, rajeunie par la gaité de deux blonds chérubins son amour et sa joie, formait mille plans d'avenir pour le bonheur de sa jeune couvée!... La mort a passé. Tout est fini...

Elle gît, inerte et livide, frappée par le couteau d'une brute en délire, la pauvre bonne vieille grand'mère, qui voulait que tout le monde fût heureux autour d'elle, même le mendiant inconnu qui passait par le chemin.

Hélas! sa vie avec son sang a coulé par trois blessures. Ses yeux éteints semblent fixer dans le vide quelque effroyable vision. Son visage, que les roses d'un paisible au-

tomme fleurissaient sous la couronne neigeuse des cheveux, a pris la teinte funéraire des vieilles cires; une indicible expression de douleur et d'épouvante a décomposé ses traits crispé sa lèvre blêmie, sa lèvre où respirait la bonté et que le sourire faisait si charmante.

Une mare de sang s'est coagulée sur le parquet. Du sang partout, sur le tapis, sur les chaises, sur les meubles; la glace de l'armoire en est éclaboussée jusqu'à la corniche; et ces taches roussâtres des draps, qui avaient éveillé tout d'abord l'attention de Mary-Anne, ce sont des gouttes de sang, le sang de la pauvre vieille dame qui a giclé sous la violence des coups.

Les gendarmes sont accourus, attirés par la rumeur publique, et, à leur suite, le commissaire, assisté de son secrétaire. On procède à une enquête sommaire. On interroge Mary-Anne, qui pleure à chaudes larmes et ne cesse de répéter, entre deux sanglots:

—Ma pauvre maîtresse! ma pauvre maîtresse!

Ce n'est que vers midi que la fille de la victime, qu'on a prévenue par un exprès, arrive à la maison mortuaire. Son mari l'accompagne. L'homme formaliste a compris que la mort prime le travail. Pour une fois, il a faussé compagnie à sa caisse, non sans s'être mis en règle, en demandant au préalable l'autorisation des patrons.

Déjà le juge de paix avait apposé les scellés, dans l'intérêt de la justice et des héritiers.

Par le même train que monsieur et madame Delorme, débarquait à Sèvres un des plus habiles agents de la sûreté, le brigadier Merle.

Par commission rogatoire spéciale et permanente, l'agent Merle était accrédité, à cette époque, auprès du Parquet de Versailles, toutes les fois qu'une affaire criminelle d'importance nécessitait, en Seine-et-Oise, des recherches dont les ramifications avaient le plus souvent leur origine et leur fin dans les bas-fonds de la capitale.

IV

de Thomas Merle, brigadier de la Sûreté

PREMIERE NOTE

AFFAIRE LETELLIER.—Sèvres 11 Mai.—

Assassinat suivi de vol.

Victime: Veuve Letellier, née Léonie Blanchet, âgée de soixante ans. Assassinée en son domicile, rue du Prince-Georges, No 12, à Sèvres-Bellevue, dans la nuit du 10 au 11 mai 1885.

Le cadavre de la veuve Letellier a été découvert, ce matin, à sept heures vingt minutes par une domestique au service de la défunte, la fille Mary-Anne Lenoek. Mais le crime remonte certainement à la veille, avant minuit. Le médecin légiste a constaté, après examen sommaire, qu'une partie des aliments ingérés au dîner chargent encore l'estomac.

Le chien de la victime, un caniche noir du nom de Black, a été trouvé percé de coups, non loin du cadavre de sa maîtresse.

Essayons d'abord de reconstituer, dans ses probabilités, la scène du meurtre.

S'il faut en croire les dépositions de la servante, la veuve Letellier s'est mise au lit vers neuf heures. Sa fille et ses deux petits-enfants avaient passé la soirée avec elle et venaient de la quitter pour rentrer à Paris. Elle paraissait heureuse et bien portante. Rien d'anormal dans la maison. Portes et fenêtres étaient hermétiquement closes. Le chien Black dormait, pelotonné sur un coussin, dans la chambre où Mary-Anne avait allumé la veilleuse qui brûle d'ordinaire jusqu'au jour.

Que s'est-il passé ensuite?

On peut le présumer comme suit:

La vieille dame dormait. Un bruit insolite l'a brusquement éveillé. Elle se dresse sur son séant. Quelqu'un est entré furtivement: un homme ou plusieurs hommes; mais j'incline à croire que l'assassin opérait seul. Cris d'effroi de la vieille dame. Elle saute hors du lit. Elle veut défendre son bien; elle interpelle l'intrus. L'autre, ainsi

surpris dans son oeuvre ténébreuse, se rue sur la malheureuse, la prend à la gorge, la jette à terre et l'étrangle. Puis, dans l'affolement du meurtre, il s'acharne sur ce corps palpitant et le frappe de trois coups de couteau-poignard. Cruauté gratuite et inutile, du reste; d'après le témoignage du médecin, la strangulation avait suffi à déterminer la mort.

Le chien a été tué en voulant défendre sa maîtresse.

Pas de traces d'effraction. Pas de pesées sur la portes extérieures. L'assassin a dû se glisser dans la maison avant la fermeture.

Mobile du crime: le vol.

L'assassin s'est emparé d'une somme importante, cent mille francs, selon qu'en ont déposé monsieur et madame Delorme, cette dernière née Letellier, l'un gendre, l'autre fille de la victime.

Quel est le coupable?

On se trouve en face de deux hypothèses: ou l'assassin est un professionnel? Ou bien l'assassin, criminel par occasion, est un familier de la maison?

DEUXIEME NOTE.

"Sèvres, 12 mai."—L'assassin est-il un professionnel? Faut-il chercher le meurtrier de la veuve Letellier parmi les rôdeurs de barrière, cambrioleurs, dévaliseurs de maisons de campagne, repris de justice et autres gens sans aveu, qui exploitent les banlieues de Paris?

J'opine à écarter cette hypothèse jusqu'à nouvel ordre. Les malfaiteurs de profession ont une façon à peu près uniforme de procéder, une méthode "sui generis," une sûreté de main qui font défaut ici.

La vieille dame a été étranglée par des doigts inexpérimentés. On a constaté, sur sa gorge, de nombreuses ecchymoses faites au hasard. Le meurtrier en était certainement à son coup d'essai. Il a tâtonné et il ignorait l'endroit précis où l'on serre la vis, comme ils s'expriment, pour boucher passage à l'air vital. Le moindre rôdeur lui en re-

montrerait sur ce point. La maladresse avec laquelle on a usé du couteau-poignard me semble également concluante.

D'autre part, toute proie est bonne aux cambrioleurs; ils font, d'ordinaire, main basse sur tout ce qui se trouve à leur portée.

Ici, rien de semblable.

Les meubles n'ont pas été fouillés. Il n'a disparu ni linge, ni argenterie, ni quelque objet que ce soit. La vieille dame avait déposé ses bijoux et sa montre sur la table de nuit; on les a retrouvés intacts. Seule, l'armoire à glace a été ouverte, avec la clé qui se trouvait dans la poche de la robe de la victime. Dans cette même robe, jetée sur un fauteuil, l'assassin a respecté une somme de cent vingt francs d'or enfermés dans un porte-monnaie. Il ne s'en est pris qu'à l'armoire. La veuve Letellier y avait déposé, la veille, cent mille francs que lui avait fait tenir son avoué, maître Poitevin.

Les cent mille francs ont disparu.

L'assassin était donc au fait de cette rentrée de fonds inusitée; il en connaissait, ou du moins il en soupçonnait, la cachette.

La servante, couchée à l'étage supérieur, lisait un roman-feuilleton. Sa lecture s'est prolongée jusqu'à une heure du matin. Elle prétend n'avoir rien entendu. Si le chien avait aboyé, affirme-t-elle, le bruit serait parvenu à ses oreilles et lui aurait donné l'éveil.

—Pourquoi le chien Black a-t-il failli à son devoir de gardien vigilant? L'assassin a-t-il commencé par le tuer avant qu'il ait pu aboyer l'alarme? Ou plutôt, le caniche connaissant de longue date l'homme, ne l'a-t-il pas accueilli en ami?

En ce cas, seconde hypothèse, l'assassin est familier de la maison.

TROISIEME NOTE

"13 mai."—L'assassin est-il un familier que l'occasion a fait criminel?

J'englobe sous cette rubrique tous ceux qui, à un titre quelconque, fréquentaient la maison de la veuve et y avaient libre accès: fournisseurs, amis, parents.

L'affaire Letellier

Passer en revue les fournisseurs.

Se renseigner sur la moralité, les habitudes, le genre de vie, les fréquentations habituelles des divers livreurs de denrées : garçon boucher, garçon épicier, laitier, boulanger, etc. qui pénétrant chaque jour dans la maison de la victime, ont pu en étudier à l'aise les tenants et aboutissants. Le silence du chien s'expliquerait de la sorte. Voir si, depuis la nuit du crime, l'un d'eux a changé quelque chose à ses habitudes de vie, ou s'est livré à des largesses inaccoutumées. La possession de l'or mal acquis grise le criminel et lui communique un prurit irrésistible de prodigalités folles qui nous livre presque infailliblement son secret.

Un jardinier, trois fois la semaine, bêchait, émondait, râtaisait, tenait en état de propreté le petit domaine et soignait la basse-cour. De quelle réputation jouit-il dans le pays? En quoi consistent ses besoins et ses ressources?

S'occuper spécialement des faits et gestes de la petite bonne. Elle semble naïve : peut-être, au fond, n'est-elle que dissimulée et rusée? S'informer de son passé, d'où elle vient, chez quels maîtres elle a servi précédemment. Est-ce une gourmande de plaisir? Fréquente-t-elle les bals publics? Les commérages du quartier nous diront si on lui attribue des relations masculines. N'est-elle point flanquée, à l'insu de sa maîtresse, de quelqu'un de ces amoureux de hasard, qui rôdent autour des jeunes servantes en place, sous prétexte de velléités de mariage, mais en réalité dans l'unique but de prélever la dime sur le bouillon, la viande et le vin des maîtres,

Plus d'un drôle de cette espèce, bien nippé et parlant beau, sert en qualité d'éclaircur dans l'armée du crime.

Mettre cette Mary-Anne en observation occulte.

Son ignorance vraie ou fausse des événements de la nuit ne me dit rien qui vaille.

Piste à étudier de près.

A noter, pour mémoire, le cleric d'avoué qui a été chargé de lui apporter les cent mille francs le jour du crime. Prendre des informations sur son compte. Démarche à peu près inutile : simple satisfaction de poli-

cier soucieux de ne négliger aucun indice.

La victime avait fort peu de relations depuis la mort de son mari. Elle vivait très retirée dans sa petite maison de Sèvres et ne recevait personne en dehors des membres de sa famille.

La famille de la veuve Letellier se compose de deux enfants : un fils qu'elle voyait peu, une fille ; la fille mariée, depuis douze ans, au caissier d'un grand magasin de draperies du quartier du Mail, un nommé Delorme Ferdinand.

Les caissiers ! race inquiétante !

Quand un hasard quelconque me met en rapport avec l'un d'eux, mon instinct de policier m'incite toujours à vérifier ce qu'il est, ce qu'il fait, ce qu'il est capable de faire. Je collectionne pas mal de dossiers de cette nature, et je m'en trouve bien, à l'occasion.

Or, ayant habité la même rue que le ménage Delorme, je possède sur celui-ci des renseignements complets.

Excellent employé, ponctuel, probe, rangé, méthodique. Gère depuis dix-sept ans la caisse Falempin et Cie. Six mille francs d'appointements annuels. Jouit de la confiance des patrons. Honnêteté de bon aloi. Le seul reproche qu'on trouve à adresser à ce monsieur Delorme, c'est de faire sentir en son ménage une autorité quelque peu exagérée. Sa femme le craint. Il parle en maître.

Est-ce un bien? Est-ce un mal? Je l'ignore, étant resté garçon. Mais, peut-être, au contraire, un léger excès de rigueur est-il une qualité chez un mari?

La femme : un modèle d'économie, de douceur et de vertu. Mère de deux charmants enfants, que l'un et l'autre adorent.

Quant au fils de la vieille dame assassinée, Georges Letellier? Autre guitare.

Ce Georges est, paraît-il, un assez triste sujet. Mauvais début au collège : cancre et batailleur. Son baccalauréat raté, il a tâté du commerce. Après un stage de moins d'un mois dans les magasins où est employé son beau-frère, il s'est dégoûté du comptoir, comme il s'était dégoûté de l'étude. Est parti par un coup de tête. S'est engagé dans la marine. A tiré, tant bien que mal, ses cinq

ans sous toutes les latitudes, ayant pour unique préoccupation d'assaillir sa mère de demandes d'argent. Est revenu à Paris, son temps de service achevé. Conduite déplorable : traîne les cabarets, hante les mauvais lieux ; buveur invétéré, grand chercheur de querelle ; souvent mis au violon pour tapage nocturne.

Il s'est passé, entre la vieille dame et le fils, une scène pénible, motivée par des questions d'intérêts.

A la suite de cette scène, Georges Letellier rompt avec les siens et file sur le Havre. On l'y suppose encore. Il occuperait un emploi dans la marine marchande. Mais chez qui ? Au service de quel armateur ? On l'ignore, toutes relations ayant cessé entre lui et la famille Delorme.

J'ai difficilement arraché bribe après bribe ces fâcheux renseignements à l'honorable caissier. Il faisait des efforts visibles pour dissimuler ou du moins atténuer les méfaits de son mauvais sujet de beau-frère.

Cet homme a le culte de la famille. Qui donc l'en blâmerait ? Ce n'est que grâce à des subtilités de procédure que j'ai réussi à lui tirer les vers du nez.

Est-ce de ce côté qu'il faut chercher le coupable ?

J'en ai peur.

Sous les réticences calculées du caissier, j'ai deviné que lui aussi avait conçu des doutes sur ce triste sire, débauché, dévoyé, honte et souci d'une famille d'honnêtes gens.

Rien d'impossible à ce que, acculé par le besoin, ce garçon ne soit venu subrepticement à Sèvres réclamer de l'argent. Refus de la mère ; colère du fils ; reproches, paroles de défi, cris, menaces. Peut-être avait-il demandé à l'ivresse un surcroît d'énergie. La fureur l'emporte ; il bouscule la vieille dame ; celle-ci riposte par un soufflet, ne voyant toujours en lui que l'enfant, sans se souvenir qu'il est homme. L'autre voit rouge. Et alors... qui sait ?

Envoyer au Havre un agent habile qui sache mener rondement son enquête : mon inspecteur Jacques Robineau par exemple. Où un autre échouerait, Robineau réussira. C'est un fin limier qui portera les galons de brigadier avant que j'aie droit à ma retraite.

Robineau est natif de Normandie, ce qui lui facilitera sa tâche.

Retrouver d'abord Georges Letellier.

Voir s'il s'est absenté à l'époque du crime. Il faut peu d'heures pour venir du Havre à Paris ; peu d'heures pour y retourner, et le quart de nuit, entre deux trains, suffit à un homme résolu pour courir à Sèvres (vingt-cinq minutes en chemin de fer) perpétrer le crime et regagner la gare incognito.

Une fois l'individu retrouvé, s'attacher à ses pas et épier ses démarches.

Très urgent !

V

PREMIER RAPPORT.

de l'agent Robineau au brigadier Merle.

"Le Havre, 15 mai."—Après avoir battu le Havre en tous sens, durant vingt-quatre heures, j'ai été assez heureux pour mettre la main sur le nommé Georges Letellier.

Un pauvre hère !

Il est chauffeur à bord d'un steamer vrais qui fait un service régulier de marchandises entre la France et la Norvège. Pour l'heure en, chargement. Doit lever l'ancre sous huitaine.

Vu le capitaine : un marin inflexible sur la consigne. Il exige, avant tous pourparlers, la communication officielle de la lettre de service qui m'accrédite.

De la consultation du livre de bord, il appert que le sieur Georges a été porté manquant sans congé régulier, durant les trois journées consécutives des neuf, dix et onze du présent mois. Il est signalé rentrant le onze mai au soir, quelques minutes avant l'extinction des feux.

Ces dates coïncident singulièrement avec le crime de Sèvres.

Interrogé sur l'emploi de son temps, l'individu s'est troublé, a balbutié, s'est retranché derrière un défaut de mémoire. Serré de près, il s'est décidé à un demi-aveu. Il a, prétend-il, fait une ribotte de trois jours

avec des camarades, tant dans la ville du Havre qu'aux environs :

Sommé par son capitaine de préciser davantage, sous peine de se voir appréhender au corps, le fils Letellier a recouvré subitement la mémoire.

Voici la version :

Le neuf mai, après le branle-bas du matin, il est descendu à terre, sa paie du mois en poche. Dans un cabaret de la rue de Paris, il fait rencontre de trois matelots de sa connaissance, dont il donne les noms. On s'est saouilé de compagnie, en avalant de nombreux cafés renforcés d'amples topettes de Calvados.

Le besoin de prendre l'air a poussé les quatre amis jusqu'à Saint-Adresse. Là, dans un cabaret, à l'enseigne de la "Pomme d'Or," on s'est empiffré de pain et de fromage fortement arrosés de cidre; puis on s'est mis à jouer aux cartes et l'on a bu et rebu à satiété jusqu'à la nuit. Quand il s'agit de régler la note, l'accord cesse et une dispute s'élève entre buveurs: on s'est cogné ferme. Le cabaretier a requis la garde, qui boucle nos trois ivrognes au poste, où ils ont euvé leur cidre et leur alcool jusqu'au jour.

Le lendemain, c'est-à-dire le dix mai, vers midi, Letellier et ses acolytes, dégrisés et repentants, sont relâchés après une sermonce du commissaire.

La soulographie de la veille leur avait trop bien réussi pour ne pas recommencer. Seulement, de crainte de nouveaux déboires avec la police locale, on tourna vite le dos à Saint-Adresse, ville inhospitalière, et l'on fit au Havre l'honneur de rentrer dans ses murs. Les cabarets du Havre sont indulgents aux marins en goguette.

La fête, cette fois, se passa sans encombre, et, vers minuit, nos compagnons à bout d'haleine battaient le pavé, ivres-morts.

Comment se sont-ils quittés? Mystère.

Letellier, lui, tira de son côté, et, pour clore dignement la journée, s'en fut demander asile à une maison du quartier du vieux port où il passa le reste de la nuit.

À sa grande satisfaction, il constata, en s'éveillant, qu'il lui restait un louis d'or en poche, toutes dépenses payées. Pouvait-on déceimment rentrer à bord sans avoir cassé

la pièce et fait gousset net? Non? Evidemment non? C'eut été d'une pleutrerie sans précédent.

Il connaissait justement, au bas de la côte de Graville, une guinguette au bord de l'eau, où l'on mange d'excellente friture. L'idée lui vint d'en faire les honneurs à une beauté rousse de l'endroit.

On est galant, que diantre! quoique souillard.

La fille, bien entendu, accepta d'enthousiasme. On licha ferme, pour arroser le goujon, et l'on ne se dit adieu qu'au soir tombant, sur le quai, devant une dernière double tournée d'eau-de-vie de cidre.

Tel est, phrase pour phrase, le récit de Georges Letellier.

Pas la moindre allusion au décès de sa mère qu'il feint d'ignorer. Je n'ai eu garde de lui en souffler mot.

S'il est coupable, s'il a commis le crime, c'est un rusé coquin.

La fable qu'il nous a débitée sur ses trois journées d'absence tient à peine debout, malgré son habileté à en relier les divers incidents.

Quoiqu'il en soit, j'ai consigné l'homme à bord, sous la garde du capitaine, qui m'en répond.

Il faisait nuit close quand j'ai quitté le steamer pour revenir à terre. Je n'ai que le temps de jeter à la poste, à votre adresse, brigadier, ce premier rapport rédigé à la hâte.

Demain, je vérifierai par moi-même les allégations de l'individu, dans tous les lieux où il prétend avoir séjourné.

Jacques Robineau.

VI

SUITE DES NOTES ET RAPPORTS

QUATRIÈME NOTE DU BRIGADIER

MERLE

"Sèvres, 16 mai."—J'avais de graves présomptions sur la culpabilité du sieur Letel-

lier Georges: le rapport de mon inspecteur Robineau ne les confirme qu'en partie. Je ne partage pas son scepticisme à l'endroit des fredaines bachiques du chauffeur en bordée.

Peut-être l'ivrogne a-t-il dit la vérité?

Si les alibis qu'il invoque sont raisonnables, force sera de se tourner vers une autre piste.

Ici, à Sèvres, l'enquête met hors de cause non-seulement le clerc d'avoué (pour celui-là, je l'avais prévu de prime abord); mais aussi les gens au service des divers fournisseurs. Ce sont tous garçons du pays; les patrons qui les connaissent, depuis l'enfance répondent d'eux.

Je les interrogés séparément. Leurs regards sont loyaux; leurs réponses, franches et concluantes. Rien à faire.

Rien non plus du côté du jardinier, un vieil honnête homme, au dire de tous ceux qui utilisent ses services.

Reste Mary-Anne, la petite bonne.

Elle a une de ces figures de modestie de vierge, desquelles on dit, à première vue, qu'on leur donnerait le bon Dieu sans confession.

Depuis trois ans qu'elle est aux gages de la veuve Letellier (vingt-cinq francs par mois, le vin et le café) rarement elle sortait, sinon pour aller aux menues provisions ou pour assister aux offices religieux le dimanche.

Elle communiait régulièrement à Pâques et aux grandes fêtes.

Qu'est-ce que cela prouve?

La défiance est la vertu essentielle d'un policier. Il lui faut voir et toucher deux fois, plutôt qu'une, pour croire... et encore!

Deux autres servantes, avec qui Mary-Anne se rencontrait chez les marchands du pays, m'ont fourni sur son compte, séparément et sans s'être concertées, un renseignement typique.

Deux fois par mois, dans l'après-midi du dimanche, la petite bonne reçoit la visite d'un garçon de vingt-deux à vingt-trois ans, sournois, taciturne; regards louches, mains énormes, touche de valet d'écurie: un breton comme elle; son parent, à ce qu'elle pré-

tendait.

Tous cousins et cousines, en Bretagne!

Jamais elle ne l'a reçu dans la maison Letellier; la vieille dame, ne l'eût pas toléré une seule minute.

Mary-Anne et lui se voyaient en cachette, au fond d'un cabaret du pont de Sèvres, pendant les veprés, auxquels la rusée était censée assister.

Ils restaient enfermés des heures ensemble. Dissimulation, hypocrisie, rendez-vous clandestins: tout y est.

L'individu, sujet à caution, l'homme dangereux, dont j'avais vaguement flairé l'intervention, n'est-ce pas celui-ci, cet amant pour lequel on prend des précautions si extraordinaires! Sournois, taciturne, un regard louché, des mains énormes! Un vrai type de malfaiteur.

Il importe de savoir au plus tôt qui est cet inconnu.

DEUXIEME RAPPORT

de l'inspecteur Robineau

"Le Havre, 16 mai."—Neuf heures du soir.

J'ai le regret de vous annoncer, brigadier, que nous faisons fausse route.

Le nommé Letellier Georges disait la vérité lorsqu'il nous narrait ses trois jours de bamboche.

On l'a réellement vu, le neuf mai, à l'auberge de la "Pomme d'Or," à Sainte-Adresse. Il en a été expulsé pour tapage nocturne et retenu au violon jusqu'au lendemain. J'ai retrouvé la maison où il a passé la nuit du dix au onze. La fille rousse reconnaît avoir déjeuné à Graville en sa compagnie et affirme qu'ils ne se sont quittés que le soir sur le quai d'embarquement.

L'emploi de ses trois journées est prouvé. L'alibi est indiscutable.

Pour plus de certitude, je m'étais fait accompagner dans mes recherches par l'inculpé qu'escortait son capitaine fort désireux, lui aussi, de tirer la chose au clair; car si l'homme est bambocheur, il constitue, pa-

SIXIEME NOTE.

ratt-il, un chauffeur de premier ordre qu'on remplacerait difficilement.

On l'a formellement reconnu partout.

Certain désormais de son innocence, j'ai cru devoir lui apprendre la mort de sa mère, ainsi que le crime auquel elle a succombé.

Le pauvre garçon a eu un haut le corps effrayant. Un sanglot lui a monté aux lèvres. Tout bon sentiment n'est pas éteint en lui.

Inutile d'ajouter que l'embargo mis sur sa personne est levé. Son capitaine lui a rendu la liberté. Georges Letellier a repris son service à bord, et se propose de venir à Paris lors de son retour de Norwège.

Quant à moi, considérant ma mission comme terminée, je prendrai demain le premier train du matin.

"19 mai."—Monsieur Delorme me disait ce matin.

—Plus j'y réfléchis, plus je demeure convaincu que le meurtre a eu pour auteur un de ces mendiants qui sortent d'entre les pavés, à certains jours, dans les riches banlieues parisiennes. Ah! la police, cher monsieur Merle, devrait bien nous débarrasser de toute cette vermine!

Je suis du même avis. Mais la police, en ce cas particulier, reste désarmée. Il serait nécessaire, avant tout, que le Parlement renforcât la loi contre la mendicité et que la magistrature se décidât à sévir.

SEPTIEME NOTE

CINQUIEME NOTE DU BRIGADIER

MERLE.

"18 mai."—Monsieur Delorme, à qui je faisais part, tantôt, de mes soupçons sur Mary-Anne, m'a répondu :

—Je crains bien, monsieur Merle, que vous ne vous prépariez quelque nouvelle déssillusion. Nous connaissons cette fille de longue date : ma belle-mère lui portait le plus vif intérêt. Sa petite Bretonne, comme elle l'appelait, n'avait pas de secret pour elle. Depuis son arrivée à Sèvres, on n'a eu à lui reprocher ni une irrégularité de service, ni un manque de conduite. Je n'ai jamais ouï parler qu'elle reçut quelqu'un en cachette au fond d'un cabaret. La chose me semble incroyable. Défions-nous des commérages de quelque pécore jalouse.

Monsieur Delorme a les défauts de ses qualités de caissier modèle. C'est un granit qu'aucune transaction de conscience ne saurait entamer. Incapable de mal faire, il ne croit pas au mal chez les autres.

Moi, la vue de tant de vilenies humaines m'a rendu méfiant.

Robineau, que j'ai lancé sur la piste de l'homme aux grandes mains, nous édifiera.

"20 mai."—Robineau a décidément la main heureuse. Il m'a amené l'homme.

C'est le propre frère de Mary-Anne : le plus brave breton du monde, employé, depuis l'âge de douze ans, chez un loueur de l'avenue du Maine.

Il ne louche point ; il n'a point l'oeil sournois ; il est gai et jovial. Ses mains de travailleur ne présentent rien d'anormal. A part ces détails, le portrait qu'en ont tracé les servantes de Sèvres est exact. S'il parle peu, c'est qu'il ne prononce qu'incorrectement le français, les cochers qu'il sert étant tous bretons et n'usant volontiers entre eux que du dialecte national.

Si la soeur et le frère ne se voyaient qu'au cabaret, la cause est simple. Sachant que la vieille dame ne voulait recevoir personne, ils jugeaient correct de se donner rendez-vous au dehors. Mary-Anne choisissait le moment des vêpres, parce que, se trouvant en sortie régulière à cette heure là, tandis que la veuve Letellier gardait la maison, elle n'avait point de permission à demander à sa maîtresse.

Les pauvres enfants ont péché par trop de scrupules.

L'affaire de Sèvres s'embrouille décidément. Les fils que je croyais tenir se bri-

sent l'un après l'autre dans ma main.

Je suis comme un pilote sans boussole et sans étoiles, qui ne sait plus d'où souffle le vent.

HUITIEME NOTE

"21 mai."—M. Delorme, à qui je faisais part du résultat négatif de mon enquête, m'a dit avec un sourire narquois :

—Chacun ici bas se trompe, monsieur Merle. Errer est le propre de l'homme. On ne réussit pas toujours. Il y a des hauts et des bas. Il arrive que le plus habile chasseur manque le gibier. Vous prendrez votre revanche un autre jour. Ce que je vois de clair et de positif en cette histoire, c'est que le meurtrier de ma chère belle-mère ne sera jamais vengé et qu'il nous faut faire notre deuil des cent mille francs volés. Heureusement que l'argent ne fait pas le bonheur. Moi, j'ai une femme exquise, deux enfants charmants, un emploi lucratif : qu'aj-je à demander de plus ? Mon lot n'est pas des moindres. Quant au crime de Sèvres, hum ! hum ! Affaire à classer, comme on dit en style administratif !

Je crois, Dieu me pardonne ! qu'il ricanaient en me parlant.

Je n'aime pas les gens qui ont l'air de se moquer des insuccès de la police !

Affaire à classer !

Pas si vite que cela.

Affaire à classer !

Je ne suis pas homme à jeter si tôt le manche après la cognée.

Affaire à classer !

Il en prend bien aisément son parti de la mort de la vieille dame, le gendre rigide et intègre ! Quant à la question d'argent ? diantre ! diantre ! Pour un caissier, c'est se montrer un peu beaucoup philosophe. Tant de désintéressement n'est point naturel.

Ouvrons l'oeil.

NEUVIEME NOTE

"22 mai."—Décidément tu baisses, mon vieux Merle ; tu baisses terriblement.

Prends-y garde. Si cela continue l'administration se verra forcée, un jour ou l'autre, de te casser aux gages.

Eh quoi ! Pour une simple piqûre d'amour-propre, voilà que je m'emballe, que je m'emballe ! Une minute de plus, et j'allais jusqu'à incriminer ce brave monsieur Delorme, cet employé modèle que l'assassinat de sa belle-mère a frustré d'une petite fortune, et qui est à mille lieues de se douter de mes soupçons insensés.

Suis-je donc pareil à ces médecins aliénistes qui voient un fou dans chaque personne qu'ils coudoient ; et vais-je, à mon tour, voir un assassin dans chaque honnête homme qui se permettra de sourire de mes déconvenues ?

DIXIEME NOTE

"25 mai."—Monsieur Delorme côtoie-t-il la vérité, quand il attribue le crime de Sèvres à un de ces malandrins qui roulent leur bosse autour de Paris ?

Ce matin, avant l'heure de son bureau, il est accouru chez moi pour une communication urgente.

Sa femme venait de lui rappeler un fait qu'il avait regardé de prime abord comme sans importance et qui lui était complètement sorti de la mémoire.

Le jour de l'attentat, vers quatre heures, un individu étranger à Sèvres, un homme mal mis, un vagabond s'est tenu longtemps collé à la grille de la villa Letellier, les regards dardés vers l'intérieur. Les cent mille francs versés par le clerk de maître Poitevin, étaient restés sur la table du salon, parfaitement visibles du dehors.

Le mendiant a reçu l'aumône d'une pièce d'argent et s'est éloigné.

Monsieur Delorme se demande si ce n'est point cet individu qui a commis le crime. L'homme s'est retiré soit ! Mais tenté par cette fortune entrevue, n'est-il point revenu ? Ne s'est-il point glissé par la porte restée ouverte ? N'a-t-il pas attendu, dans l'ombre, l'heure propice ?

A mon objection que l'auteur du meurtre

n'est point un professionnel, le caissier répond qu'il se peut, en effet, que le mendiant n'ait eu, jusqu'à ce jour-là, que de menus méfaits à son passif. La vue de l'or l'a poussé en avant. La faim est une mauvaise conseillère. Il en était à son coup d'essai. C'est un assassin d'occasion. De là, cette maladresse constatée dans les blessures et cette lacune étrange dans le vol; le malfaiteur s'en est tenu à la seule somme convoitée et a négligé le reste.

L'explication est plausible.

Monsieur Delorme, qui a curieusement dévisagé le mendiant, se fait fort de le reconnaître si on le lui présente. Il me l'a dépeint assez clairement.

Mais, sans autre indice, comment découvrir le coupable parmi la fourmillière de cette immense Cour des Miracles qui grouille dans les bas-fonds de la capitale?

Il serait plus facile de retrouver une aiguille dans une meule de foin.

Devons-nous donc ne compter que sur le hasard pour nous livrer d'assassin de la veuve?

Le temps me manque pour agir.

Le grand chef m'a mandé pour une mission délicate et pressée: une grosse enquête de vols de titres qui exige ma présence immédiate à Lyon.

Jusqu'à nouvel ordre me voilà donc forcé de classer l'affaire de Sèvres dans mes dossiers, ainsi que me le conseillait ironiquement, l'autre jour, l'excellent monsieur Delorme.

En sortira-t-elle jamais?

VII

OU EST LE CAISSIER?

L'absence du brigadier Merle dura une semaine. Il fut plus heureux à Lyon qu'à Sèvres, et remplit, à l'entière satisfaction de ses chefs, la mission qu'on lui avait confiée.

A son retour, d'autres opérations policières importantes l'attendaient, qui ne lui permirent pas de s'occuper utilement du crime

de Sèvres. D'ailleurs le Parquet de Versailles en poursuivait l'instruction à l'aide de ses agents ordinaires.

Merle, néanmoins, ne s'en désintéressait pas entièrement. Il voyait dans le meurtre de la vieille dame, un côté mystérieux qui l'attirait, qui mettait sa curiosité en éveil et piquait son amour-propre. Plus il y réfléchissait, et moins l'hypothèse d'un mendiant de passage, faisant le coup, ne satisfaisait les exigences de son esprit investigateur.

Jacques Robineau, déguisé en voyou selon les instructions du brigadier, s'était faufilé dans le monde de la basse pègre. Cent mille francs ne tombent point, d'ordinaire, dans l'escarcelle percée d'un mendigo sans qu'il en transpire quelque chose parmi ses coréligionnaires. Une si grosse poussée d'argent, dans un tel milieu, produit quelque chose comme l'effet d'une énorme pierre qu'on jetterait au milieu d'une mare: l'eau, de ride en ride, en porte bientôt la nouvelle jusqu'au rivage.

Mais Robineau eut beau fureter, examiner, s'informer, délier les langues à grand renfort de tord-boyau, dans les assommoirs louches de la place Maub, du vieux quartier des Carrières d'Amérique, de la route de la Révolte, de la Butte-aux-Cailles et autres lieux où fréquente le fretin des souteneurs et des voleurs, on n'avait vent nulle part qu'un frère et ami eût opéré, de longtemps, une expédition aussi fructueuse. Le cas échéant, l'heureux filou n'eût pas manqué de faire part de sa bonne fortune à quelques-uns.

Et Thomas Merle en revenait quand même à son hypothèse primitive; à savoir: que le criminel, quel qu'il fût, appartenait à l'intimité de la veuve Letellier.

Il se promit, "in petto," de tirer la chose au clair, dès que ses fonctions absorbantes lui laisseraient un peu de loisir.

Un soir, il eut, sur ce point une déception en même temps qu'une grande joie.

On avait arrêté, dans un garni sordide du centre de la ville, une bande d'individus suspects.

En les conduisant au poste voisin à la tête de sa brigade, Merle entendit l'un d'eux dire à son copain, en termes d'argot:

—Toi, si tu casses du sucre, mon vieux, je te crève la paillasse. Moi, aussi, je puis manger le morceau et jaspiner ce que tu es allé faire à Sèvres. Prends garde.

Ces paroles de menace, quoique prononcées à voix basse, frappèrent l'oreille du policier, dont l'esprit était sans cesse à l'affût.

Il enveloppa d'un regard cauteleux les deux interlocuteurs.

Celui qui menaçait était un pâle voyou rachitique, de moins de vingt ans, à la face blême et ravagée par toutes les flétrissures des vices. Son compagnon, un vieux, à barbe hirsute, répondait d'une façon quelconque, par l'âge et la tournure, au portrait du mendiant que monsieur Delorme avait signalé comme rôdant autour de la maison Letellier, le soir où la veuve avait été assassinée.

Merle, frappé de la ressemblance probable, se dit :

—Tiens ! Si c'était notre homme ?

Puis, comme il était de jugement prompt et de décision expéditive, il ajouta :

—Neuf heures vont sonner. Monsieur Delorme doit être chez lui. Il demeure, à deux pas du poste. Si j'allais le quérir, pour le confronter avec l'individu, nous saurions tout de suite à quoi nous en tenir.

Les règlements de police n'avaient certainement point prévu le cas ; mais qu'importe ? Il est certains moments où le salut public veut qu'on saute à pieds joints sur les règles.

On gagnait du temps et de la certitude en agissant ainsi. Et Merle fit, selon qu'il avait pensé.

La bande suspecte consignée au violon, le brigadier alla sonner à l'appartement du caissier.

Ce fut madame Delorme qui ouvrit.

Elle était en grand deuil. Ses yeux cernés, ses joues creuses, où l'on voyait les sillons des larmes, témoignaient qu'elle n'avait pas encore pris son parti du trépas tragique de sa pauvre mère.

Elle recula d'un pas, en reconnaissant l'agent de la sûreté.

—Vous, à cette heure, monsieur Merle ! Qu'est-ce donc ? Y a-t-il du nouveau ? Mais,

pardon, de vous recevoir ainsi sur le seuil. Veuillez entrer.

Le brigadier traversa, à la suite de la jeune femme, une salle à manger qui lui parut modestement, mais confortablement, meublée en vieux chêne, avec des faïences appendues aux murs, et, au milieu, une suspension de cuivre à multiples luminaires.

De là, on passa dans un petit salon où la mère de famille s'occupait d'un travail de broderie qu'elle avait déposé sur un guéridon, près d'une lampe de porcelaine voilée d'un abat-jour rose.

Des fauteuils couverts de leurs housses, une demi-douzaine de chaises de fantaisie et un piano en palissandre complétaient le mobilier de la pièce.

Tout cela, sans être luxueux, paraissait frais, coquettement rangé, et faisait plaisir à voir.

—De l'ordre, du confort, une aimable aisance ! se dit le brigadier non sans une nuance d'envie. Comme on doit se plaire dans un intérieur si bien tenu !

Par une porte restée ouverte, son regard auquel rien n'échappait entrevit, dans la pénombre d'une chambre à coucher, deux petits lits de cuivre jumeaux sur lesquels reposaient du sommeil de l'innocence Fernande et Léon, les deux blonds chérubins.

Une atmosphère de bonheur et d'honnêteté semblait planer par l'appartement et envelopper les êtres et les choses.

Merle, sans vouloir accepter le siège qu'on lui offrait, expliqua brièvement ce qui se passait et comment l'idée lui était venue de solliciter de M. Delorme une démarche extraordinaire, qui leur livrerait peut-être le coupable et leur faciliterait de venger la vieille dame.

Madame Delorme approuvait de la tête. Elle brûlait du désir de faire payer à l'assassin de sa mère toutes les tortures que cette pauvre femme avait endurées en cette nuit épouvantable.

—Je comprends votre impatience et je la partage, dit-elle. Malheureusement il y a un obstacle.

—Lequel ?

—Mon mari n'est point à la maison.

L'affaire Letellier

—Mais vous, madame, peut-être votre témoignage suffirait-il?

—Je ne saurais dire comment était fait le mendiant en question. J'étais occupée après les enfants et tournais le dos à la rue quand il s'est présenté derrière la grille. Je ne l'ai point vu.

—Diantre! diantre!

—Vous tombez on ne peut plus mal aujourd'hui. Trois fois la semaine, Monsieur Delorme, après dîner, est forcé de retourner à son bureau jusqu'à minuit.

Le brigadier tenait mordicus à son idée Il réfléchit une ou deux minutes.

—En! parbleu!! fit-il, tout s'arrange à merveille. Qui m'empêche d'aller prendre monsieur votre mari, de l'amener jusqu'au poste et de faire comparaître l'individu sous ses yeux? Une fois la confrontation terminée, nous rendons monsieur Delorme à ses chers travaux. A l'aide d'une bonne voiture, c'est un dérangement d'une demi-heure à peine

—Assurément.

—Seulement, en ce cas, votre concours m'est indispensable.

—Pensez donc: un policier de ma sorte tombant, à une heure indue, dans le magasin Falempin! A quels commentaires désobligeants ne se livrerait-on pas? Tandis que vous, rien de plus simple. Vous avez besoin de votre mari. Vous le faites demander. C'est naturel. Moi, pendant que vous monterez à son bureau, je vous attendrai en bas dans la voiture.

—Oui, sans doute, la chose est praticable, mais...

—Qui vous arrête?

—Mon mari n'aime guère qu'on le dérange et je craindrais... Jamais, depuis notre mariage, je ne me suis permis d'aller à son magasin, excepté une seule fois: le jour hélas! où l'on n'est venu m'avertir que ma pauvre mère...

Un sanglot interrompit la phrase.

Bast! bast! Je crois connaître monsieur Delorme, intervint le policier. Je sais combien il est plus désireux que quiconque de voir terminée cette triste affaire qui menace de s'éterniser. Loin de vous savoir mauvais gré de votre démarche, chère madame, il

vous en remerciera au contraire.

Madame Delorme, à demi vaincue, jeta un coup d'œil hésitant vers les lits jumeaux où reposaient les enfants.

Le policier comprit ce scrupule maternel:

—Votre mignon et votre mignonne dorment comme deux petits anges, dit-il. Aucun danger, à les laisser seuls une demi-heure. Hâtons-nous. Venez.

Elle campa vivement un chapeau sur sa tête; s'enveloppa d'une mantille, ferma par surcroît de précaution la porte de la chambre et transporta, de crainte du feu, la lampe du salon dans la salle à manger.

Un fiacre passait à vide. Merle le hêla.

Au bout d'une centaine de tours de roues, on s'arrêta devant les magasins Falempin.

Les remises à marchandises, les salles de vente et les bureaux occupaient la maison entière. Comme dans la plupart des magasins de gros du quartier, on abaissait, tous les soirs, à six heures, la devanture de fer, on éteignait le gaz et l'on évacuait les locaux.

Madame Delorme examina avec embarras cette haute façade qui se profilait toute noire dans la nuit. Elle n'entrevoit aucune lumière; elle ne remarquait aucune ouverture par où entrer.

Fort heureusement le concierge de l'immeuble se tenait sur le seuil de sa loge, au bord du trottoir, prenant le frais.

Elle s'enhardit et alla à lui:

—Je suis madame Delorme, la femme du caissier de Messieurs Falempin, dit-elle à l'homme du cordon. J'ai besoin de voir sur le champ mon mari pour affaire urgente. Pouvez-vous me faire parvenir jusqu'à lui?

Le concierge la toisa avec défiance:

—Si vous êtes madame Delorme riposta-il, vous devez savoir que tout le monde s'en va d'ici à six heures, le caissier comme les autres.

Elle resta un moment interdite; puis, croyant s'être mal expliquée, revint à la charge.

—Les autres s'en vont, soit. Mais mon mari revient après dîner, pour son travail. Il doit être ici.

Le portier prit son air narquois et haussa les épaules:

—Depuis vingt ans que je garde la maison, en voici la première nouvelle. Jamais personne ne met les pieds ici après la fermeture.

Et comme elle insistait encore il lui tourna le dos, flairant une intrigante.

La pauvre femme en fut abasourdie, tellement le coup tombait sur elle inattendu.

Monsieur Delorme n'était pas là! Monsieur Delorme ne venait jamais là, le soir!

Eh quoi! son mari lui mentait donc, lorsqu'il se prétendait accablé de tant de formidables besognes qui le retenaient dehors une partie de la nuit!

Mais alors, si les magasins restaient fermés, si personne n'y rentrait une fois la devanture baissée, pourquoi ces sorties tardives, si régulièrement espacées de deux jours en deux jours? Et où allait-il ainsi!

Ces questions et vingt autres se croisaient dans son cerveau que la stupeur paralysait presque.

Mais elle ne tarda pas à ressaisir son sang-froid. C'était une femme de tête, quoiqu'en prétendit son mari. Elle comprit qu'il serait dangereux de laisser deviner à un étranger sa déconvenue, ses doutes étranges, et l'agitation d'esprit où l'avait mise la découverte des mensonges du caissier. La réputation de ce dernier aurait pu grandement en souffrir.

Elle se composa un maintien hérique et recourut à son tour au mensonge pour sauver la situation. Et ce fut avec un enjouement simulé, auquel le policier parut se laisser prendre, qu'elle revint vers celui-ci. Il attendait patiemment au fond de la voiture:

—Nous jouons de malheur, lui dit-elle en se penchant à la portière. Mon mari a terminé ses comptes plus tôt qu'il n'espérait. Il vient de partir avec un ami. Nous le manquons de quelques minutes. Le concierge les a vus filer du côté des boulevards.

Le brigadier Merle sourit dans sa barbe. Était-il dupe, ou bien son oreille exercée avait-elle saisi quelques bribes du dialogue échangé avec le portier? Mystère. La première vertu d'un policier est la dissimulation.

Il eut un geste résigné.

—Tant pis, dit-il. La chose est sans grande

importance. J'espérais, grâce à monsieur Delorme, savoir sur le champ à quoi m'en tenir au sujet de ce mendiant; voilà tout. Puisque la confrontation est impossible ce soir, n'en parlons plus. C'est partie remise. Ce qui me désole, c'est de vous avoir causé, madame, un dérangement inutile.

—Dois-je vous envoyer demain mon mari?

—Non. Gardons-nous de l'inquiéter. Le panier à salade viendra cueillir, avant l'aube, tous nos individus, pour les conduire au dépôt. Dès lors, l'affaire m'échappe. Les drôles tombent sous la coupe du magistrat instructeur, auquel je ferai tenir mon rapport. Votre mari sera convoqué au palais, s'il y a lieu.

—Fort bien.

—Et maintenant, madame, désirez-vous que je vous reconduise à votre porte?

—Merci. Je préfère rentrer à pied. La marche me fera du bien.

Le brigadier renouvela ses excuses; puis, sur un ordre bref, le cocher fouetta son cheval et la voiture se dirigea au galop vers le poste de police.

VIII

LE FLAIR DE THOMAS MERLE

Tout roses, dans le chaud duvet de leurs petits lits blancs, Léon et Fernande continuaient de dormir.

Dans la pénombre de la chambre où palissait le reflet de la lampe qui brûlait sur la table du salon, ils apparaissaient comme une vision de Paradis, avec leurs cheveux d'or

frisottants, éparpillés en nimbe autour de leur tête, sur la dentelle des oreillers. Un léger souffle de respiration glissait de leurs lèvres, si doucement rythmé, qu'on eût dit d'un murmure de source au fond des bois.

Ils souriaient jusque dans l'apaisement du sommeil. L'ange des songes joyeux les avait sûrement effleurés de l'aile, durant sa tournée nocturne à travers le monde des berceaux.

Et tout près, affalée sur une chaise, la mère silencieusement pleurait, en présence

de l'inoubliable spectacle de ses enfants endormis.

Elle pleurait, hélas ! ses illusions d'épouse, la souffrance de son amour meurtri, l'effronnement de sa croyance en celui qu'elle s'était accoutumée à considérer comme un être supérieur et impeccable.

Hélas ! depuis des mois et des mois, son mari entassait donc mensonges sur mensonges pour colorer ses absences d'un prétexte plausible !

Il affirmait être pris, presque chaque soir, par l'accablant travail de son bureau, et voilà qu'un hasard venait de lui prouver, clair comme l'évidence, qu'il n'avait jamais mis les pieds au magasin, une fois la nuit tombée.

Qu'est-ce donc que cela signifiait, mon Dieu ?

Froissée souvent par lui dans son amour-propre de créature intelligente, mais épouse confiante quand même, elle n'avait jamais cherché à savoir, n'ayant jamais douté.

Les caprices autoritaires de monsieur Delorme, ses dédains dans l'intimité, ses brusqueries d'humeur et jusqu'aux mots méprisants dont il la cinglait parfois comme d'un coup de lanière : elle avait tout supporté sans se plaindre ; elle mettait cela sur le compte des soucis quotidiens, du tracas des affaires, du travail excessif auquel il s'astreignait dans le but de leur faire, à elle et aux enfants, l'existence moins précaire.

Elle lui savait gré, comme d'une vertu, du soin hypocrite qu'il prenait de ménager en public ses susceptibilités de femme de la traiter devant le monde en épouse aimée et respectée. Seul à seule, qu'il fût brusque et cassant, n'importe ? Elle acceptait tout de lui comme parole d'Évangile, se faisant humble et résignée et soumise, lorsqu'il parlait, lorsqu'il ordonnait.

Tout de lui !... hormis le mensonge.

Oh ! l'horrible plaie du mensonge, qui ronge, qui mine et détruit comme un corrosif malfaisant, la foi la plus inébranlable !

Comment croire désormais à la parole d'un homme qui vous à si longuement, si effrontément menti ? Comment lire dans ses yeux, comment découvrir dans les secrets replis de l'âme si ce qu'il dit est la vérité,

ou bien s'il continue de ruser et de mentir ?

La confiance est une fleur fragile que le moindre vent de doute suffit à flétrir.

Madame Delorme, à présent, doutait de tout. Et la jalousie, la dissolvante jalousie la vint mordre au cœur.

Et ses sanglots montaient, la suffoquant ; et l'angoisse de ce malheur inconnu, qu'elle pressentait sans pouvoir en découvrir la véritable source la faisait défaillir.

En ce moment, comme le douzième coup de minuit sonnait, une clé tourna dans la serrure ; un bruit de pas traversa la salle à manger, puis le salon ; une ombre s'interposa entre la malheureuse femme et la lumière de la lampe monsieur Delorme venait de rentrer.

Il se présentait svelte, léger, souriant, et dit d'un ton enjoué :

— Les enfants dorment ; la maman veille ; touchant tableau ! Vrai, ma chère ; si tu n'es pas bonne à grand chose, du moins faut-il te rendre cette justice que tu t'acquittes à souhait de ton rôle de mère.

Ce n'était point son habitude d'user envers elle d'une telle dépense d'amabilité.

Vite d'un tamponnement de mouchoir, elle sécha ses larmes. A peine s'il s'aperçut qu'elle avait pleuré. Il mit cela sur le compte du deuil récent.

— Excellentes nouvelles ! reprit-il. Marillot, le nouvel associé, est entré en fonctions d'aujourd'hui. Il m'a tenu parole : j'ai mon augmentation.

Elle fit machinalement :

— Ah !

— Cent francs de plus par mois : c'est un chiffre ! hein !

Elle approuva d'un signe de tête. La force de répondre lui manquait : ses sanglots, éclatant malgré elle, eussent trahi son état d'âme.

Il continua :

— Douze cent francs de plus par an dans le modeste budget d'un employé, cela permet bien des choses. A défaut d'une bonne, qui coûterait les yeux de la tête, on pourra se payer une femme de ménage. J'aurai ainsi le plaisir de défendant, de voir vis-à-vis de moi une épouse habillée et pomponnée, au lieu d'un souillon à robe grailonneuse.

Décidément il s'humanisait. La phrase était charmante, du moins dans son principe essentiel. Il y avait bien, vers la fin, comme une queue de serpent, souillon et grailon, qui la gâtaient un peu. Mais, en somme, ces deux mots n'arrivaient qu'incidence et par l'impulsion de l'habitude.

Madame Delorme s'enhardit un peu et hasarda timidement :

—Tu dois être bien fatigué d'avoir tant travaillé ce soir : il est plus de minuit.

Le coeur lui battait, dans l'anxiété de la réponse attendue :

—Le fait est, dit-il, que j'ai pas mal débrouillé de comptes. J'en ai la tête rompue. Quel métier !

Il allait enfourcher son éternel dada sur les gigantesques besognes qui incombent au caissier d'une maison aussi colossale que la maison Falempin et Cie.

Elle l'arrêta dès la première parole :

A propos, quelqu'un est venu te demander ce soir.

—Qui donc ?

—Devine.

Il haussa les épaules.

—Tu sais que je n'aime pas les rébus...

Au fait ! Qui ?

—Monsieur Merle.

—Le policier ?

—En personne.

Il eût un imperceptible frémissement des paupières.

—Il voulait absolument te parler.

—A-t-il dit pourquoi ?

—A propos d'un mendiant qu'il venait d'arrêter et qu'il suppose l'assassin de ma pauvre mère. Il prétend que c'est le même individu que celui que tu as aperçu à Sèvres.

—Tiens ! tiens !

—Monsieur Merle désirait avoir ton témoignage, afin d'être sûr de ne point incriminer un innocent. Il a paru tout dépité de ne point te rencontrer à la maison ; et, comme il insistait, dame ! moi, je me suis risquée...

—A quoi ?

—J'ai mal fait, probablement. Je n'aurais pas dû...

—Parle. Voyons. Quelle bêtise as-tu commise encore ?

—J'ai été te demander à ton magasin.

Il blêmit et recula comme s'il avait reçu un choc. Son oeil lança un éclair.

—Oh ! oh ! fit-il d'un grognement rauque où perçait la colère et l'inquiétude. Je te l'avais pourtant défendu.

Puis, brusquement, il reprit son aplomb et éclata de rire.

—Et tu as été bien attrapée, n'est-ce pas ?

La boutique était fermée, et tu n'as trouvé personne ? Naturellement, puisque tout le personnel s'en va à six heures. Grosse bêtise, va ! qui, depuis le temps qu'elle me l'entend dire, n'a pas encore saisi que, mon travail du soir, je le fais au domicile du patron, dans son bureau particulier, tête à tête avec monsieur Falempin l'aîné. C'est là qu'il fallait me venir quérir, si Merle avait tant que cela besoin de moi. Et encore ! là aussi, vous vous seriez cassé le nez. Pour ne point qu'on dérange, la consigne formelle est de répondre : Monsieur Delorme ? Connaissais pas !

Elle regarda fixement de ses yeux stupéfaits et navrés.

Ne mentait-il point encore ?

Son air était si naturel, sa figure si calme ; l'intonation de la voix gardait un tel accent de sincérité, qu'elle ne savait plus qu'en penser au juste.

* * *

Le lendemain, comme Thomas Merle, sur le coup de midi, traversait la rue qu'habitait le ménage Delorme, il aperçut le caissier qui venait en sens inverse.

Celui-ci tenait tout ouvert un journal de petit format, dont la lecture l'absorbait si fort que le policier put le croiser coude à coude sans être vu. Le brigadier de la Sûreté jeta un regard curieux sur la feuille que l'autre lisait ; son oeil de lynx déchiffra, à l'envers, ce titre suggestif :

Le "Bookmaker," indicateur du Turf, pronostics des chevaux, résultats des courses.

—Euh ! euh ! un journal de sport ! se dit Merle intrigué. Monsieur Delorme, cet homme correct et sérieux, s'est-il donc laissé prendre, lui aussi, à cette fièvre de jeu qui passionne Paris, sous prétexte de chevaux ?

Ce n'est point inutile à savoir. Quand un caissier parie aux courses, il faut s'attendre à tout. A force de manipuler l'argent des autres, on perd parfois la notion du tien et du mien, surtout quand l'appât du gain s'en mêle. Notons le cas de Monsieur Delorme dans ma mémoire. Peut-on prévoir si, un jour ou l'autre, je n'aurai pas à m'occuper...

Et tout un monde de probabilités s'agitait dans son cerveau toujours en quête d'un délit et d'un coupable. Mais c'était un profond dissimulateur qui ne laissait transparaître ses pensées qu'au moment opportun.

Le caissier, toujours supputant les pronostics de son journal, allait poursuivre sa route sans se douter de la présence du policier: Merle lui toucha le bras.

L'autre, avant même de savoir qui l'arrêtait, froissa vivement le "Bookmaker" et fit un mouvement pour cacher le journal. Sans paraître s'apercevoir de cette manœuvre, l'agent de la Sûreté l'aborda un sourire aux lèvres:

— Charmé de la rencontre, cher monsieur, j'allais précisément chez vous, espérant vous y trouver à l'issue de votre déjeuner. Deux minutes de retard et je vous manquais, à ce que je vois.

L'autre, encore tout surpris, balbutia:
— Oui, J'ai mangé à la hâte. Un travail pressé; une veille d'échéancé. Vous comprenez?

— Parfaitement. Aussi, pour ne pas vous retarder nous marcherons de conserve, si vous le permettez, et je vous dirai en deux mots de quoi il retourne.

— A vos ordres, ma femme m'a fait part de votre démarche d'hier. J'ai été vivement désolé quand j'ai su....

— Bast! Laissez. Ce sont les petits inconvénients de notre métier de courir après les gens. Mais je tenais à vous dire que, cette fois, j'ai fait bonne chasse. Je tiens notre homme.

— Qui?

— L'assassin et le voleur!

— Pas possible!

— Le mendiant, cher monsieur, le mendiant de Sevres, c'est lui qui a tué votre belle-mère. Il est sous les verroux.

— Etes-vous sûr, au moins?

— Nous avons les preuves.

— Hein! Que vous disais-je? fit le caissier en se rengorgeant.

— Vous avez montré plus de flair que moi, je l'avoue. Figurez-vous qu'en fouillant le drôle, ce matin, à l'arrivée au Dépôt, on a trouvé huit billets de cent francs, dissimulés dans la doublure de son paletot râpé.

— Jolie somme, pour un traîne-savates!

— Cette découverte a confirmé les soupçons que j'avais sur l'individu, qui ressemble, trait pour trait, au vagabond que vous m'aviez dépeint. Les billets étaient neufs et sortaient de la fabrique; des traces d'épingles indiquaient qu'ils avaient fait partie d'une liasse plus forte: un paquet de mille, probablement.

— Fort bien. Mais s'ils allaient provenir, par hasard, d'un autre vol?

— Attendez: J'ai prévu l'objection, et je vais y répondre. Savez-vous d'où je sors?

— Nullement.

— De chez maître Poitevin.

— L'avoué de madame Letellier?

— Juste, cher monsieur. Je lui ai demandé communication de son livre de caisse. Vous, qui êtes quelque peu de la partie, vous devez savoir que, chez un avoué, comme, du reste, cela se pratique dans les banques et les grandes maisons de commerce, nul billet de banque n'entre ni ne sort sans qu'on n'ait consigné, sur un registre "ad hoc," son extrait de naissance, c'est-à-dire le numéro d'ordre qu'il porte imprimé dans son cartouche.

— Parfaitement.

— Eh bien! Il appert de la consultation du livre de caisse de maître Poitevin, que les billets trouvés sur le mendiant concordent, chiffre pour chiffre, avec huit des billets que la pauvre madame Letellier a reçus de son avoué: série Z nos 1112 à 1119. Est-ce clair?

— On ne peut plus concluant.

— Que l'ordre, en comptabilité, est donc une excellente chose, n'est-il pas vrai!

Le caissier fit un signe approbatif.

— Voilà une faible portion de l'héritage retrouvé, mon cher héritier: huit cents francs sur cent mille! Maigre épave! direz-

vous. Soit. Mais comme on tient le coquin, le reste ne saurait tarder à nous revenir. En attendant, je vais signifier aux banquiers et changeurs la liste des billets volés. Il y en a pour soixante-dix mille francs. Si le complice ou le receleur qui les détient ose les mettre en circulation, gare à lui! Ayez confiance: nous rattraperons les précieux fafiots au passage. Quant aux vingt-neuf mille six cents francs en or, ils ne nous offrent aucun moyen de contrôle: rien ne ressemble à un louis comme un autre louis. A moins que le coupable ne se décide à restituer ou qu'on ne retrouve le tout en bloc, il faudra, je le crains, en faire votre deuil.

Le caissier frissonnait et pâlisait en écoutant ces détails. L'émotion, sans doute, et l'angoisse de recouvrer cette fortune qu'il croyait perdue.

—Sur ce, cher monsieur, conclut le policier triomphant, je vous laisse vaquer à vos affaires et je cours aux miennes. Si j'apprends du nouveau, je m'empresserai de vous donner avis.

Après un échange de poignées de main, les deux hommes tirèrent chacun de son côté: Merle pour rendre compte de son enquête au juge instructeur; Delorme, pour sauvegarder, jusqu'au soir, les intérêts de la maison Falempin.

Tout en cheminant, ils suivaient l'un et l'autre, le fil de leurs pensées.

Merle se disait:

On ne saurait croire à quel point me taquine le méchant carré de papier noirci qu'essayait de me cacher ce bon monsieur Delorme. Le "Bookmaker!" un journal de courses! Cela n'a l'air de rien; c'est beaucoup, pourtant. Cette lecture, que j'ai surprise, dénote un état d'âme inquiétant. Ah! il joue en cachette sur les chevaux, le rigide père de famille! Diantre! diantre! Joueur et caissier, voilà un accouplement que je n'aime guère. Oh! les courses, les paris, les bookmakers! qui nous en délivrera? Que de consciences droites ils ont fait dévier! Que d'honnêtes employés ils ont détourné de leurs devoirs! Que de situations ils ont compromises! Ce sont nos meilleurs pourvoyeurs de gibier de prison. Mais, après tout, je m'alarme sans doute à tort. Mon-

sieur Delorme n'est pas homme à commettre des folies. Qui dit que ce brave garçon ne cherche pas, dans les combinaisons du turf, une simple distraction inoffensive? Un risque insignifiant d'un franc ou deux, peut-être? Y a-t-il de quoi fouetter un chat? Le malheur est que qui a joué jouera. Quand le bras est pris dans l'engrenage, le reste du corps risque fort d'y passer tout entier.

Monsieur Delorme, lui, songeait tout soucieux:

—Le traquenard de Merle! oui, certainement, il offre un certain danger, aux guichets des banques et des grandes Sociétés, où l'on n'admet pas un papier sans l'examiner à la loupe. Mais ces mêmes billets comment en suivre l'éparpillement dans le petit commerce et chez les particuliers? Ici, nulle précaution: le billet de banque circule sans plus de façon que la pièce d'or, et personne ne s'inquiète du numéro d'ordre qu'il porte. Allons! Décidément, le pauvre Merle tient là un fil d'Ariane bien fragile et bien problématique!

IX

AUTRES NOTES DE POLICE

PREMIERE NOTE

"15 juin."—L'affaire de Sèvres prend une mauvaise tournure pour le mendiant. Son passé, du reste prédispose peu en sa faveur.

C'est un sieur Liautier, dit "La Gouape," hôte habituel des maisons d'arrêt. Il sortait, le 8 mai, de la prison de Poissy, où il purgeait une condamnation à deux ans pour vols qualifiés.

Fichtre! Voilà un gaillard qui ne perd pas son temps! Libéré le huit, deux jours plus tard, il vole et il assassine.

Quand donc une bonne loi empêchera-t-elle de vaguer les récidivistes?

Antérieurement, on compte à l'actif de Liautier, un certain nombre de peines, va-

riant de un à six mois, pour méfaits de moindre importance, entre autres pour un acte de grivelerie ou filouterie d'aliments au préjudice d'un restaurateur des boulevards. C'est même, entre parenthèses, mon inspecteur Robineau qui lui a mis la main dessus à cette époque.

Liautier, dit La Gouape, reconnaît avoir mendié dans les rues de Sèvres le jour du crime. Il ne nie point l'aumône d'une pièce d'argent qu'on lui a faite à la villa Letellier. Mais il se défend comme un beau diable d'avoir trempé en quoi que ce soit dans l'assassinat de vieille dame. Naturellement ! Il ne s'agit plus, cette fois, d'internement, mais de la peine capitale. C'est sa tête qui est en jeu ; et quoiqu'elle ne vaille pas gros, il tient à la conserver sur ses épaules.

Quant aux billets de banque trouvés dans la doublure de son vêtement, Liautier essaie d'en justifier la possession à l'aide d'un système de défense aussi naïf qu'in vraisemblable.

Il pouvait être, prétend-il, dix heures du soir environ. Les rues de Sèvres étaient désertes. Harrassé de fatigue, car il marchait depuis le matin et ses pieds étaient en sang, Liautier s'était laissé tomber dans l'angle d'une porte cochère pour dormir.

Il commençait à s'assoupir : un bruit précipité de pas sur le pavé l'éveilla brusquement. Il vit un homme passer en courant. L'homme filait du côté de la gare, et, lui, dans sa bonhomie de mendiant, se dit :

—Parbleu ! voilà un parisien attardé qui a peur de manquer le train. S'il n'était pas certain de trouver là-bas un gîte plus confortable que le mien, il ne jouerait pas si lestement des flûtes.

Sur cette réflexion philosophique, il allait se remettre à son somme, quand quelque chose de blanc, qui s'agitait à terre, attira son attention.

La curiosité l'incita à se lever et à s'approcher pour voir.

C'était une poignée de papiers que l'inconnu avait laissé tomber et que le vent soulevait.

À la lueur d'un bec de gaz, Liautier, dit La Gouape, reconnut des billets de cent francs. Ils étaient au nombre de huit.

Que faire de cette trouvaille ?

Courir après l'homme, il n'y fallait point songer. La vapeur avait sifflé et le train qui fuyait vers Paris l'emportait à cette heure loin de Sèvres.

—Bast ! se dit l'ancien pensionnaire de Poissy, argent perdu n'a point de maître !

Et il empocha les huit cents francs sans scrupules.

Et voilà !

Personne, bien entendu, n'ajoute la moindre créance à ce racontar extravagant. Quant au degré de culpabilité de Liautier, les avis sont partagés. Le juge instructeur n'est pas éloigné de croire à l'existence d'une bande organisée dont le mendiant ne serait que l'indicateur. Les huit cents francs lui auraient été octroyés par ses complices à titre de part de prise.

Moi, j'en tiens pour ma première hypothèse, qu'un seul individu a fait le coup. Que cet individu soit Liautier, je n'y contredis en rien, quoique pourtant... Mais enfin la découverte des billets de banque dans les vêtements du misérable semble une preuve indéniable de sa participation à l'assassinat.

DEUXIEME NOTE.

"15 juin."—J'en apprends de belles sur monsieur Delorme !

Une descente de police, à laquelle je participais, a été opérée ce matin dans une officine louche de Paris aux courses. Tandis que le commissaire spécial des jeux dressait son procès-verbal, je feuilletais machinalement, simplement pour tuer le temps, les registres sur lesquels l'agence inscrit, au jour le jour, ses opérations. Mon attention fut éveillée par le nom d'un client qui revenait obstinément presque à chaque page : Ferdinand Delorme ! Ferdinand Delorme !

Mais ce Delorme-là, c'est le mien ! le caissier de la maison Falempin !

Et, en regard du nom, le registre mentionnait, chaque fois, la somme risquée au pari : Ferdinand Delorme, cent francs. Ferdinand Delorme, cinq cents francs !

Diable! diable! Il n'y va pas de main morte le gendre de la feue pauvre dame Letellier.

Rien qu'en un seul mois, j'ai relevé la somme globale de plus de dix mille francs jetés ainsi sous les pas d'un cheval, avec des alternatives de perte et de gain: de perte, le plus fréquemment.

Pour un employé à cinq cents francs par mois, risquer dix mille francs au jeu, vingt fois le chiffre de ses appointements, c'est raide!

Qui l'eût cru, d'un homme si rangé? si ponctuel, si méthodique, si sévère?

Fiez-vous donc à l'eau qui dort.

Prends bien note de ceci, mon vieux Merle. Voilà peut-être un futur citoyen de Mazas qu'on te chargera d'appréhender un jour ou l'autre.

TROISIEME NOTE

Même date, minuit. Une idée que je confie à la hâte à mon journal avant de dormir.

Si, pourtant, le mendiant et le caissier avaient été en relations occultes! Si celui-ci était la tête qui conçoit, et l'autre, le bras qui exécute?

QUATRIEME NOTE

"17 juin."—L'instruction est close. A moins d'incident inattendu, Liautier dit la Gouape comparaitra aux prochaines assises sous l'inculpation d'assassinat suivi de vol. Le dossier de l'affaire sera complété par le procès-verbal de la levée des scellés apposés dans la maison du crime, levée qui aura lieu jeudi, en présence du juge-instructeur et des principaux intéressés.

Le substitut, Monsieur Fourdinois, à qui je faisais part de mes nouveaux soupçons sur monsieur Delorme, m'a jeté un regard de dédain et m'a répondu en haussant les épaules:

—Absurde! Complètement absurde! Lais-

sez à qui de droit le soin de débrouiller ce chaos et contentez-vous, monsieur Merle, d'exécuter nos ordres avec votre compétence et votre sûreté de main habituelles. Vous n'avez pas réfléchi que c'est monsieur Delorme lui-même qui a signalé ce Liautier à la justice. L'eût-il osé faire, s'il était son complice à un degré quelconque? On peut avoir la passion du jeu,—c'est une faiblesse malheureuse!—sans être pour cela voleur et encore moins assassin. Outre ses appointements de caissier, ce monsieur possède des ressources personnelles de l'emploi desquelles il n'a point de compte à nous rendre.

Je n'ai pu que m'incliner.

CINQUIEME NOTE.

"19 mai."—Quoiqu'on prétende et quoi qu'on dise, les agissements de Ferdinand Delorme me sont plus que suspects, surtout depuis le soir où nous avons inutilement frappé, moi et sa femme aux magasins déserts de Falempin et Cie.

Je savais déjà, par les registres des book-makers, combien il jouait gros jeu. Depuis lors, j'ai appris que ses prétendus travaux du soir ne sont qu'un prétexte pour s'esquiver de chez lui en sourdine.

J'ai voulu m'assurer par moi-même de l'emploi de son temps durant ces longues heures qu'il passe dehors.

Camoufflé en commissionnaire, je l'ai suivi un après dîner. Après avoir traversé le boulevard, un cigare aux lèvres, le caissier, libéré de son harnais, s'est dirigé vers les hauteurs de la rue des Martyrs. Il marchait de l'allure tranquille du bourgeois cossu qui savoure la béatitude du farniente. Au milieu d'une rue transversale, j'ai vu s'en-gouffrer et disparaître sous le vestibule d'une maison meublée d'assez riche apparence.

La concierge adroitement interrogée m'a confié sous le sceau du secret que l'immeuble servait d'asile à un tas de belles personnes de vertu peu farouche. Ma carte d'agent de la sûreté, exhibée à propos, a fini de jeter le trouble dans l'esprit de ce cerbère femelle. Elle m'a avoué en balbutiant que le mon-

sieur qui venait d'entrer était le protecteur d'une de ces dames à qui il rendait régulièrement visite tous les deux jours de neuf heures à minuit.

J'en savais assez.

Il a une singulière façon, ce monsieur Delorme, de travailler aux écritures de la maison Falempin!

Joueur, menteur et libertin! Et, brochant sur le tout, hypocrite à en remonter à Tartuffe.

Décidément, il est complet!

SIXIEME NOTE

"20 juin."—Me voici sur une nouvelle piste.

Cinq des billets volés à la veuve Letellier, représentant une somme de cinq mille francs, ont été reçus en paiement aux guichets du Crédit Lyonnais. On vient de me les signaler.

Je cours aux informations.

La fiche qu'on me fait tenir porte qu'ils ont été versés par un honorable commerçant au-dessus de tout soupçon.

De qui les tient-il? Voilà ce qu'il importe avant tout de savoir.

Peut-être les a-t-il de seconde ou de troisième main, et alors il me faudra remonter de filon en filon jusqu'à l'origine.

X

TERRIBLE DECOUVERTE

Chez les Delorme, la vie avait repris son train-train monotone, méthodiquement réglée heure par heure comme un mouvement d'horloge.

L'épouse avait accepté, ou du moins paru accepter telle quelle l'explication qu'il avait plu au caissier de donner sur l'emploi de ses soirées, et il n'en avait plus été question.

Mais un observateur attentif se fût facilement aperçu qu'il existait une fêlure dans

le ménage, une de ses fêlures de porcelaine, légères d'abord et quasiment invisibles, qui peu à peu s'élargissent sous une poussée lente et finissent par faire craquer le vase.

Si la femme témoignait toujours la même bonne humeur apparente en présence du mari, il manquait pourtant à leurs rapports journaliers hélas! et que rien ne remplace: la cordialité confiante qui naît de la quiétude de l'esprit. Une gêne régnait entre eux.

Quand madame Delorme se trouvait seule, elle se laissait crouler en une mélancolie noire et se surprenait à sangloter et à pleurer sans motif précis.

Quant au caissier, la déférence polie dont il usait envers elle contrastait singulièrement avec sa brusquerie d'autrefois. En homme qui a des torts à faire oublier; il se confondait en amabilités et en flatteries.

Les applications de dinde, bête, idiote, et autres aménités du même genre avaient disparu de son vocabulaire. C'était à chaque phrase des: ma chérie, ma bonne, ma mignonne, dont il espérait que la pauvre femme lui saurait gré.

Mary-Anne, la petite bretonne, avait été conservée provisoirement, à l'instigation du brigadier Merle qui désirait l'avoir sous la main jusqu'à la fin du procès.

On l'avait constituée gardienne des scellés dans la maison de Sèvres: une sinécure.

Trois fois par semaine, Mary-Anne venait de bon matin à Paris, chargée d'un plein panier de produits du jardin. Ces jours-là, elle se mettait au service du ménage Delorme, époussetant, frottant fourbissant, récurant jusqu'à l'heure du déjeuner. L'après-midi elle menait promener les enfants; puis, avant la nuit, reprenant le train de Sèvres elle réintérait son poste de gardienne.

La veille de la levée des scellés, madame Delorme achevait de dresser le couvert dans la salle à manger, tandis que la petite bonne en faction devant les fourneaux grillait une entre-côte et confectionnait une succulente casserole de petits pois cueillis du matin. On se trémoussait dare dare de part et d'autre, car l'aiguille de la pendule approchait de dix heures cinquante; or, le caissier avait l'invariable coutume de quitter son tra-

vail au premier coup de onze heures, mettait juste cinq minutes pour se rendre à son domicile et s'essayait à table à onze heures six minutes précises. Le faire attendre eût été risquer un gros orage de reproches et de colères. Il n'avait ni le temps, ni la volonté d'attendre.

Les enfants jouaient dans le salon. La porte de communication laissée ouverte permettait à la mère de les surveiller, tout en vaquant à sa besogne. Leurs jeux longtemps paisibles s'animaient plus que de raison depuis un instant; un désaccord était survenu qui troublait le calme; garçon et fillette se querellaient; on entendait se heurter un cliquetis d'expressions glapissantes:

—C'est à moi.

—Non! c'est à moi que je te dis.

—Rends-le moi.

—Non! Tu ne l'auras pas.

—Menteur.

—Voleuse.

—Méchant.

—Brutale.

—Holà là, maman! Il me pince.

—Aïe! aïe! aïe! Elle me fait mal.

Tant et tant que la mère impatientée ordonna sévèrement:

—La paix!

Léon cessa de glapir; mais la petite Fernande, haut montée sur ces ergots, ne se tint pas pour battue.

—Maman, c'est Léon qui me prend mon image insista-t-elle.

—L'image n'est pas à toi, d'abord; puisque c'est moi qui l'ai écrite.

—Si, elle est à moi, puisque je l'ai trouvée.

—Je te dis que non!

Madame Delorme alla à eux.

—Qu'est-ce? Montrez-moi, dit-elle.

La fillette crût avoir cause gagnée. Elle agita triomphalement une feuille de papier que la lutte avait froissée.

—Donne, Fernande. Et pour vous punir de tout ce tapage, vous ne l'aurez ni l'un ni l'autre, conclut la mère qui pour concilier ces deux volontés opposées renouvelait le dénouement si connu de l'Huitre et les Plaideurs.

Madame Delorme prit des mains de la

fillette la feuille de papier cause de la querelle. Mais à peine eût-elle jeté les yeux dessus qu'elle pâlit affreusement.

Pendant ce temps, le garçon, fort de son bon droit, protestait calmement:

—C'est à moi, na! petite mère: c'est le compliment que j'ai écrit pour la fête de bonne maman, la fable de La Rose et l'Enfant. Tu sais: je la lui ai récitée l'autre fois à Sèvres quand elle n'était pas morte.

Cette feuille de blanc vélin, en guirlandée de myosotis et de roses,—fleurs de souvenir et fleurs d'amour, hélas!—avec les colombes entrelacées et la juvénile écriture, Madame Delorme ne se la rappelait que trop:

Elle voyait encore la bonne grand'mère admirant les lignes rythmées que la plume du petit-fils avait tracées. Elle la revoyait pliant en deux le papier pour y renfermer comme en un reliquaire les liasses de billets de banque qui avaient tenté l'assassin. Contenant et contenu Madame Letellier avait serré le tout dans l'armoire de sa chambre.

Les billets et leur enveloppe avaient disparu à la suite de l'assassinat.

Par quel concours extraordinaire de circonstances cette feuille de papier sans valeur se trouvait-elle en sa maison, entre les mains de ses enfants?

Aussitôt la découverte du crime, le juge de paix de Sèvres avait posé partout les scellés, avant même qu'elle et son mari eussent mis le pied dans la fatale demeure. Depuis lors, les meubles restaient hermétiquement clos sous la cire rouge empreinte du cachet de la loi. La police avait soigneusement recueilli tout ce qui traînait par les chambres, le moindre chiffon, le plus faible indice et les tenait classés, étiquetés, dans ses dossiers cadencés aux profanes.

D'où donc sortait cette pièce compromettante? Et par quelle voie mystérieuse et terrible ce papier, ce papier révélateur avait-il pu venir s'échouer jusqu'à elle?

Elle demanda d'une voix rauque:

—Qui vous a donné cela?

La fillette, se sentant fautive, cacha entre les dix doigts sa tête boudeuse et refusa de prononcer un seul mot. Mais le garçonnet, dans l'espoir de rentrer en possession

de l'objet en litige, eût la langue moins discrète :

—Papa a oublié de fermer le tiroir de son bureau ; alors, Fernande a fouillé dedans. J'avais beau lui dire : "Finis donc, Fernande touchait à tout. Fernande est une obstinée. Elle a trouvé mon compliment parmi les papiers de papa et l'a pris avec cette autre image : tiens, regarde.

Et l'enfant mit sous les yeux de la mère tremblante un billet de banque de mille francs.

La foudre tombant sur Madame Delorme n'eut pas causé dans tout son être un plus complet bouleversement.

Eh quoi ! Cachée dans le bureau de son mari, cette feuille de papier qui servait d'enveloppe aux valeurs volées et dont l'assassin avait dû s'emparer en même temps que du contenu !

Eh quoi ! dissimulé comme un objet honteux et désnonnête, ce billet de mille francs dont les pauvres petits ignorant sa valeur, faisaient un jouet.

Mais alors, le reste ? l'argent ? tout l'argent ? l'argent volé, l'argent du crime : qui donc le détenait !

La pauvre femme se sentait prise de vertige, d'épouvante et d'horreur, devant l'effroyable profondeur de l'abîme entrevu.

Tout son corps tremblait.

Ses lèvres livides, d'où le sang s'était brusquement retiré pour refluer au cœur, ne cessaient de balbutier en une lamentation de prière désespérée :

—Mon Dieu ! Mon Dieu ! Mon Dieu !

XI

CONFESSION

Madame Delorme était dans cet état de prostration quand le caissier rentra pour déjeuner.

Hilare, dispos d'estomac, guilleret d'esprit, il portait un oeillet à la boutonnière et sifflait un air en vogue, une de ces rengaines écloses au Chat-Noir et dont tout Paris alors raffolait.

—Onze heures six, dit-il en tirant sa montre. J'ai une faim de loup. Sommes-nous prêts ?

Sa femme eût un geste si violent de répulsion qu'il en resta bouche bée.

—Oh ! Oh ! Qu'est-ce qui te prend ? demanda-t-il. Es-tu malade ?

Elle lui montra le salon.

—Entre là. Il faut que je te parle.

L'émotion lui étranglait la voix.

Le caissier tombait d'ébahissement en ébahissement. Jamais auparavant sa femme ne lui avait adressé la parole sur un tel ton hautain et communicatoire.

La velléité lui vint de se rebiffer. Mais il eut doutance que quelque chose de grave se passait et entra docilement dans la pièce voisine.

Il se hasarda seulement à dire :

—Un secret, sans doute ? Parle vite. Je suis pressé. Tu sais combien mes minutes sont comptées.

Avant de répondre, elle poussa Fernande et Léon par les épaules dans la salle à manger, sans même leur permettre d'offrir au père le bonjour et le baiser de coutume ; puis, appelant la petite bonne, toujours actionnée au fond de la cuisine :

—Mary-Anne, laissez vos fourneaux ; venez de suite ; vous veillerez sur les enfants, pendant que je suis en conférence avec monsieur.

Comme deux oiseaux affarouchés, les deux enfants se blottirent derrière la table, larmoyants et boudeurs d'être ainsi mis à l'écart.

Madame Delorme cependant, avait fermé la porte de communication ; elle tourna la clef dans la serrure, et par surcroît, pour que rien des paroles qu'on allait prononcer n'arrivât aux oreilles de la servante, se dirigea vers la chambre à coucher, en disant au mari, que ces préparatifs interloquaient :

—Suis-moi.

L'ordre était formel. En toute autre circonstance, sa dignité d'homme s'en fut offensée. Il obéit.

Un émoi indéfinissable le poignait : un émoi et une crainte. Il n'avait pas la conscience nette et se sentait l'esprit mal à l'ai-

se. Tant de précautions n'étaient pas de bon présage pour la suite. Il y avait sous la vibration de la voix de sa femme comme une claironnée de révolte et de guerre.

Elle, cependant l'avait conduit jusqu'à la fenêtre, en pleine lumière. Là bien en face, durant quelques secondes, sans mots dire, elle le dévisagea crûment, l'enveloppant de regards inquisiteurs. L'éclair que dardaient ses prunelles le fusillait jusqu'au fond des entrailles; tellement qu'il en perdit contenance et baissa les paupières.

—Lève les yeux et réponds.

Sérieusement effaré de la tournure que prenait le tête à tête, il fit un pas de retraite pour échapper à l'entretien; mais elle le retint par le bras.

—Voyons, deviens-tu folle? Explique-toi dit-il fronçant les sourcils et en frappant du pied avec impatience.

—Oui. L'on va s'expliquer, sois tranquille. Et complètement et catégoriquement, gronda-t-elle. Nous sommes ici pour vider tout notre sac.

Elle lui présenta, à la hauteur du visage la page manuscrite reprise aux enfants, qu'elle dissimulait jusque là dans un pli de sa robe et demanda à brûle pourpoint.

Comment ce papier se trouvait-il dans tes tiroirs?

Il ne saisit pas sur le champ l'importance capitale de la question et s'informa :

—Quoi? Quel papier?

—La fable transcrite par Léon; le compliment qu'il a offert à ma pauvre mère peu d'heures avant l'assassinat; le papier dans lequel elle avait enveloppé ses billets de banque: me dirais-tu de quelle façon tu te l'es procuré?

Il comprit enfin.

Son visage prit soudain une teinte terreuse; un flot de bile jaunît le blanc laiteux de ses prunelles; il se laissa tomber sur une chaise, et jambes cassées, la sueur froide au front, en gémissant:

—Ainsi.... C'est moi!.... Moi, que tu accuses....

Elle riposta, impitoyable:

—Je n'accuse personne. J'exige une explication

Le coup l'atteignait tellement à l'improvise, qu'il ne trouvait plus une idée pour se disculper, plus une parole pour se défendre.

—Mais.... mais.... Cécile.... bégayait-il.

—Qui t'a donné ce papier? Réponds.

—Je.... je ne saurais dire.... ma mémoire....

—Ce papier, il provient de la même source d'où est sorti ce billet de mille francs.

Et elle agita comme un épouvantail le billet de banque qu'elle venait de retirer des mains des enfants.

Il cria :

—Ah! mais! à la fin, tu m'ennuies saistu bien!

Il perdait complètement la tête. L'évidence l'écrasait, son trouble, son agitation, l'effroi qui crispait ses traits, équivalaient au plus clair des aveux.

Sa femme poursuivit, acharnée :

—Tu l'as trouvé avec le reste, hein! avec l'or, avec les billets, avec les cent mille francs soustraits dans l'armoire de la malheureuse. Car c'est toi qui as fait le coup, n'est-ce pas voleur, assassin?

Il se dressa, comme galvanisé par l'injure.

—Plus un mot! sur ton salut, tais-toi! cria-t-il d'une voix menaçante.

Hautaine et farouche, elle croisa les bras :

—Si tu veux m'imposer silence, il faudra me tuer, comme tu as tué ma mère.

—Prends garde, Cécile. Ne me pousse point à bout. Tu ne sais pas de quoi est capable un homme dans ma position.

—Capable de tout! je m'en doute. Soit, frappe-moi. La mort me sera une délivrance.

Il allongea vers elle des mains crispées, qui s'ouvraient comme deux étaux pour la saisir à la gorge et l'étrangler.

Elle soupira;

—Mes enfants? mes pauvres petits! Qu'allez-vous devenir?

La rage du coupable à ces mots s'éteignit comme par enchantement. Il tomba aux genoux de sa femme et se prit à sangloter :

—Pardon! Oh pardon!

Elle l'enveloppa d'un souverain mépris.

—Encore la comédie du mensonge, pensa.

t-elle. Aussi lâche que coupable.

Mais lui :

—Je te dirai tout : comment l'idée m'est venu ; comment le malheur est arrivé. C'est le hasard, c'est la fatalité qui m'ont conduit. Ma bonne Cécile, écoute-moi, je veux parler sans réticence et sans réserve. Mon secret m'étouffe. Oh ! je suis bien coupable et bien méprisable ; mais si tu savais.

Elle gronda :

—Serpent fourbe et traître, que je devrais écraser du talon !

Lui, cependant commençait sa confession à mots entrecoupés, l'entremêlant d'humbles supplications et de protestations de repentir.

Sa faute première, le point initial d'où découlait tout le reste, avait été de jouer aux courses, un jour de Grand-Prix. Il y avait trois ans de cela. Un entraînement fatal ? lui qui avait horreur même d'un jeu de cartes ! Ah ! si l'on savait d'avance la portée des actes ! Un ami qui avait réalisé un gain fabuleux sur l'hippodrome de Longchamp l'avait initié aux mystères du Turf. Le mirage d'empocher la forte somme l'éblouit. Oh ! le fallacieux espoir des gains rapides en dehors du travail quotidien !

L'ami tenait un renseignement sérieux de l'entraîneur même d'une des grandes écuries rivales. Mac-Farlane, un cheval anglais, était donné à dix contre un. Personne n'y croyait. Or, l'entraîneur avait confié à l'ami en question, sous le sceau du secret, que Mac-Farlane serait gagnant, les autres chevaux de l'écurie ne courant que pour faire son jeu : le public des parieurs qui dédaignait Mac-Farlane placé tout au bas de la cote, serait roulé dans les grands prix.

—Alors, Moi, tu comprends, plein de confiance, je ponte mille francs sur le cheval, espérant empocher dix fois ma mise. Mais patatras ! Voilà mon tuyau qui crève ! Mac-Farlane se dérobe au dernier tournant, et mes mille francs avec : somme de peu d'importance par elle-même ; mais lourde pour ma bourse, d'autant que, n'ayant pas d'argent disponible, j'avais cru bon d'emprunter ces mille francs à la caisse du patron.

—Un vol ! dit-elle froidement.

Il se récria. Non ! point un vol ! Un sim-

ple emprunt clandestin, peut-être ? Mais un emprunt. Seulement, l'argent, il s'agissait de le réintégrer dans la caisse. Comment se le procurer promptement ? Eh ! parbleu, en jouant encore. Il se rattraperait. Justement, une agence de paris s'était ouverte dans le voisinage, où l'on pouvait se procurer des tickets de courses sans dérangement, ni perte de temps. C'est bien commode tout de même ces boutiques où l'on verse son argent et où l'on perçoit le montant de ses gains, sans l'ennui de courir les hippodromes.

—Des gouffres de perdition ! murmura tristement la femme.

Nouvelle saignée à la caisse Falempin : nouvelle culotte. Le sort était contre lui. Mais une fois pris dans l'engrenage, peut-on s'arrêter ? La nécessité vous pousse. Il joua de rechef pour se refaire ; gagna un peu, perdit d'avantage, regagna, reperdit. Et ainsi, depuis trois ans, avec des alternatives diverses, mais où les pertes l'emportaient de beaucoup sur les gains.

Et c'était toujours la caisse Falempin, la grassée et inépuisable caisse, dont on l'avait constitué le gardien vigilant, qui fournissait les fonds nécessaires au paiement des différences. De subtils contrepassements d'écriture masquaient les déficits.

Madame Delorme ne put s'empêcher de murmurer :

—Mais c'est épouvantable !

Assurément ! A tromper ainsi les patrons qui l'honoraient d'une confiance absolue, il risquait la prison, le bagne. Mais voilà ! La hantise de se refaire, en une fois, par un coup de fortune le soutenait.

Et l'emprunt clandestin grossissait à vue d'oeil et formait boule de neige.

Mais il ne dormait pas tranquille, son calme n'était qu'apparent, que de nuits sans sommeil ! Et que de cauchemars quand un peu de sommeil lui venait. Ses cheveux en avaient blanchi. Et puis un événement inattendu survenait.

L'un des associés quittait les affaires. Un autre prenait sa place dans la maison.

Ce chassé-croisé d'intérêt nécessitait un inventaire à fond, non seulement des marchandises en magasin, mais aussi des créances de toute nature, ainsi que des espèces

et des valeurs déposées tant dans la caisse de la maison que dans les banques. Les Fa-lempein, leurs associés et commanditaires, établiraient le compte minutieusement. Tout serait épluché palpé, mesuré, compté et remesuré.

Plus possible de céler les détournements commis.

C'était pour lui, à brève échéance, Mazas, la cour d'assise, le déshonneur. Les patrons se montreraient d'autant plus implacables qu'ils avaient été plus longtemps abusés par leur caissier prévaricateur. Ils voudraient un exemple. Les magistrats ne failliraient pas à l'application inflexible de la loi. Une condamnation infamante l'abaisserait au niveau des escarpes et des voleurs.

Elle l'interrompit et s'écria avec écoeurément.

—Et tout cela, pour fréquenter un monde interlope.

Il eût un soubresaut de stupeur :

—Quoi ! tu savais ?

Elle ne savait rien. Mais l'instinct qui fermente dans le cerveau de toute fille d'Eve, la guidait.

Elle dit, sans s'expliquer davantage :

—Continue.

Il reprit son récit, en phraseur qui espère pallier ses torts sous l'enguirlandement du langage.

Il se trouvait donc enfermé dans ce redoutable dilemme : ou payer tout ce qu'il avait pris, ou se voir appréhendé au corps.

Telle était sa situation, le jour où l'on fût à Sèvres, en famille, fêter le soixantième anniversaire de madame Letellier.

La vue des cent mille francs qui flânaient sur un guéridon lui redonna de l'espoir. Cet argent, c'était le salut. Avec cette somme, il rembourserait ce qui manquait à sa caisse. L'encaisse au complet, personne ne se douterait de rien. Il restait blanc comme la neige, honnête homme et caissier.

Il comptait bien que sa belle-mère allait lui confier le placement de ces fonds dont il avait un besoin si excessif.

Voyant qu'elle tardait à se prononcer, il lui en avait fait la proposition à deux reprises.

Pourquoi avait-elle refusé ?

Oui, pourquoi ?

Que l'argent fut déposé entre les mains de son gendre, ou ailleurs, qu'est-ce que cela pouvait lui importer pourvu qu'elle touchât les intérêts à échéances régulières ?

Or, il l'eût payée, il l'eût scrupuleusement payée, en se privant, en économisant sur ses appointements ; il se fut saigné aux quatre veines, pour lui verser les intérêts de l'argent aux époques déterminées.

Mais non, par un caprice, par un entêtement de vieille femme, elle n'avait pas voulu démordre de cette chose stupide et routinière qui hante le cerveau des rentiers : un placement sur hypothèque.

Alors, de se savoir acculé au suicide où à la honte, quand il suffisait de ce tas d'argent pour le remettre à flot, un coup de folie lui avait monté au cerveau.

Sous prétexte de travail à terminer à Paris, il était parti de la maison de sa belle-mère, mais pour y rentrer bientôt à la dérobée, pendant qu'ils étaient à dîner.

Une chambre inoccupée du premier étage lui servit de cachette.

Un peu avant neuf heures, tout le monde étant parti madame Letellier gagna son lit. Lui guettait. Il avait attendu trente minutes, pas moins, qu'elle fût complètement endormie ; trente minutes longues comme un siècle. Pas un mouvement dans la maison ; pas un bruit. Alors, à pas de loup, il se glissa jusqu'à la chambre de sa belle-mère. Le chien le vint flairer, lui lècha les mains, puis se repelotonna sur le coussin qui lui servait de niche. La vieille dame reposait d'un paisible sommeil, la tête inclinée sur l'oreiller.

Oh ! jamais l'intention de lui faire du mal ne lui était venue. Non, mille fois non ! Oh ! combien loin de sa pensée l'idée du crime ! Il s'agissait d'enlever dextrement l'argent et de se retirer sans être vu.

Pourquoi la fatalité s'en était-elle mêlée ?

Pourquoi la porte de l'armoire par son grincement éveilla-t-elle la dormeuse ? Ses paupières closes la garantissaient si bien de tout danger !

Elle s'était éveillée ; elle avait sauté hors du lit ; elle criait, elle appelait au secours ; elle s'accrochait à lui, barrant la retraite.

Surpris, reconnu, démasqué, se sentant

perdu si l'on venait à l'appel, il avait vu rouge. Elle criait : il l'avait prise à la gorge pour la faire taire. Et voilà que sans qu'il sût comment, elle s'était effondrée sur le parquet, comme une masse.

Le chien avait bondi en voyant tomber sa maîtresse. Il hurlait et cherchait à mordre. Lui, alors, tira de sa poche un couteau catalan dont il se précautionnait pour les soirs où il rentrait tard et le plongea dans le ventre de l'animal.

Puis, affolé par la griserie du meurtre, il s'était rué sur la vieille dame et l'avait frappée à trois reprises avec sa lame ensanglantée.

Il cessa de parler. Une cascade de sanglots succéda au flot des paroles.

Il se traînait aux pieds de sa femme :

—Grâce, Cécile ! grâce, au nom d'autres foies !

De toute sa hauteur, elle le dominait, implacable comme la statue vivante de la justice vengeresse.

—Ainsi, dit-elle d'une voix sifflante, tu l'as tuée ! sa bonté, l'amour qu'elle nous portait, les bienfaits dont elle ne cessait de nous combler, rien n'a pu désarmer ta rage ? tu l'as tuée. Quel monstre es-tu donc, pour n'avoir eu pitié ni de son grand âge, ni de sa faiblesse, ni de ses cheveux blancs, ni de ses larmes ? Ah ! misérable ! Au mépris de ce titre de mère qui aurait dû te la rendre sacrée, lâchement, comme une bête fauve, la nuit par traîtrise, tu l'as tuée !

—Hélas ! hélas ! j'avais la tête perdue.

—Et maintenant, que prétends-tu ?

Il balbutia :

—Tu n'auras pas la cruauté de me livrer au bourreau je suppose ?

Elle répondit froidement :

—Je veux que justice soit faite.

—Je suis ton mari, Cécile ; songes-y bien.

—Tu es l'assassin de ma mère. Le sang de ma mère crie vengeance.

—Et nos enfants ! les as-tu donc oubliés, les pauvres chéris ? Ne sais-tu pas qu'en me perdant, c'est leur nom que tu déshonores ?

A travers les portes fermées, on entendait les voix impatientes de Léon et de Fernande, qui appelaient :

—Maman, dépêche-toi ! maman nous avons

faim. On vous attend. Viens vite à table avec papa.

—Oh ! c'est horrible ! sanglota madame Delorme qui suffoquait, partagée entre la haine du meurtrier de sa mère et les angoisses maternelles pour l'avenir de ses chers petits.

Le caissier sentit que la rigueur de sa femme faiblissait. Il redoubla de prières et d'éloquence.

—Oui, je suis un misérable, et je comprends que la vie commune soit désormais impossible : comment s'asseoir à la même table ? comment coucher sous le même toit ? le spectre de ta mère se dresse entre nous. Mais songeons aux enfants. Que le sort de Léon et de Fernande soit notre unique règle de conduite. Une heure de faiblesse, une minute d'entraînement fatal m'a perdu. Laisse-moi me réhabiliter par le travail. Je m'expatrierai. Un de nos correspondants dans la République Argentine m'offre une situation là-bas, dans ses bureaux. J'irai sur cette terre d'exil, où se retrempe comme en un creuset, les décavés, les déclassés, tous les malheureux que la lutte pour l'existence, dans la vieille Europe, a jetés hors des rangs. Je m'efforcerai de réparer mes torts. De mes gains, deux parts seront faites : la plus forte, pour vous, pour mon Léon, pour ma Fernande : ma Fernande, mon Léon, mes deux amours ! tu veilleras sur eux Cécile, puisque, hélas ! j'ai perdu ce droit sacré ; tu leur enseigneras l'honnêteté, la droiture, la vertu ; tu les dirigeras dans la bonne voie. A quelles mains plus sages et plus dignes confier le soin de ces âmes fragiles ? surtout qu'ils ignorent toujours combien leur père fut coupable. Laisse leur le respect pour l'exilé, à défaut de l'amour que tu accapareras tout entier. Mais, pour Dieu ! que leur nom, leur nom jusqu'ici honoré, reste pur de toute souillure. Pour cela, que faut-il ? Ton silence. Il y a que toi qui sache ma faute : toi seule, c'est-à-dire personne, si tu sais garder le secret. Moi, je m'embarquerai, je disparaîtrai. Je ne demande que quelques jours de répit, juste le temps de donner ma démission aux Falempin et de préparer mon départ, sans éveiller de soupçons. Va, ne crains pas que je m'attarde : je suis plus impatient que quiconque de mettre l'océan en-

tre Paris et moi. Voilà ce que je propose, Cécile. Ma vie est en tes mains. Tu peux me sauver. Dis: le veux-tu?

Il pleurait des larmes, oui, réellement de vraies larmes qui ruisselaient sur ses joues; et, toujours à genoux, il avait saisi la robe de sa femme par le bord et la mordillait de baisers entrecoupés de spasmes.

Madame Delorme, hésitante et troublée, murmura :

—Si seulement je pouvais croire à la sincérité de ton repentir!

Il sentit qu'il avait partie gagnée.

—Oh! s'écria-t-il, je le jure par tout ce que j'ai de plus cher au monde; par la tête de nos enfants!

Dans la salle à manger, la servante bretonne était impuissante à maîtriser plus longtemps Léon et Fernande. Ils frappaient de leurs petits poings les battants de la porte, en clamant :

—Il fait grand faim! maman, papa! Pourquoi tardez-vous tant?

Quel sentiment de rancune vengeresse eût tenu à l'appel de ces voix d'anges qui semblaient crier: Grâce!

La mère, cependant, accrochée à un dernier scrupule de conscience, objecta :

—Mais l'autre?

—Qui?

—Le mendiant qu'on accuse à ta place.

—Eh bien?

—Que va-t-il devenir?

—N'en sois pas inquiète: ils l'acquitteront, faute de preuves.

—En es-tu sûr?

—Parbleu! A propos de quoi veux-tu qu'on le condamne?

A cause des huit cent francs trouvés sur lui! Allons donc! Ça n'a pas le sens commun. Ce paquet de billets que j'avais laissé tomber dans la rue en regagnant la gare, il a eu tort de se l'approprier, c'est certain. Mais le code en main, ce n'est pas même un vol; un simple délit, qu'on punira de quelques jours de prison, voilà tout. Le personnage en a vu bien d'autres. Il n'est nullement intéressant ce bonhomme; un pilier de maisons centrales, un récidiviste.

Comme elle allait ouvrir la bouche pour couvrir d'une objection dernière son acquies-

cement définitif, on entendit Mary-Anne heurter bruyamment à l'huis et crier :

—Il y a là trois messieurs qui demandent monsieur.

Le caissier tressaillit. Tout désormais lui devenait sujet d'alarmes.

—Pourquoi trois! grommela-t-il. Quels sont ces gens? Va voir ce qu'ils veulent Cécile je te prie. Je ne saurais me montrer, dans l'état de trouble où je suis.

XII

DÉNOUEMENT.

Dans la salle à manger, sous l'oeil de la petite bonne interloquée et des enfants effarouchés et silencieux, il y avait trois hommes, dont le brigadier Merle.

Ce n'était plus le policier joval, loquace et bon enfant des jours précédents. Madame Delorme put se convaincre à première vue qu'on lui avait changé son Merle. Celui qui se tenait, pour l'heure, devant elle se montrait roide, gourmé, compassé, avec sur la figure une implacable sévérité non exempte de tristesse.

Ses deux compagnons semblaient régler sur lui leur allure et leur visage.

Tout trois, de noir vêtus et boutonnés jusqu'au menton, ressemblaient passablement à des croque-morts venant accomplir une funèbre besogne.

Madame Delorme, à leur aspect, se sentit froid au coeur.

Thomas Merle s'était découvert pollment. Les deux autres, du mouvement automatique des soldats à la parade, portèrent la main à leur couvre-chef.

Le brigadier dit :

—Je demande monsieur Ferdinand Delorme.

La femme balbutia :

—Mon mari se trouve un peu souffrant et me charge de vous recevoir à sa place.

—Désolé, madame. Mais notre mission s'adresse à lui-même, en personne. Veuillez donc, je vous prie, nous mettre en sa présence.

Sans entendre la réponse, il pénétra dans le salon. Les deux acolytes lui emboîtèrent le pas.

La pauvre femme voyant que toute tentative dilatoire devenait inutile, se décida à satisfaire le brigadier de la sûreté. Mais auparavant, elle jeta cet ordre à la servante :

Mary-Anne, faites manger les enfants. Monsieur et moi nous déjeunerons plus tard, quand nous aurons terminé avec ces messieurs.

Une fois la porte du salon refermée, elle demanda à Thomas Merle d'une voix qui implorait :

— Mon Dieu ! Que se passe-t-il ? J'ai peur. Le policier hocha la tête. On devinait en lui une immense pitié pour la malheureuse femme dont il allait d'un mot briser la destinée.

Quelqu'accoutumé qu'il fût par profession aux vilénies humaines, aux rancoeurs, aux drames sombres, aux désespoirs, on devinait l'ombre d'une larme sous sa rude paupière.

— Il s'agit, articula-t-il, de choses de la plus haute gravité. Je suis vraiment peiné, madame, d'être chargé... mais je m'expliquerai en présence de votre mari. Où le trouverai-je ?

Elle lui montra la chambre à coucher. L'agent se tourna vers ses hommes ; — Restez là en faction vous autres et ne laissez sortir personne.

Et il pénétra dans la chambre suivi de madame Delorme.

Le caissier se tenait, debout près de son bureau, une main dans la poche de son veston, l'autre crispée sur une poignée de lettres qu'il venait de tirer de tiroirs. Il avait le visage horriblement pâle.

Le brigadier Merle se campa entre la fenêtre et le bureau de manière à couper toute retraite de ce côté, tandis que dans le salon ses deux agents barraient la porte.

Le caissier balbutia : — Que me voulez-vous ? Merle lui présenta une liasse de billets de banque et demanda :

— Reconnaissez-vous ces papiers ? L'autre devint livide. Ses lèvres con-

tractées ne laissaient échapper que des sons inintelligibles.

— Je vais vous rafraîchir la mémoire, reprit l'agent de police. Ces billets de banque que le parquet a fait saisir aux guichets du Crédit Lyonnais portent le même numéro que ceux volés à madame Letellier, votre belle-mère. Il y en a dix de mille francs chacun. Ils ont été donnés en paiement à cet établissement de crédit par un notable commerçant que vous connaissez, monsieur Gellinet. Qu'avez-vous à dire sur l'honorabilité de ce dernier ?

— Rien, articula le caissier. — Interrogé par moi, monsieur Gellinet a déclaré tenir ces billets de la maison Falempin. Est-ce vrai ?

— Je l'ignore. — Vous êtes le caissier de ces messieurs ; toutes les sorties et rentrées de fonds s'opèrent par vos mains. A ce titre, vous devez savoir d'où proviennent ces dix billets de banque.

Monsieur Delorme garda le silence. — Ce n'est pas tout. Dans le coffre-fort confié à votre garde et dont M. Falempin aîné a la double clé, nous avons perquisitionné, ce matin, avant votre arrivée. On a découvert vingt autres billets semblables, adroitement dissimulés ça et là au milieu de liasses épinglées. Pouvez-vous m'expliquer quelle main criminelle a éparpillé ainsi ces billets accusateurs ?

Le caissier paraissait atterré. — Vous, vous seul êtes responsable, continua l'impitoyable policier ; à moins de rejeter la chose sur le compte de votre patron. Vous jouez aux courses ; vous faites des dépenses en ville. Pour subvenir à vos prodigalités, vous puisiez à pleines mains dans le coffre-fort Falempin. Pour masquer vos détournements, pour rembourser les sommes soustraites, vous avez volé votre malheureuse belle-mère après l'avoir assassinée. Est-ce la vérité ? Répondez. Vous ne dites mot. Il suffit. Votre silence est un aveu formel. Ferdinand Delorme, au nom de la loi je vous arrête.

Madame Delorme qui avait tout entendu, poussa un sourd gémissement de détresse. Thomas Merle posa sur l'épaule du caissier

atterré sa lourde main, sa rude serre d'agent de police, d'où nul ne s'arrachait une fois qu'elle s'était refermée sur le coupable.

Monsieur Delorme baissa la tête et murmura :

—Je suis perdu.

—Suivez-moi, commanda Thomas Merle.

L'autre begaya :

—Où va-t-on me conduire?

—Au dépôt, d'abord. A Mazas, ensuite.

Le coupable fit un pas pour sortir; puis se ravisant :

—Accordez-moi cinq minutes, monsieur Merle, pour mettre ordre à mes affaires et prendre un peu de linge. Je ne vous demande que cinq minutes. Vous n'avez pas peur que je m'évade par la fenêtre, je suppose. Nous sommes au quatrième étage; un saut de douze mètres dans la rue n'a rien qui me tente. Je serais brisé à moitié route. Quand à fuir, impossible. Il n'y a pas d'autre issue à cette chambre que la porte qui ouvre sur le salon.

Il parlait avec le calme d'un homme que le choc des événements a dompté et qui prend bravement son parti de la défaite.

Le brigadier fut-il sa dupe? Qui sait?

Toujours est-il qu'il jeta un regard de compassion sur madame Delorme qui s'adossait à la muraille pour ne pas défaillir; puis, consultant sa montre :

—Il est midi moins six, dit-il au caissier. A midi juste, je vous emmène, sieur Delorme. Faites donc vite ce qui vous reste à faire.

Il prit le bras de l'épouse désespérée et l'entraîna dans le salon.

—Laissons votre mari seul. Cela vaut mieux lui dit-il tout bas.

Madame Delorme, plus morte que vive, s'était laissée tomber dans un fauteuil et pareille à la Mère des Douleurs, pleurait des

larmes de sang, tandis que Merle et ses deux agents guettaient sans mot dire la sortie du caissier.

Les rires ingénus des enfants, qui montaient en fusées joyeuses derrière la cloison, troublaient seuls le silence.

Leur joie, aux pauvres innocents, était complète: que pouvaient-ils désirer de mieux? ils étaient à table; Mary-Anne les bourrait de friandises et leur contait les contes les plus abracadabrants de son répertoire de bretonne, instruite, dès l'âge le plus tendre, des faits et gestes des fées, des korigans et des farfadets.

Tout à coup une double détonation se fit entendre, suivie de la chute d'un corps sur le parquet.

Quand les trois hommes de police eurent pénétré d'un bond dans la chambre, ils aperçurent le caissier qui gisait à terre sanglant et inanimé. De deux coups de revolver, il s'était fait justice.

Thomas Merle lui mit la main sur le coeur.

—Il ne bat plus: tout est fini constata-t-il.

—Un qui ne sera pas content, c'est le substitut Grosbois, observa l'un des agents. S'il comptait sur cette cause pour avoir de l'avancement, bernique! Il peut se fouiller.

—Affaire classée, répliqua l'autre policier.

—Bast! murmura philosophiquement Thomas Merle en montrant de l'oeil l'infortunée madame Delorme qui sanglotait, agenouillée devant le cadavre de son mari, voilà une pauvre femme à qui ce suicide épargne bien des angoisses et bien des tortures, sans compter qu'il évite un dérangement matrimonial à ce bon M. Deibler.

FRANCIS TESSON.

FIN

Encore le Serpent de Mer

GRANDE ACTUALITE



—Moi, je ne suis pas un donneur de conseils...
Mais à votre place je sais bien ce que je ferais.
—Qu'est-ce que vous feriez ?
—Je confierais la gérance de mes biens à un
homme habile et honnête, moi, par exemple; puis,
j'irais chercher le tube de Cook.

Encore le Serpent de Mer

Par le Liseur

L'INTERET marqué que les lecteurs ont paru attacher à ce que la **Revue Populaire** publiait dans un précédent numéro sur la toujours intéressante et nouvelle question du serpent de mer, nous a poussé à rechercher d'autres anecdotes à ce sujet. Elles abondent.

Mentionnons, pour mémoire, le témoignage d'Eleazar Crabtree qui, en 1778, aperçut un de ces monstres dans la baie de Penobscot, et arrivons à un document vraiment important et daté de 1779.

Cette année-là, le Commodore Preble,— qui devait, dans la suite, se couvrir de gloire dans la marine américaine, mais qui, à l'époque, n'était encore qu'aspirant de marine—monté dans une barque avec 12 hommes d'équipage, poursuivit un serpent de mer dont la longueur pouvait être de 30 à 45 mètres. Sa tête était énorme et ses mouvements rapides l'empêchèrent d'être capturé.

On put observer ses mouvements pendant une heure environ.

Il est curieux de remarquer que, si ces treize personnes furent l'objet d'une illusion, l'année suivante, un certain Georges Little signale la présence de ce qui semble avoir été le même animal, à Round-Pond, dans Broad-Bay.

Nous arrivons maintenant au XIXe siècle, car c'est en 1802 qu'Abraham Cummings vient, lui aussi, apporter son témoignage. Il assura avoir vu cet animal monstrueux à six reprises différentes, et toutes les fois dans les parages de la baie de Penobscot.

Trois autres personnes firent un récit analogue.

En 1808, on découvrit sur le rivage de l'île Orkney, une très forte carcasse qui commençait à se réduire en poussière. Elle avait un faux air de squelette de ser-

pent géant, mais un examen plus approfondi permit d'établir que c'étaient là les restes d'un requin remarquablement long et maigre.

Cette même année 1808, cependant, le pasteur Maclean communiqua la description d'un serpent de mer à tête assez grosse, qu'il avait vu nager "la tête hors de l'eau, et avancer avec le vent sur une distance de 800 mètres environ", avant de disparaître. Maclean pensait que sa longueur approximative devait être entre 23 et 27 mètres.

Il courut jusqu'en 1840 une cinquantaine de récits, pour le moins, venus de sources dignes de confiance, aussi bien que d'autres auxquelles on ne peut pas ajouter foi le moins du monde. Presque toutes étaient originaires des rives du Massachusetts. Le serpent est généralement décrit comme apparaissant soudain, par des jours bien clairs où la mer était des plus calmes; et malgré son attitude belliqueuse, il était toujours prêt à prendre peur et à s'enfuir rapidement et en évitant la lutte.

Le serpent de mer ne devait pas non plus oublier les côtes de Norvège.

En 1848, le navire anglais "Doedalus," sous le commandement du capitaine Mac-Quahae, en rencontre un de très forte taille, que les personnes qui étaient à bord aperçurent très visiblement: dans la suite ils donnèrent une description très détaillée du monstre, afin d'éclaircir la science de nombreux savants qui cherchaient à résoudre ce problème des mers.

Plus tard, ce fut l'équipage de la "Pauline" qui, en 1875, rencontra un énorme serpent, deux fois enroulé autour du squelette d'un cachalot: ici, le monstre leva la tête et le cou bien haut dans les airs et disparut enfin au fond des eaux! Ce ré-

cit, plutôt extraordinaire, fut vérifié avec soin, et tous les détails semblent être parfaitement corrects.

C'est le 3 août de cette même année 1875 que nous trouvons, au sujet du serpent de mer, l'une des relations les plus remarquables qui existent.

A cette date, quatre excursionnistes américains, deux messieurs et deux dames, ainsi que deux marins, c'est-à-dire six personnes en tout, aperçurent, du bord du yacht "Princess," entre Swampscott et Egg Rock, un animal de proportions gigantesques qui semble n'être autre que notre monstre très erratique.

A une distance variant de 100 à 150 mètres du yacht, de temps en temps, une tête énorme, rappelant celle d'une tortue ou d'un serpent, s'élevait à 2 mètres ou 2m, 50 au-dessus des eaux.

Les six personnes dont nous venons de parler suivirent ainsi les mouvements du monstre pendant une période de deux heures au moins.

* * *

Or, il se trouve que d'autres personnes assurèrent avoir vu cet animal, ce même jour aussi.

L'un des excursionnistes fit un dessin du monstre, ayant tout le temps nécessaire pour le finir, tandis que son modèle était en vue.

Quelques jours auparavant, le 17 juillet 1875, le capitaine Garton, du vapeur "Norman", et un passager du steamer "Ramon" remarquèrent tous deux, dans des parages très rapprochés, un serpent de mer, rayé de bandes blanches et noires, à la tête ex-

cessivement large et plutôt plate, aux yeux en saillie, et dont les écailles et les fanons étaient grossiers.

Sa longueur était, assurent ces deux témoins, de plus de trente mètres, et il devait ou poursuivre un narval ou être poursuivi par un de ces poissons.

Le 15 juillet 1877, un spécimen de cette espèce géante est aperçu par MM. G. S. Wesson et F. M. Fernald, qui en donnent toujours la même description uniforme, en ajoutant ce détail toutefois qu'il leur a été impossible de voir ses yeux.

Nous n'entendons plus parler de lui pendant quelques années, mais, le 17 juin 1886, six marins, naviguant aux environs de Gloucester, sur la côte américaine, remarquèrent un phoque de 6 verges pour le moins (3m,30 environ). La pauvre bête se trouvait pourchassée par un autre animal qui, sans l'ombre d'un doute, devait appartenir à l'espèce des reptiles.

Ce monstre avait une longueur de 20 à 25 mètres; il était noir, possédait une ligne blanche unique à la gorge et portait la tête à plus d'un mètre hors de l'eau.

A un moment donné, le phoque sauta furieusement hors de l'eau, afin d'échapper à l'attaque du monstre marin. Le poursuivant parut cependant craindre de se risquer dans les hauts-fonds de la mer, renonça à la poursuite et reprit la haute mer.

Les marins qui ont été témoins de cette scène extraordinaire étaient de fort honnêtes gens, et tous s'accordaient à dire qu'il était impossible que leur vue ait été déçue.

EXPERIENCE

J'ai marché derrière eux, écoutant leurs baisers,
Voyant se détacher leurs sveltes silhouettes
Sous un ciel automnal dont les tons apaisés
Avaient le gris perlé de l'aile des mouettes.
Et tandis qu'ils allaient, au fracas de la mer
Heurtant ses flots aux blocs éboulés des falaises,
Je n'ai rien senti d'envieux ni d'amer,
Ni regrets, ni frissons, ni fièvres, ni malaises.
Ils allaient promener leur beau rêve enlacé
Et que réalisait cette idylle éphémère;
Ils étaient le présent et j'étais le passé,
Et je savais le mot final de la chimère.



La Boue

Il pleut!

Le carrefour est plein de cette fange
Que la glaise édifie et la semelle effrange...
Une femme s'avance. Et je tombe en arrêt
Sur son pied fin dans la haute botte enserré.

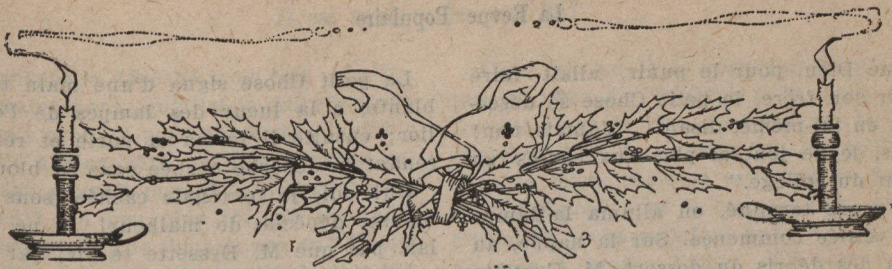
Le pauvre petit pied, blanc comme un pentélique
Quelle tête fait-il sous le fragile cuir?...
Comment va-t-il franchir l'Océan Pacifique
De la boue?... Et va-t-il traverser ou s'enfuir?...

Il traverse!...

La femme a relevé sa robe,
Et—marchant du talon—habilement dérobe
A tout contact visqueux ses pieds en l'air fléchis;

Et sans s'éclabousser du plus petit atôme,
Très délicatement écrase le gâchis
Comme si c'était un coeur d'homme!...

MAXIME FRANC.



Il Est Mort : Priez Pour Lui !

Par Alphonse Daudet

C'ÉTAIT un lundi du mois de juillet. Ce jour-là, en sortant du collège, je m'étais laissé entraîner à faire une partie de barres, et lorsque je me décidai à rentrer à la maison, il était beaucoup plus tard que je n'aurais voulu. De la place des Terreaux à la rue Lanterne, je courus sans m'arrêter, mes livres à la ceinture, ma casquette entre mes dents. Toutefois, comme j'avais une peur effroyable de mon père, je repris haleine une minute dans l'escalier, juste le temps d'inventer une histoire pour expliquer mon retard. Sur quoi je sonnai bravement.

Ce fut M. Eyssette lui-même qui vint m'ouvrir. "Comme tu viens tard!" me dit-il. Je commençais à débiter mon mensonge en tremblant; mais le cher homme ne me laissa pas achever et, m'attirant sur sa poitrine, il m'embrassa longuement et silencieusement.

Moi qui m'attendais pour le moins à une verte semonce, cet accueil me surprit. Ma première idée fut que nous avions le curé de St-Nizier à diner; je savais par expérience qu'on ne nous grondait jamais ces jours-là. Mais en entrant dans la salle à manger, je vis tout de suite que je m'étais trompé. Il n'y avait que deux couverts sur la table, celui de mon père et le mien.

—Et ma mère? Et Jacques? demandai-je, étonné.

M. Eyssette me répondit d'une voix douce qui ne lui était pas habituelle:

—Ta mère et Jacques sont partis, Daniel; ton frère l'abbé est bien malade.

Puis, voyant que j'étais devenu tout pâle, il ajouta presque gaiement pour me rassurer:

—Quand je dis bien malade, c'est une façon de parler: on nous a écrit que l'abbé était au lit; tu connais ta mère, elle a voulu partir, je lui ai donné Jacques pour l'accompagner... En somme, ce ne sera rien!... Et maintenant, mets-toi là et mangeons; je meurs de faim.

Je m'attablai sans rien dire, mais j'avais le cœur serré et toutes les peines du monde à retenir mes larmes, en pensant que mon grand frère l'abbé était bien malade. Nous dînâmes tristement en face l'un de l'autre, sans parler. M. Eyssette mangeait vite, buvant à grands coups, puis s'arrêtait subitement et songeait... Pour moi, immobile au bout de la table, et comme frappé de stupeur, je me rappelais les belles histoires que l'abbé me contait lorsqu'il venait à la fabrique. Je le voyais retroussant bravement sa soutane pour franchir les bassins. Je me souvenais aussi du jour de sa première messe, où toute la famille l'assistait, comme il était beau, lorsqu'il se tournait vers nous, les bras ouverts, disant "Dominus vobiscum" d'une voix si douce que Mme Eyssette en pleurerait de joie!... Maintenant je me le figurais là-bas (oh! bien malade; quelque chose me le disait), et ce qui redoublait mon chagrin de le savoir ainsi, c'est une voix que j'entendais me crier au fond du cœur: "Dieu te punit, c'est ta faute! Il fallait rentrer tout droit! Il fallait ne pas mentir!" Et plein de cette effroyable pen-

sée que Dieu, pour le punir, allait faire mourir son frère, le petit Chose se désespérait en lui-même, disant: "Jamais, non! jamais, je ne jouerai plus aux barres en sortant du collège."

Le repas terminé, on alluma la lampe et la veillée commença. Sur la nappe, au milieu des débris du dessert, M. Eyssette avait posé ses gros livres de commerce et faisait ses comptes à haute voix. Finet, le chat des barbarottes, miaulait tristement en rôdant autour de la table... moi, j'avais ouvert la fenêtre et je m'y étais accoudé...

Il faisait nuit, l'air était lourd... On entendait les gens d'en bas rire et causer devant leurs portes, et les tambours du fort Loyasse battre dans le lointain... J'étais là depuis quelques instants, pensant à des choses tristes et regardant vaguement dans la nuit, quand un violent coup de sonnette m'arracha de ma croisée brusquement. Je regardai mon père avec effroi, et je crus voir passer sur son visage le frisson d'angoisse et de terreur qui venait de m'envahir. Ce coup de sonnette lui avait fait peur, à lui aussi.

—On sonne! me dit-il, presque à voix basse.

—Restez, père, j'y vais. Et je m'élançai vers la porte.

Un homme était debout sur le seuil. Je l'entrevis dans l'ombre, me tendant quelque chose que j'hésitais à prendre.

—C'est une dépêche, dit-il.

—Une dépêche, grand Dieu! pourquoi faire?

Je la pris en frissonnant, et déjà je repoussais la porte; mais l'homme la retint avec son pied et me dit froidement:

—Il faut signer.

Il fallait signer! Je ne savais pas: c'était la première dépêche que je recevais.

—Qui est là, Daniel? me cria M. Eyssette; sa voix tremblait.

Je répondis:

—Rien! c'est un pauvre... Et faisant signe à l'homme de m'attendre, je courus à ma chambre, je trempai ma plume dans l'encre à tâtons, puis revins.

L'homme dit:

—Signez là.

Le petit Chose signa d'une main tremblante, à la lueur des lampes de l'escalier; ensuite il ferma la porte et rentra, tenant la dépêche cachée sous sa blouse.

Oh! oui, je te tenais cachée sous ma blouse, dépêche de malheur! Je ne voulais pas que M. Eyssette te vit; car d'avance je savais que tu venais nous annoncer quelque chose de terrible, et lorsque je t'ouvris, tu ne m'appris rien de nouveau, entends-tu, dépêche! Tu ne m'appris rien que mon coeur n'eût déjà deviné.

—C'était un pauvre? me dit mon père en me regardant.

Je répondis sans rougir: "C'était un pauvre"; et pour détourner ses soupçons, je repris ma place à la croisée.

J'y restai encore quelque temps, ne bougeant pas, serrant contre ma poitrine ce papier qui me brûlait.

Par moments, j'essayais de me raisonner, de me donner du courage, je me disais: "Qu'en sais-tu? c'est peut-être une bonne nouvelle. Peut-être on écrit qu'il est guéri..." Mais au fond, je sentais bien que ce n'était pas vrai, que je me mentais à moi-même, que la dépêche ne me dirait pas qu'il était guéri.

Enfin, je me décidai à passer dans ma chambre pour savoir une bonne fois à quoi m'en tenir. Je sortis de la salle à manger, lentement, sans avoir l'air; mais quand je fus dans ma chambre, avec quelle rapidité fiévreuse j'allumai ma lampe! Et comme mes mains tremblaient en ouvrant cette dépêche de mort! Et de quelles larmes brûlantes je l'arrosai, lorsque je l'eus ouverte!... Je la relus vingt fois, espérant toujours m'être trompé; mais, pauvre de moi! j'eus beau la lire et la relire, et la tourner dans tous les sens, je ne pus lui faire dire autre chose que ce qu'elle avait dit d'abord, ce que je savais bien qu'elle dirait:

"Il est mort, priez pour lui!"

Combien de temps je restai là, debout, pleurant devant cette dépêche ouverte, je l'ignore. Je me souviens seulement que les yeux me cuisaient beaucoup, et qu'avant de sortir de ma chambre, je baignai mon visage longuement. Puis, je rentrai dans la salle à manger, tenant dans ma petite

Il est mort: priez pour lui!

main crispée la dépêche trois fois maudite.

Et maintenant, qu'allai-je faire? Comment m'y prendre pour annoncer l'horrible nouvelle à mon père, et quel ridicule enfantillage m'avait poussé à la garder pour moi seul? Un peu plus tôt, un peu plus tard, est-ce qu'il ne l'aurait pas su? Quelle folie! Au moins, si j'étais allé droit à lui, lorsque la dépêche était arrivée, nous l'aurions ouverte ensemble; à présent, tout serait dit.

Or, tandis que je me parlais à moi-même, je m'approchai de la table et je vins m'asseoir à côté de M. Eyssette, juste à côté de lui. Le pauvre homme avait fermé ses livres et, de la barbe de sa plume, s'amusait à chatouiller le museau blanc de Finet. Cela me serrait le coeur qu'il s'amusât ainsi. Je voyais sa bonne figure que la lampe éclairait à demi, s'animer et rire par moments, et j'avais envie de lui dire:

—Oh! non, ne riez pas; ne riez pas, je vous en prie.

Alors comme je le regardais ainsi tristement avec ma dépêche à la main, M. Eyssette leva la tête. Nos regards se rencontrèrent, et je ne sais pas ce qu'il vit dans le mien, mais je sais que sa figure se décomposa tout à coup, qu'un grand cri jaillit de sa poitrine, qu'il me dit d'une voix à fendre l'âme: "Il est mort, n'est-ce pas?" que la dépêche glissa de mes doigts, que je tombai dans ses bras en sanglotant, et que nous pleurâmes longuement, éperdus; dans les bras l'un de l'autre, tandis qu'à nos pieds Finet jouait avec la dépêche, l'horrible dépêche de mort, cause de toutes nos larmes.

Ecoutez, je ne mens pas: voilà longtemps que ces choses se sont passées, voilà longtemps qu'il dort dans la terre, mon cher abbé que j'aimais tant; eh bien, encore aujourd'hui, quand je reçois une dépêche, je ne peux pas l'ouvrir sans un frisson de terreur. Il me semble que je vais lire qu'"il est mort", et qu'il faut "prier pour lui!"

La Chanson Bénie

Je me suis grisé; j'ai perdu mon âme!
Je chante et je cours, ne sachant plus où;
Dans le ciel je crois qu'un ange m'acclame;
Je vais, je reviens, je ris comme un fou!

J'ai perdu mon âme ou mon coeur; qu'importe?
Une joie immense est entrée en moi;
Le printemps m'appelle et m'a pris pour roi;
Un souffle léger m'enlève et m'emporte!

C'est depuis hier et depuis longtemps!
Je renaiss ou meurs au monde, il me semble;
Je monte au milieu d'encensoirs flottants,
J'ai perdu mon âme et mon coeur ensemble!

Je n'ai pourtant bu ni vin ni liqueur;
Je vole et je plane, étonné de vivre;
Je ne suis pas fou, je ne suis pas ivre;
J'ai donné mon âme et donné mon coeur!

J'ai bu l'espérance en un doux sourire;
J'ai puisé l'amour en un regard clair.
Mon coeur a fondu comme fond la cire;
Mon âme est partie ainsi qu'un éclair!

Léon DIERX.

Il est mort parce pour lui

POUR LA STE-CATHERINE

Une Vieille Fille

C'EST encore l'histoire d'une vieille fille que je veux vous conter aujourd'hui, une histoire toute simple et toute menue et si douloureuse.

J'ai toujours eu une pitié discrète pour les vieilles filles; non pas celles qu'un dévouement filial ou fraternel a obligé à renoncer glorieusement aux joies infinies de la mère et de l'épouse; non pas celles qu'un égoïsme mal déguisé sous une vocation de célibat a poussé à coiffer sainte Catherine.

Non, celles que je vénère et que j'aime, ce sont celles dont la vie uniforme se passe entière dans l'attente de l'amour qui ne vient pas.

La jeune fille a vingt ans; la beauté ou la fortune lui étant refusée, elle a beau être bonne, douce, intelligente et tendre... elle va passer inaperçue.

Sa jeunesse se fane doucement, une à une s'ajoutent les épingles qui assujettissent solidement sur sa tête le fameux bonnet symbolique.

Trente, trente-cinq, quarante ans... La vie et la mort peu à peu l'asseulent sans rien laisser près d'elle... pas une joie, pas même un devoir.

Les vieux parents partis, les frères et soeurs mariés ou dispersés, la vieille fille reste à l'écart.

Une timidité malade, faite d'amertume et de lassitude, l'empêche de se mêler à la vie des autres.

De plus, la réalité douloureuse est là. Il faut vivre, il faut manger. Le mince patrimoine des parents partagé entre tous les enfants, ne peut même pas lui assurer le pain quotidien.

Elle est alors prise dans le rouage d'une occupation quelconque, banale, routinière qui lui enserre l'âme autant que le corps.

Son intelligence s'engourdit assez vite, mais son coeur s'apaise plus lentement.

Parfois, elle a des brusques élans, des émois et des chagrins puérils.

C'est quand elle croise par hasard, dans la rue, un couple amoureux qui passe enlacé; ou surtout quand, dans un jardin public, un bon gros bébé vient se jeter dans ses jambes à la poursuite d'une balle ou d'un cerceau.

Alors, elle tressaille, pâlit, rougit, parfois saisit le bambin, l'embrasse violemment; puis se sauve toute honteuse, avec une larme sur sa joue qui se fane.

Heureuses sont celles qui conservent au fond de leur coeur un "souvenir" d'amour heureux ou malheureux; elles, au moins, ont le "souvenir" d'avoir vécu.

Mais la pauvre, la lamentable existence sans joies et sans douleurs. Oh! les chères martyres, les pauvres vieilles filles un peu maniaques, un peu égoïstes (qui donc ont-elles à aimer?) un peu... rococo...

Je dirais volontiers d'elles ce que Stahl disait des femmes laides, car au fond, c'est la même disgraciée innocente, le même être hors nature et incomplet.

—C'est un être si malheureux que je n'ai jamais pu considérer les bonnes sans attendrissement, les méchantes sans pitié.

C'est à dessein que dans ce portrait rapide que je viens de tracer de la vieille fille, je n'ai pas encore prononcé le nom de mon héroïne.

C'est qu'elle ne constituait pas un être à part, Mlle Colombe Quesnel. Tout l'ensemble de sa personne était moyen, ordinaire comme on dit en style de signalement: nez ordinaire, menton ordinaire, front ordinaire; ni grasse, ni maigre, elle était de taille moyenne, avait des cheveux et des yeux châtain... quand je vous le disais... le comble de la banalité.

Au moral, c'était pareil; un passé tout simple: enfant de commerçants parisiens,

Une vieille fille

élevée comme la demoiselle du premier, plus jolie qu'elle, disait la mère, mais sans dot, elle avait vu les années passer sans trouver d'épouseur.

La mort presque simultanée du père et de la mère, la laissa seule à vingt-huit ans et presque sans ressources.

Une administration lui offrit, avec une place assurée et un travail facile, un gain plus que médiocre.

Elle vécut ou plutôt, elle végéta ainsi, employée consciencieuse, mais sans initiative personnelle, une sorte de machine à aligner les chiffres.

Elle habitait un étroit logement de trois pièces où s'entassaient les meubles du père et de la mère. Elle ne connaissait personne dans la maison, une vaste ruche comme sont ces immenses bâtiments de Paris.

Elle entrevoyait parfois seulement sa voisine de palier, une petite jeune femme malade, brunisseuse de son état, qui vivait seule avec sa fille, une bambine de quatre ou cinq ans.

Un matin, la jeune femme mourut. A force de s'épuiser à travailler, la vie s'était usée en elle et elle était partie tout doucement comme une belle flamme qui s'éteint.

L'enfant, apeurée de voir sa mère froide et muette, vint frapper chez Mlle Quesnel.

On ne connaissait pas de parents à la pauvre brunisseuse, mais chez elle on trouva une lettre de sa mère, paysanne du Morvan.

Mlle Quesnel, de sa belle écriture administrative, écrivit à l'adresse indiquée et prévint qu'elle prendrait soin de la petite jusqu'à nouvel ordre.

L'enterrement eut lieu. Mlle Colombe y assistait, tenant par la main l'orpheline à laquelle elle avait taillé une robe dans un vieux manteau à elle.

La petite Françoise réclama un peu sa maman. Mais Mlle Colombe avait des gestes si tendres, des paroles si douces que la mignonne fut conquise.

Tous ses caprices étaient des ordres. Pour lui plaire, la vieille fille sortit des armoires les bibelots qu'elle y rangeait à l'abri de la poussière. Elle défit les hous-

ses des fauteuils et la gaze jaune qui enveloppait la suspension.

Un beau soir, Françoise exigea qu'elle allumât toutes les bougies des candélabres de la cheminée.

Pendant qu'elle était à son bureau, Mlle Colombe confiait la petite à sa concierge, une grosse femme très complaisante et sachant s'occuper des enfants (elle en avait élevé cinq).

Pourtant, vingt fois par jour, il arriva à Mlle Colombe de s'inquiéter du sort de sa petite protégée.

Alors, elle levait la tête de sur son ouvrage ou bien, absorbée dans ses pensées, elle laissait des erreurs dans ses comptes ou des fautes d'orthographe dans les rapports qu'elle copiait.

Elle s'attira même un jour une verte sermonce de son chef pour avoir transcrit une addition absolument fausse.

Elle ne s'en émut guère, elle que le moindre regard un peu dur troublait au paravant.

Il ne savait pas, M. le Chef du service qu'à ce moment-là, elle avait pensé soudain qu'un petit enfant peut s'approcher du feu et que justement Françoise avait une petite robe de pilou.

Le soir, elle hâtait le pas, elle si peu pressée naguère, pour sentir plus vite, autour de son cou, la caresse des deux petits bras et sur sa joue, le baiser de la mignonne orpheline.

Après le dîner qu'elle soignait davantage, elle déshabillait la petite fille et la couchait dans son propre lit, elle-même s'étant installé un matelas par terre. Il y avait des trésors de maternelle tendresse dans le cœur de la vieille fille.

Vingt fois par nuit, elle s'éveillait, se levait, croyant entendre l'enfant se plaindre ou tousser.

Puis, la voyant dormir paisiblement, elle se recouchait et ne parvenant pas à retrouver le sommeil, se retournait longtemps sur sa dure couchette improvisée.

Cette vie bénie dura une semaine.

Le samedi soir, Mlle Colombe trouva en rentrant du bureau, une vieille femme au bonnet blanc qui embrassait en pleurant la petite Françoise.

C'était la grand'mère qui venait la chercher.

Mlle Colombe eut un coup au coeur. La vieille la remercia de ce qu'elle avait fait pour la petite. La pauvre fille, interdite, ne savait que dire.

Préparer le maigre bagage ne fut que l'affaire d'une seconde. La grand'mère et sa petite fille repartaient le soir même.

—Rapport à mon homme, voyez-vous, mam'selle, qui vient d'être ben malade!

Ah! la triste soirée que passa Mlle Quesnel dans son petit appartement qui lui parut soudain si grand! Elle dina "par coeur" et se coucha très lasse.

Malgré qu'elle avait recouvert son lit moëlleux, elle s'éveilla plusieurs fois, croyant entendre un appel de la voix argentine.

Elle pleura de se sentir isolée et serrait sur son coeur, la petite robe de pilou qu'elle avait dérobée comme un trésor.

Le lendemain, elle ne put se lever. Une grosse fièvre la clouait au lit. La concierge alla chercher un médecin. Il vint, prononça le nom de congestion pulmonaire; une religieuse garde-malade s'installa au chevet de la vieille fille qui délirait.

Le matin du neuvième jour, le médecin la crut sauvée. Mais le délire la reprit vers midi. La religieuse, à genoux à son chevet, égrenait son chapelet.

Mlle Colombe sortit du lit ses bras amaigris et avec les mouvements tâtonnants des aveugles et des insensés, elle promena ses mains sur le lit.

La petite robe bleue était là; dans son délire, elle s'était absolument opposée à ce qu'on l'enlevât et la bonne soeur avait acquiescé à ce qu'elle croyait un caprice de malade.

Mlle Quesnel saisit la robe dans un geste tremblant et la coucha sur son bras comme on fait d'un baby. Doucement, d'une voix chevrotante, elle chantonna une berceuse en dodelinant la tête.

—Do do... l'enfant do!...

La soeur la regardait, interdite.

Mlle Colombe fixait le paquet d'étoffe avec les yeux ardents et tendre d'une jeune mère couvant son nouveau-né.

—Entendez-vous, dit-elle tout bas, elle a dit: maman!...

Puis, plus bas encore, comme en un souffle:

—Dodo, mon amour!...

Ce furent ses dernières paroles. Le mot amour s'éteignit sur ses lèvres et vibra dans la chambre comme un suprême regret et une suprême caresse...

La soeur ferma les yeux de Mlle Colombe et l'ensevelit avec la petite robe sur son coeur.

Jour des Morts

Les vêpres vont finir; une à une les femmes
Sortent; un chantre psalmodie encor; l'encens
Demeure en gris nuage et vers le Tout-Puissant
Ne monte plus: il semble que l'on voit des âmes
Se prosterner avec des gestes suppliants
Et, douloureuses, tordre en angoisse infinie
L'immatérielle forme où palpite leur vie,
—Ames de ceux auxquels nul ne songe en priant..

Et sur la route où meurt un dernier rayon pâle,
Triste rayon d'automne, aumône du soleil,
Ils s'en vont, les enfants, les veuves aux longs châles,
Vers l'enclos des cyprès veilleurs du grand sommeil.
Les bras sont lourdement chargés de chrysanthèmes
Dont l'âpre senteur flotte en la brume du soir,
Et l'on entend bientôt les adieux suprêmes
S'élever sous le glas rythmant leur désespoir.

EDMOND CHANCEREL.



MOSAÏQUE

Un directeur de la Banque d'Angleterre, à la réunion semi-annuelle des actionnaires, a protesté contre l'emploi des femmes dans cette banque, en disant qu'elles n'étaient pas par nature, assez discrètes pour garder le secret des affaires.

Un journal de Berlin calcule que dans vingt ans la population de l'empire allemand sera de plus de 80,000,000, tandis que la France aura à peine atteint la moitié de ce chiffre.

Le ministère des postes des Etats-Unis a décidé que les facteurs n'étaient pas tenus de délivrer le courrier là où l'on garde des chiens vicieux.



Ce joueur automatique a battu depuis 20 ans la plupart des meilleurs joueurs aux échecs. Il a été inventé par un anglais, C. A. Hooper.

La récolte du blé du Canada a été, cette année, de 168,386,000 de minots, dont 149,000,000 récoltés à l'Ouest du lac Supérieur, et 88,668,092 minots en particulier, dans la province de la Saskatchewan. La récolte de blé des Etats-Unis varie entre 400 et 500 millions de minots. Avec une population douze fois moindre, nous produisons au Canada un tiers de la récolte des Etats-Unis.

Un savant écrit que la fin du monde ne viendra pas du tout comme on le suppose, mais qu'elle sera amenée par les hommes eux-mêmes, qui à force d'abuser de l'électricité, finiront par modifier la nature de l'air, au point de le rendre irrespirable.



Curiosités naturelles: les Rochers de la baie d'Along, en Indo-Chine.



Costume d'un Pénitent Noir (en Espagne).

On a enseigné à nager à plus de 32,000 enfants aux écoles publiques de Londres, l'année dernière.

Les chemins de fer de la Grande-Bretagne sont ceux qui offrent le plus de sécurité. On n'y compte qu'une mort par 70,000,000 de passagers et qu'un blessé par 2,300,000.

Le Dr Goodsell, médecin de l'expédition du commandant Peary, croit qu'avant dix ans les régions boréales seront la Mecque des tuberculeux, qui trouveront là plus qu'ailleurs le repos complet et l'air pur qui guérit.

Il y a 200,000 lépreux dans l'univers. Aux Indes Anglaises seulement, il y en a près de cent mille, au Japon, quarante mille, et, aux Etats-Unis, cent quarante-six.

A l'asile Beauport, fin d'août, il y avait 608 hommes et 578 femmes détenus comme aliénés. Total, 1186, rien que pour la partie est de la province de Québec, soit environ 600 paroisses. C'est autant dire une épidémie coûteuse de près de trois millions de piastres.

Il fut un temps—il y a peut-être 40 ou 50 ans—qu'il en coûtait de 25 à 30c. pour transporter un minot de blé par rail de Chicagô à un port de mer. La concurrence des canaux a forcé les chemins de fer à baisser graduellement leurs prix, au point qu'il est aujourd'hui de 5½c.

D'après le docteur Squire, le meilleur des repas consiste en pain, beurre et fromage.



Le patin automobile dont il est question dans les journaux sportifs.



Orchestre chinois complet.

◆
L'Angleterre peut être la plus grande et l'une des plus riches nations de l'univers, elle n'a pas eu moins que 835 mille pauvres à secourir, l'an dernier, soit trente-cinq mille de plus que l'année précédente.

◆
Il est impossible de trouver une ville aux Etats-Unis ou au Canada qui ne dépense pas plus d'argent pour le whiskey et le tabac que pour l'éducation.

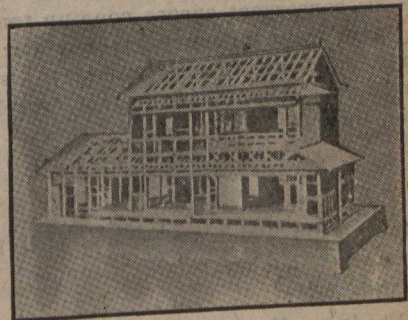


Un jet d'eau si puissant qu'on ne peut passer au travers un sabre manié par un homme fort.

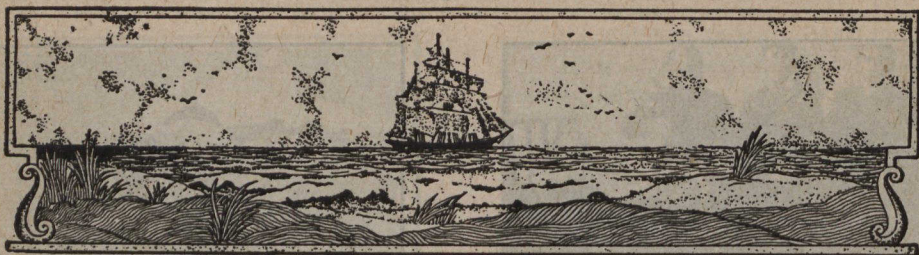


Vêtement mi-masculin, mi-féminin.

◆
Lorsque le fou se tait, il est réputé sage.



La maison japonaise là où les tremblements de terre sont fréquents.



Les Revenants des Pôles

Par H. Lavedan



RIEN n'égalé la naïve et puissante fascination qu'exerce sur nous la présence de ces revenants polaires. Quels retours de grande Crimée on leur fait! Ils sont, d'ailleurs, des Lazares exceptionnels. Ils paraissent avoir échappé doublement au destin. D'autres se sont approchés de la mort aussi près qu'il était possible..., ceux-ci l'ont dépassée et franchie d'un degré. Ils en ont marqué la latitude. Aussi, la sévérité de leur aspect paralyse un peu, malgré tout, et réfrigère l'allégresse des peuples qui célèbrent leur délivrance. Ils ont tournure privilégiée de spectres et de fantômes. Avant d'avoir repris l'habitude de la vie, les souplesses du geste et de la parole, avant que leurs prunelles à demi éteintes, et leurs lèvres violettes aient recouverté la flamme du regard et le pétilllement du rire, ils conservent encore pour un temps, sur leurs traits solennels et dans leur attitude, une mystérieuse majesté; ils se souviennent d'avoir, un instant, porté le noble linceul.

Revenir du Pôle! Pesez-vous bien l'effrayante et sombre magie "frappée" en ces trois mots?

Ah! Jules Verne, vieux pilote débonnaire de notre enfance, quand tu nous enrôlais comme mousses à la suite du capi-

taine Hatteras et que nous cinglions vers le Nord en nous chauffant les petons, sous la lueur méridionale de la lampe de famille, pensions-nous, avant de nous coucher, la tête pleine d'ours Martins et de soleils de minuit, que ces choses arrivaient ailleurs que dans le "Magasin de Récréation", que des êtres pareils à nos pères, forts et jeunes, partaient un jour, en petit nombre, pour des mois, des années, aux pays d'où l'on n'écrit pas, sans savoir s'ils reviendraient..., même z-à Pâques?

Oui, sans doute, nous étions convaincus que ce n'était pas là des chansons de Marlborough, ni des fables de Christmas; mais, au fond de nos jeunes esprits déjà méfiants, nous avions le vague soupçon que le "monsieur" exagérait un peu, nous racontait des histoires de banquises, que ces péripéties lointaines du drame de la neige étaient volontiers amoncelées, poussées à l'extrême, à l'avalanche des catastrophes, et, tout en nous passionnant encore, la tête sur l'oreiller, pour les téméraires explorateurs de la mission Hetzel, nous nous endormions, cependant, à demi rassurés, presque pas inquiets de leur sort. Nous avions bon espoir qu'ils reviendraient à la fonte des glaces; et puis, s'ils étaient condamnés à ne jamais revoir la mère patrie, s'ils devaient périr au désert blanc, nous avions la douce et consolante certitude que l'on entendrait encore parler d'eux, qu'il y aurait... une suite! Et la suite venait toujours.

Depuis, avec beaucoup d'âge et un peu de raison, nous avons été amenés à pren-

dre plus au sérieux ceux qui mettent Jules Verne en pratique, et nous savons qu'ils ne font pas précisément là des voyages à dormir debout. Car ces excursions sont bien les plus redoutables et les plus effrayantes que puisse concevoir l'imagination de ceux qui restent (et qui ne sont pas les plus à plaindre).

S'il était permis, en effet, de comparer entre elles les solitudes tropicales et les régions arctiques et antarctiques, d'établir, en guise de fantaisie ingénieuse et littéraire, une façon de parallèle artificiel entre les dangers équivalents et divers qu'y affrontent, chacun de son côté avec un égal courage, les missionnaires du Sable et de la Neige, les Africains et les polaires, les héros des deux Saharas, celui de la glace et celui du feu, des deux soleils, celui de midi et celui de minuit, des deux royaumes, celui de la soif, sans eau, et celui de l'eau où le sol, la hutte, la poussière, le grésil, le flocon, la stalactite, les brouillards, l'air, le ciel, tout est eau, rien que d'eau... ; oui, s'il était possible de peser les pour et les contre de ces deux terribles pèlerinages vers une même étoile, et qu'il fallût choisir, je ne sais pas, la mort dût-elle être à l'extrémité des deux routes, si le plus grand nombre de ceux qui vont partir, ayant fait d'avance leur sacrifice, ne préféreraient pas au chemin glissant des ténèbres le calvaire aveuglant du feu.



Le feu, c'est, en effet, la vie, et l'on meurt plus en beauté dès qu'on meurt en clarté.

Périr dans la lumière est une apothéose.

Plutôt que la sinistre noyade, où il semble que l'esprit, enfermé dans le sac du corps, s'enfonce et descende aux glauques abîmes, qui n'aimerait mieux, mille fois, l'incendie et le bûcher sublime d'où l'âme s'échappe et se disperse dans un bouquet d'or, sur l'aile bleue des fumées? L'onde la plus limpide purifie moins que le feu; il est fongueux, noble, divin. Les flammes montent toujours. L'eau coule ou tombe.

Aux régions tropicales, embrasées de rayons solaires, lavées de pluies chaudes et bruissantes de mille rumeurs, on s'abat, en pleine lutte, comme sur un champ de bataille. Aux steppes du Pôle, on se couche, engourdi, dans un cimetière, sous un ciel de Josaphat, et l'on meurt du froid de l'éternité, dont on a déjà, par avance, — au cours d'une agonie longuement variée, — subi toutes les questions et les tortures lentes. Oh! la désolation des blêmes crépuscules et des nuits de six mois! l'intolérable et tragique silence de ces ténèbres, infinies et inanimées!

“ On se croit transporté, a écrit le navigateur Parry, en dehors du domaine de la vie; ces mornes et sombres déserts paraissent comme des espaces créés, que Milton a situés entre l'empire de la vie et celui de la mort.”

Comment la raison humaine résisterait-elle à l'assaut de pareils effrois? Par quel double miracle le coeur continue-t-il de battre et le cerveau de fonctionner à ces heures funèbres où tout se gèle: l'haleine, les sons, les pensées, les rêves, les espoirs? Vous souvient-il des récits de Nansen, qui semblaient des épouvantes inédites d'Hoffmann ou d'Edgar Poë? Les semaines entières passées avec son compagnon dans un mutisme obstiné, haineux, et puis, tout à coup, les conversations forcées, le flux de mots, les répétitions mécaniques de phrases sans suite pour recouvrer l'usage de la parole; ces nuits, où, sur la croûte de glace qui formait le plafond de leur étroite tanière, ils écoutaient souffler et grogner d'envie les ours qui les flairaient en grattant; et les gammes du froid, les sommeils transis, dont on souhaite ne pas se réveiller, la nourriture de graisse et d'huile, et la course folle de ces pauvres paquets de fourrures durcies, qui sont des hommes, emportés dans une vision de ballade lunaire, au galop de chiens fantômes... Sous le plomb d'un ciel étamé, dans le jaillissement de la neige, le traîneau glisse et disparaît sans bruit... On dirait des fantômes qui fouillaient des quadriges de loups... Et, à l'étape, il faut abattre soi-même, écorcher et dévorer

crues, pour s'en nourrir, sur le sol em-
pourpré de leur sang, les admirables bêtes
aux yeux d'ami, toutes pantelantes de leur
effort, et dont la langue pendante cherche
encore à lécher le poing du maître qui
leur coupe la gorge.

Et, cependant, ceux qui reviennent de
ce cercle de l'Enfer, vous confesseront,
modestement, y avoir goûté de magnifi-
ques délices et des joies d'une inexprima-
ble pureté. Tous les croisés de l'Inconnu,
explorateurs de Pôle Nord ou Sud, ou les
sables africains, rapportent de leurs tri-
bulations et de leurs épreuves un souvenir
de très douce gratitude. L'enthousiasme
et la foi procurent ces miraculeux et bien-
faisants oublis de la douleur. L'ont-ils
même éprouvé cette douleur, au moment

où elle s'acharnait sur eux? Nous n'en
sommes pas bien sûrs, et eux-mêmes en
doutent aujourd'hui. Ils ont dû la rêver.
Le martyr ne sent presque pas la torture.
Missionnaires de la science et suppliciés
pour leur religion de l'idéal, s'ils ont des
cicatrices et des stigmates à montrer...,
cela ne compte pas et ils sont joyeux de
ces marques salutaires. Il leur semble
qu'ils vont—revenus dans les civilisations
—le front plus haut, l'âme plus limpide et
légère, et, chaque jour, en retrouvant,
toujours neuve et même accrue sans ces-
se, l'antique méchanceté des hommes, ils
se souviennent avec émoi des terres vier-
ges où ne vivent que les morses, les ren-
nes, les ours et les cygnes chanteurs. Ils
regrettent les Himalayas d'icebergs, les
aurores boréales, l'étoile du Pôle. Et les
paysages du Paradis blanc restent pour
eux l'oasis, le lieu de lumière et de paix.

Novembre

Novembre étend sur nos campagnes,
Son manteau chargé de frimas;
Et sur le flanc de nos montagnes,
L'orme blanchit sous les verglas;
Soyez heureuses, jeunes filles,
Ce mois vous dit où vous courez,
Regardez ces vertes charmilles:
Elles passent... vous passerez!

Là-bas, dans les bois, pas une aile
N'habite les doux nids d'oiseaux;
L'on ne voit plus que la sarcelle
Errante encore sous nos roseaux;
Bientôt, elle aussi, du grand fleuve,
Quittera les talus glacés;
Comme elle, enfants, au jour d'épreuve
Vous aussi, vous nous quitterez.

A grains serrés tombe la neige,
Au loin siffle le vent du nord,
Voyez, là-bas, un long cortège
Cheminer vers le champ des morts,
Vieillards qui marchez vers la tombe,
Courbés sur vos bâtons ferrés,
Recueillez-vous, la feuille tombe,
Le gazon meurt et vous mourrez.

FAUCHER DE ST-MAURICE.



PAGES CANADIENNES.

Faits et Anecdotes

CE PAUVRE LAROUCHE

M. A. de Gaspé raconte, dans ses "Anciens Canadiens", qu'un nommé Larouche, du Cap St-Ignace, eut amèrement à regretter d'avoir dit, à l'époque des vendanges: "L'on n'a pas eu le temps qu'on voulait!"—L'année d'ensuite, ce ne fut pas dans un tombereau qu'il apporta sa dime au curé, mais dans le coin de son mouchoir.

FEU MGR DUHAMEL

L'INSTITUT Canadien, dont il était le patron, se trouvait, vers 1880, dans un état voisin de la banqueroute. La dette était considérable, et aucun argent ne rentrait plus. L'une des rares sources de son revenu était le théâtre; mais le répertoire des pièces de collège, aussi bien que les drames en vogue affranchis de leurs personnages féminins, était épuisé. D'ailleurs le public n'en voulait plus, et les acteurs encore moins.

Quand nous voulions faire du vrai théâtre sur la scène de l'Institut, une délégation, toujours la même, du "Comité de Régie", s'en allait, chaque fois, trouver l'évêque et lui demander:

—Monseigneur, permettez-vous aux jeunes gens de jouer sur la scène de l'Institut canadien-français des pièces où il entre des femmes? Et Sa Grandeur répondait invariablement:

—Vous savez bien, mes enfants, que l'Église n'encourage pas ce théâtre-là. Et messieurs du Comité de régie s'en revenaient nous dire que nous ne jouerions pas; que Sa Grandeur nous en faisait défense.

Fréchette, vers ce temps-là, écrivit "Papineau," qui eut assez de succès sur les tréteaux de Montréal. Les amateurs d'Ottawa mirent résolument la pièce en répétition et, un beau jour, en annoncèrent la représentation sur la scène de l'Institut. Il y eut foule, et grand succès, et une centaine de dollars de bénéfices au profit de l'Institut. Le lendemain, Adolphe Olivier, qui depuis fut juge, Oscar Macdonald, qui fut dans la suite l'un des premiers journalistes du Canada, et un troisième, s'en allèrent, assez hésitants, trouver l'évêque.

—Nous avons joué "Papineau" sur la scène de l'Institut, hier au soir, Monseigneur.

—J'en ai vu le compte-rendu dans le journal.

—Il y a des personnages féminins.

—J'ai lu la pièce.

—C'est que nous aurions dû venir plus tôt demander votre autorisation, dit Olivier, du ton grave dont il personnifiait M. Perrichon; mais nous avons été si occupés...

—C'est bien, interrompit Mgr Duhamel. Quand, à l'avenir, vous jouerez une pièce canadienne bien morale; que tout se passera comme il faut durant les répétitions, venez me voir le lendemain.

Pascal Poirier.

VOULEZ-VOUS MES OURS?

M. X..., un marchand considérable de la rue Notre-Dame, avait visité la kermesse, le 9 juin 1882. Une jeune fille réussit à lui vendre un des billets de la loterie des deux ours.

M. X... mit le billet dans son gousset

et n'y pensa plus.

Une après-midi il se rendait dans un couvent des environs de Montréal, où il était appelé pour les affaires de son commerce.

Rendu au couvent, la soeur tourière l'introduisit dans le parloir, où ne régnait qu'un demi-jour mystique.

Le négociant lui dit qu'il voulait voir la supérieure et il lui passa sa carte.

La tourière sortit et revint cinq minutes plus tard avec un air des plus mortifiés.

S'adressant à M. X... la tourière dit: Monsieur la supérieure vous fait dire qu'elle ne peut pas vous recevoir. Elle m'a dit qu'elle n'en voulait pas.

Tenez, elle vous remet votre carte.

Le marchand prit la carte et s'approcha de la fenêtre. Un rayon de clarté, plus limpide, tomba sur la carte.

Horreur!... il avait fait présenter à la supérieure du couvent sa carte de loterie de la kermesse.

Cette carte portait en grosses lettres:

"Voulez-vous mes ours!"

Plus loin était une vignette représentant un ours.

D'un côté on lisait:

"Au profit de l'hôpital Notre-Dame de Montréal", et de l'autre:—"Prix du billet, 50c."

M. X... s'était trompé de carte, dans la demi-obscurité du parloir.

On s'expliqua de part et d'autre. M. X... eut une entrevue avec la supérieure qui lui donna les raisons pour lesquelles elle

ne voulait pas avoir d'ours dans son établissement.

L'HABITANT CANADIEN

NOUS détachons d'un article de M. Ar-nould sur l'"âme canadienne" le pas-sage suivant qui a trait à l'habitant canadien:

"Ces habitudes affectueuses, présidant à l'accomplissement du devoir quotidien, se trouvent dans toute leur pureté à la campagne, parmi cette race forte et infiniment sympathique des "habitants", chez qui bat peut-être le plus pur coeur canadien. Ce sont nos paysans français, avec plus d'aisance apparente, un air de dominer davantage leur vie rude, moins d'âpreté, d'économie et quelque chose pour le superflu et l'embellissement, de nombreux cadres enrubbannées et, presque toujours, un piano ou un harmonium. Dans les deux pays, de durs sacrifices sont faits pour pousser les enfants plus haut qu'on n'est soi-même; là-bas, comme les enfants sont nombreux, les uns succéderont au père, les autres fréquenteront l'université pour faire des "hommes de profession", hommes de loi ou médecins, tout en revenant à la maison de bois aider dans les temps de presse, comme au moment de la récolte du sucre d'érable: réserve précieuse, d'où sortent, non par hasard, mais par une sorte de jeu régulier, les têtes de la classe dirigeante; le fils d'un de ces "habitants" est président du Sénat fédéral, le petit-fils d'un autre est le premier ministre de la Confédération."



Ça Arrive!...

Par Noiro

(Pour la Revue Populaire)

ILLE millions de culasses ! Encore cet affreux canard qui éreinte mes hommes ! s'écria le nouveau colonel du 327e de ligne, en parcourant un article de la "Gazette de Mettoy-la-Ceinture".

"Il faut que ça cesse, ou ça sera du parti pris!... On accuse mon régiment de manquer de tenue, on prétend que mes soldats se conduisent comme des soudards, on les appelle la honte de Mettoy-la-Ceinture. Eh bien! ça va changer! nom d'une giberne, ça va changer!"

Ayant dit, le colonel Marron-Dinde endossa son uniforme No 3, s'arma d'une cravache et s'en fut à la caserne avec l'intention d'y faire du pétard...

A parler vrai, son agacement et sa contrariété étaient légitimes.

Depuis trois semaines qu'il était dans les murs de Mettoy-la-Ceinture, il ne pouvait jeter les yeux sur la gazette de l'endroit sans y voir des articles virulents contre les soldats de son régiment, qui était en garnison dans la ville ci-dessus.

Chaque jour, ce journal, qui passait pour refléter assez exactement l'opinion des habitants, signalait l'incurie qui régnait en haut et le désordre qui sévissait en bas. Il s'indignait de laisser aller où se complaisaient les hommes dans leur sortie en ville. Il affirmait que ce débraillé causait sur le public l'impression la plus pénible et que ce public était las d'assister chaque soir au spectacle écoeurant et aux équipées scandaleuses des innombrables pochards du 327e. Il vouait au mépris de

la population les chefs incapables qui toléraient un semblable débordement de corruption et de honte.

Le colonel Marron-Dinde était un homme intelligent et avisé. Il ne méconnaissait pas l'influence toute puissante que le journalisme exerce sur l'opinion des masses, le pouvoir presque sans limite qu'il possède sur l'esprit de la foule, et ayant reconnu ce fait incontestable que la presse est le mentor de la majorité des lecteurs, il en conclut qu'il fallait combattre le mal dénoncé par elle et prendre des mesures propres à s'attirer les bonnes grâces et la bienveillance de la gazette locale.

Arrivé au quartier, il fit demander l'adjudant de semaine.

—Allez me chercher l'adjudant Poilu, cria-t-il au planton.

L'adjudant Poilu était le parfait modèle du sous-officier crétin. Pas bien méchant au fond, il était rendu intraitable par la conception trop rigoriste que son esprit obtus s'était faite de la théorie.

Il s'appelait, en réalité, Paul Hue. Par corruption de langage et par malice on avait pittoresquement modifié son nom, et on en avait fait "Poilu." Tout le monde au régiment, ne connaissait que Poilu, l'adjudant Poilu... homme presque imberbe, d'ailleurs, et complètement chauve. Or, donc, l'adjudant Poilu accourut, salua et se mit au garde-à-vous.

—Vous m'avez demandé, mon colonel?"

"Oui... J'ai des instructions importantes à vous donner... Le 327e a une vilaine renommée, une réputation déplorable. "Cependant, mon colonel..."

"Taisez-vous!... Est-ce à vous que je vais m'en prendre?... Non! Par consé-



quent ne faites pas des yeux en lanternes de sémaphore et écoutez-moi... Une campagne de presse est menée contre mon régiment. On écrit, tous les jours, qu'il est infesté d'ivrognes. Depuis trois semaines que je suis là, je me suis rendu compte, par moi-même, qu'il y a beaucoup de vrais can-meaux, ce n'est pas par la sobriété, qu'ils ressemblent à ce paisible ruminant. Les paroles justement indignées de la "Gazette de Mettoy-la-Ceinture" me font un devoir immédiat de remédier à ce pénible état de choses... Je ne veux plus entendre parler des ignominies qu'on me signale journellement. J'ai décidé de faire une guerre acharnée aux soulards, quels qu'ils soient... Si vous en pincez un flanquez-lui une punition exemplaire, je me chargerai de l'arranger."

"Mon colonel, c'est qu'il y a des réservistes, en ce moment-ci, et..."

"Les réservistes, vous les salerez comme les autres!"

"Hier soir, j'en avais un qui était plein comme un sac à l'ordonnance... Il était gris au point d'avoir perdu la notion des distances, mon colonel. Il m'a tutoyé et outragé en ces termes: "toi, mon vieux Isidore, tu n'as pas un carafon à sucer du blanc de guêtres." C'est consigné sur mon motif. Je l'ai mis au mazzare avec huit jours de privation de sortie."

"Très bien! Parfait! Cinglez-les-moi, ces pistolets-là!"

"Il a protesté et m'a dit qu'il se ferait porter au rapport du colonel, mon colonel."

"Ah! Il va se faire porter au rapport... Eh bien! je vais le soigner ce pékin... A-t-il causé du tapage en ville?"

"Il ne pouvait pas, mon colonel, il n'est pas sorti du quartier. Mais il s'est rattrapé à la cantine... Il était tellement saoul qu'il prenait la cantinière pour la patronne du café borgne qui..."

"J'y suis, allez!"

"Vous y êtes allé, mon colonel? Moi aussi."

"Insolent, voulez-vous que je vous boucle à votre tour?... J'ai dit: je comprends. Continuez."

"Oh! excusez, mon colonel... Alors ayant pris la cantinière pour l'autre, il voulait à toute force l'embrasser. En se démenant il a réduit un carreau en miettes, renversé une cruche de vin et cassé une demi-douzaine de verres."

"Et, il a l'audace de vouloir venir se plaindre? Amenez-le-moi immédiatement. Je vais lui régler son affaire."

Poilu s'en fut exécuter cet ordre avec le sourire de satisfaction que lui faisait naître sa douteuse sollicitude pour ses subordonnés.

Le colonel arpentait son bureau, tout en soliloquant.

"Bon sang de bonsoir! Il va payer pour les autres, celui-là! Je n'ai pas envie de me mettre à dos le journal du pays, pour une poignée d'ivrognes... Vous allez voir, messieurs de la "Gazette de Mettoy-la-Ceinture," comment je sais combattre l'alcoolisme et obtenir, en peu de temps, l'heureux résultat que vous semblez tant désirer. Avant un mois je veux que vous me fassiez des éloges et que vous puissiez dire à vos lecteurs:

"Le colonel Marron-Dinde est un homme énergique et intelligent. Il a débarrassé ses troupes d'un fléau redoutable, d'un mal que nous avons été les premiers à démontrer. Grâce à son courage et à notre saine campagne, le 327e a reconquis l'estime de la population et est redevenu digne de ses nobles et glorieuses traditions..."

"Quelques articles de ce genre me mettraient en évidence et attireraient infailliblement sur moi l'attention bienveillante de mes chefs. Ce ne serait pas mauvais pour mon avancement. Pour cela, il faut absolument que je devienne l'ami de cette feuille... Ah! la presse!... Mais voici le gaillard, attention! De la poignée et du doigté."

Le réserviste incriminé pénétra chez le colonel. Il était flanqué de deux hommes de garde et suivi par l'adjudant Poilu.

"C'est vous qui jonglez avec les verres de la cantine et qui avez voulu vous livrer sur la cantinière à des actes que je ne crois pas nécessaire de vous rappeler en détail?"

“Oui, m'col'nel.”

“Eh bien! Vous êtes un joli moineau, je devrais dire un fameux loustic! Vous avez eu une conduite odieuse, vous avez insulté l'adjudant Poilu, ici présent. Et vous vous croyez intéressant? N'avez-vous pas honte de vous mettre dans un état pareil? Savez-vous quels sentiments vous m'inspirez?... Le dégoût et l'horreur. Vous rappelez le pourceau qui se vautre dans sa fange... J'ignore ce que vous faites dans la vie civile, mais j'ai tout lieu de penser que vous vous y conduisez en dégoûtant. Quelle considération voulez-vous qu'on puisse avoir avec un pierrot de votre acabit?... Un homme qui se ravale au niveau de l'animal le plus répugnant! Et quel écoeurément pour un colonel d'avenir pour soldat, une loque humaine, une brute avinée de votre espèce. Vous êtes tellement hébété par la boisson que vous regardez comme un être stupide sans comprendre un mot de ce que je vous dis... Allez Poilu, emmenez-moi cet enfant pochard et laissez-le à la boîte jusqu'à sa libération, il pourra y cuver son vin tout à son aise.

Le réserviste, toujours résigné, reprit sans murmurer le chemin de la salle de police.

Satisfait de sa tirade, Marron-Dinde s'é-

cria: “Je donnerais bien cent francs pour que la “Gazette de Mettoy-la-Ceinture” apprenne la façon dont je traite les ivrognes. Elle ne serait pas mécontente de moi je pense.

Puis, il fit venir la cantinière pour savoir exactement ce qui s'était passé la veille.

“Comment s'appelle le sauvage qui a cassé des verres et a été inconvenant avec vous? demanda-t-il à la bonne femme.

“Oh! vous savez, mon colonel, ce qu'il a cassé, ça ne fait rien, mais il m'a pris dans ses bras, comme pour m'embrasser et... et... il ne l'a même pas fait!

“Tut! tut! Ce n'est pas ça que je vous demande. Son nom! S'il vous plaît!

“J'ignore, mon colonel. Il a invité une dizaine de civils à la cantine. Ils ont bu quatre bouteilles de champagne, des cafés, des pousse-café, des fines, etc. Ils ont dépensé presque 150 francs. Oh! c'étaient des messieurs très bien! D'ailleurs, je ne connais pas son nom, mais je sais que c'est le Rédacteur en chef de la gazette de notre ville...

“Hein? Ce réserviste, c'est le rédacteur de... Ah! tonnerre de Dieu!... je viens de faire du propre!!!!

New-York 1909.

Soir d'Automne

Tout seul, depuis une heure, à ma fenêtre ouverte,
Je regarde le jour s'éteindre dans l'eau verte
Du fleuve,—de mon fleuve à moi, calme et puissant,
Beau de tout mon pays qu'il reflète en passant.
Le vent traîne un bruit doux de feuilles remuées.
Le soleil rouge meurt, tout près, sur les nuées
Qui montent des coteaux, comme pour l'accueillir
Mollement, chaque soir, quand il va défaillir,
Je regarde le ciel, les coteaux, la campagne
Qui fleurit les deux bords du fleuve et l'accompagne
De village en village, au loin vers l'horizon,
Le jour baisse... Il fait noir déjà dans la maison,
Et la lampe s'allume aux fenêtres voisines.
Le long du quai, des gens reviennent des usines,
Muets, hâtant leurs pas qui sonnent lourdement,
Et toute la fatigue et tout l'isolement
Des rêves, des bonheurs, des tendresses passées,
Malgré moi, de mon coeur, montent à mes pensées.

96 Manières de se Coiffer

Par Tante Pierrette



N'AYEZ crainte, chères lectrices: il ne s'agit point de 96 manières de se coiffer qu'on vous impose à la fois en ce moment. Il y a seulement ceci: les grands arbitres mondains, parlant de leurs travaux pour la saison d'hiver, ont déclaré qu'il n'y aurait pas beaucoup à reprendre dans les modes courantes pour vêtements, mais qu'un grand mouvement se dessinait pour remettre en vogue des modes de coiffure oubliées.

Là-dessus tout un monde s'est mis à fouiller les vieux bouquins, les manuscrits jaunis et les vieilles gravures, en quête de modes de coiffures, de "charpentes de cheveux", comme on a écrit.

Un journal spécialiste dit qu'il a pu en compter 3744!

La femme de l'empereur Marc-Aurèle (qui vivait il y a près de 1700 ans) en aurait inventé, à elle seule, pas moins de 300.

En 1772 parut un livre intitulé "l'Eloge de la Coiffure" et contenant 96 manières de se coiffer, illustrées et décrites.

Ce sont, paraît-il, dans ces 96 manières que les artistes les plus renommés vont s'inspirer.

L'un d'eux analysant cet ouvrage dit: "À l'aîtière fontange avait succédé, aux derniers jours de Louis XIV, une coiffure basse et plate, qui dura trente ans se relevant peu à peu et si bien qu'elle devint le tapé, sorte de diadème en cheveux crépés avec des boucles frisées, biaisées, brisées, etc., marrons, béquilles, coquilles, boucles et diadème couronnés de la huppe."

La huppe? oui, la huppe! Ce que c'était? L'auteur de "l'Eloge de la Coiffure" va nous l'apprendre:

"La huppe? Imagine-toi, de chaque côté du visage, deux grands ailerons, qui excèdent de sept à huit pouces la physiologie, et de deux ou trois les plus grands nez de France. Les ailerons ne paraissent rien par le haut, car il faut que la huppe ait sa saillie franche, mais ils sont attachés par derrière à une ample bourse de linge qui enveloppe le volumineux amas de cheveux dont les Françaises font à présent (1765) leur plus chère parure. On met par-dessus une espèce de carcasse en rubans bouillonnés nouée sur la nuque par une rosette. Cela n'est-il pas ingénieusement appelé aussi un cabriolet?"

A propos de cabriolet, le même auteur rappelle ce petit dialogue suivant:

—Qu'as-tu donc sur la tête qui la rend grosse comme une citrouille? demande le philosophe Diderot à sa fille.

—C'est une calèche.

—Mais on ne saurait te voir au fond de cette calèche.

—Tant mieux, répond la jeune fille qui se met à faire l'éloge des avantages de cette coiffure: le haut du visage est dans l'ombre, le bas en paraît plus blanc et l'ampleur de la "machine" fait paraître plus mignons les traits du visage.



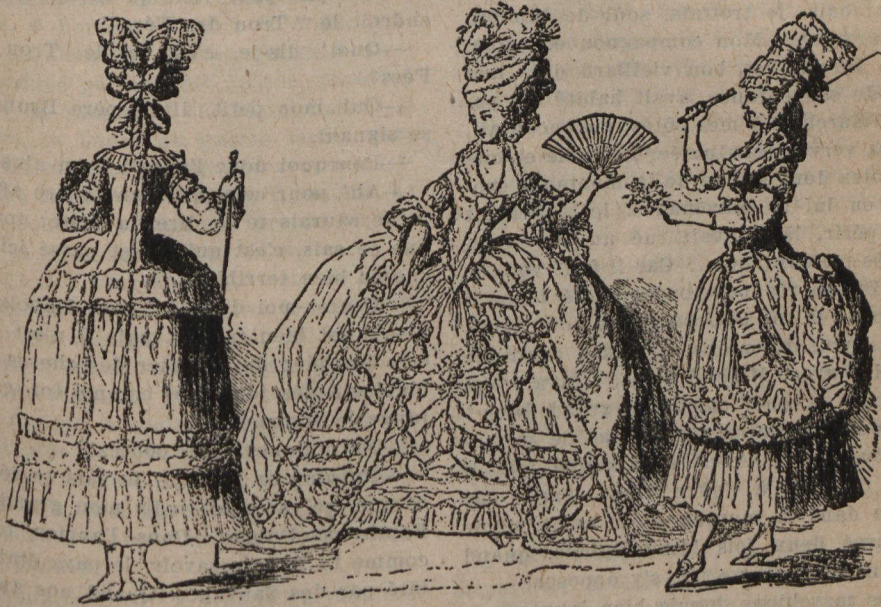
Il y eut à cette époque de très fameux coiffeurs, entre autres Legros. C'était un ancien cuisinier, ce qui ne l'empêcha pas, dit l'auteur de "l'Eloge de la Coiffure", de remplir toute l'Europe du bruit de sa renommée d'artiste en coiffure. Il enseignait. Ses élèves s'exerçaient la main sur des "prêteuses de tête". Celles-ci étaient des jeunes filles qui se louaient pour vingt sous par jour.

“ Rien, dit son biographe, rien ne manquait à sa vogue quand éclata ce fameux Procès des coiffeurs et des perruquiers, ceux-ci arguant d'un droit exclusif à la confection de la perruque, ceux-là prétendant au chignon. On dit beaucoup de paroles, on couvrit d'encre des cahiers de doléances, d'amères critiques et de protestations, on publia mémoires sur mémoires: bref, la perruque l'emporta, et il fallut entrer dans la corporation des perruquiers-baigneurs-étuvistes pour fabriquer le chignon. Nombre d'artistes en cheveux.

les autres qui doivent inspirer la “verve” des artistes actuels. Le choix est vaste et varié.

Et pour le cas où les hommes seraient tentés de se moquer un peu ou beaucoup d'une époque où il y eut tant de charpentés capillaires, je m'empresse de citer ceci sur la même époque:

“ Les hommes n'étaient pas restés en arrière pour leur parement de tête; eux aussi subissaient le despotisme des coiffeurs. La perruque courte, avec les ailes, le toupet et la queue, eut longtemps la



Trois des 96 manières de se coiffer

—car “notre profession est un art, et un art qui tient du génie”—aimèrent mieux aller en prison que “de contracter alliance avec des gens mécaniques”.

“Legros vaincu disparaît au milieu des six cents coiffeurs incorporés qui, en veste rouge, culotte noire, bas de soie gris, accommodèrent toutes les têtes à Versailles et dans la capitale.”



Ce sont les 96 meilleurs modèles de coiffure inventés par Legros, Léonard et

vogue, perruque à la chancelière, à la financière, perruque à marteaux, la moutonne, etc.; et toujours force poudre.

“Le toupet monta avec le chignon, toupet grec qui fit fureur vers la fin de Louis XV; puis, tout timide d'abord, parut le crapaud, petite bourse dissimulée sous une rosette: et toujours force poudre.

“Tout le monde était poudré, “jusqu'aux cuisiniers et aux domestiques”. Il faut de la poudre pour les perruques, disaient les mécontents, voilà pourquoi les pauvres manquent de pain.”

Le Trou des Fées

Par Jules des Grèves

C'ÉTAIT un brillant jour d'automne, le mont St-Hilaire était en fête.

Les oiseaux, pour faire plus amèrement regretter leur prochaine migration, chantaient avec un entrain inaccoutumé; des flots de soleil nous aveuglaient. Je marchais, je trottais, soûlé de lumière et d'harmonie. Mon compagnon et guide, Bruno Dubois, un bon vieillard qui, aux jours de son enfance, avait habité ces parages, marchait à mes côtés, me racontait, avec sa verve accoutumée, les mille et une anecdotes dont la vue de la montagne évoquait en lui la souvenance. Ici, il avait failli périr, là il avait tué un chevreuil, ailleurs un ours, etc... Car il faut vous le dire, Bruno n'a pas toujours été le petit rentier de la rue St-Joseph que nous avons connu, moi, du moins... Jadis, avant de convoler avec Mme Dubois, il avait été chasseur, et quel chasseur, grand Dieu! Le mont St-Hilaire n'avait pas de mystères pour lui... Aussi avec quelle joie il avait répondu à l'offre d'une partie de chasse dans la montagne! Il avait même embrassé deux fois Mme Dubois, quand elle lui avait dit ne pas s'y opposer!

Nous marchions depuis bien longtemps. Quatre heures venaient de sonner, nous commencions à redescendre la montagne après l'avoir parcouru en tous sens. Depuis quelques instants je remarquais que la verve du père Bruno s'était tarie; il marchait maintenant tout songeur, presque morne, lorsque nous nous vîmes tout-à-coup en face d'un petit portique naturel, taillé dans le roc, dont l'entrée conduisait à un couloir recourbé s'étendant jusqu'à l'enfer, comme me le dit Bruno. Devant le portique gisaient quelques pierres qui me semblèrent être les restes d'une manière de plate-forme également taillée dans le roc. Tout autour, la montagne était solitaire et sombre.

L'émotion du père Bruno allait toujours grandissante; il se mit à genoux devant le portique et pria. "Ah! mon petit, me dit-il, quand il eut terminé sa prière, il s'est passé ici un drame bien terrible; ce n'est pas pour rien qu'on appelle cet endroit le "Trou des Fées."

—Quoi! dis-je, c'est ici le Trou des Fées?

—Oui, mon petit, dit le père Bruno, en se signant.

—Pourquoi donc l'appelle-t-on ainsi?

—Ah! pour cela, c'est une autre affaire, je ne saurais te le dire au juste; tout ce que je sais, c'est qu'il s'est passé ici des choses bien terribles!

—Contez-moi donc ça, père Dubois.

—Il est bien tard et puis il n'est peut-être pas bien de raconter des choses semblables à des jeunesses comme toi, ça dérange le sommeil.

—Ne craignez rien, contez!

—Puisque tu le veux, je vais te répéter ce que me racontait jadis mon grand-père Baptisson Dubois. Dans l'ancien temps, comme tu dois le savoir, le pays était habité par des Sauvages. Quand nos anciens le découvrirent ils amenèrent des missionnaires pour convertir les indigènes et les civiliser. Dans la partie que nous habitons aujourd'hui, vivait alors la plus féroce des nations Sauvages, la nation iroquoise. Cette peuplade dont le dieu ou grand manitou avait, disait-on, sa demeure à l'endroit même où nous sommes, refusait de se courber devant la croix et martyrisait les bons pères qu'on lui avait envoyés pour l'instruire. Obligée cependant de se retirer devant la civilisation qui, avec la foi, commençait à fleurir sur les bords du St-Laurent, elle avait émigré au-delà du lac Champlain. Seul un vieux devin ou sorcier, Ananikou, avait refusé de les suivre, promettant de ne jamais

abandonner son manitou, et jurant aux Blancs et au Christ une haine éternelle.

Des années s'écoulèrent. Ananikou, retiré loin de tous avec sa famille, menait sur cette montagne une vie paisible. Il ne quittait son manitou qu'à de rares intervalles pour aller arracher aux Blancs quelques chevelures qu'il venait ensuite leur offrir.

Revenant un jour d'une pareille excursion après quatre mois d'absence, avant même de revoir sa cabane, il se dirige vers son manitou pour lui offrir les six chevelures françaises qui ornent sa ceinture, lorsque, ô horreur! il voit la croix, emblème du Dieu des Blancs, placée à l'endroit occupé par l'effigie de son manitou! Ses lèvres vomissent le blasphème! Il s'avance, la hache de guerre levée, vers cette humble croix; mais, horreur nouvelle! entre lui et l'emblème qu'il maudit, se dresse, bouclier vivant, son propre fils faisant à la croix un rempart de son corps... ce fils qu'il a pourtant élevé dans la haine du Christ et des Blancs, dans le respect et l'amour du manitou. Il voit ce fils qu'il destinait à lui succéder comme sorcier et prêtre du manitou, prêt à sacrifier sa vie pour protéger la croix. Alors sa fureur ne connaît plus de bornes, il brise d'un coup de hache l'humble bois sacré, puis saisissant son fils, il le garotte et le dépose sur le bûcher où se brûlaient les chairs offertes au manitou.

"Ananikou, dit-il, a promis au manitou que toujours, lui et ses fils, seraient fidèles à le servir. Puisque son fils est assez lâche pour oublier ce serment et renier le manitou, qu'il entonne le chant d'adieu, il va mourir; que son sang offert sur ce bûcher aille apaiser les justes fureurs du grand manitou."

Alors la voix de l'enfant se fit entendre, douce, touchante, harmonieuse, comme

celle d'un rossignol: "Que les oreilles du grand chef s'ouvrent bien grandes pour entendre l'adieu de son fils. La robe noire est passée par ici, elle a parlé au fils du grand chef, elle lui a enseigné des choses si belles, elle lui a si bien parlé du Dieu des Blancs, elle lui a si bien montré la méchanceté de son manitou, qu'il n'a pas hésité à renverser son image et à la remplacer par celle du Christ, le bon manitou des Blancs. Les paroles de la robe noire lui ont inspiré un tel courage qu'il est prêt à mourir plutôt que de revenir à son ancienne croyance!"

Le vieux chef, fou de rage, saisit son couteau de chasse et le plante dans le coeur de son fils. En expirant, le petit martyr disait: "Chef, je te pardonne!"

Alors, un bruit terrible se fit entendre, sortant du sein de la montagne; le vieux chef sentit le sol s'écrouler sous ses pieds; un abîme s'y était creusé; il y tomba entraînant avec lui l'image de son manitou.

Quand j'étais jeune, l'on voyait chaque année, à la même date, rôder près du "Trou des Fées", un spectre blanc, et nos grand'mères, après nous avoir raconté la douloureuse histoire que tu viens d'entendre, nous disaient que c'était Ananikou, qui, fidèle à son serment, venait prier devant le temple désert de son manitou.

Il était presque soir, le soleil semblait disparaître à regret, là-bas, à l'horizon; ses derniers rayons donnaient aux environs une grandiose beauté. Le bon père Bruno reprit son bâton et nous redescendîmes la montagne. Mais le pauvre vieux avait perdu toute sa loquacité. Il pensait aux jours où lui-même était jeune et se faisait raconter par les vieux d'alors cette légende. A son émotion attristée s'ajoutait le regret d'une vie trop vite écoulée.



UN TROISIEME TICKET



—Etes-vous pour Cook ou pour Peary?
—Moi, je suis pour les deux Eskimaux. C'est eux qui gueulent le moins et c'est eux qui ont fait le plus d'ouvrage dans toute cette affaire-là.

Le Secret des Pigeons

Par Pierre Voyer



N soir du dernier août, après l'intéressante et originale séance de fin d'année à l'Institut Agricole d'Oka, nous étions à causer sur des sujets ressortant, comme de source vive, de ce

que nous venions de voir et d'entendre, lorsque des roucoulements issus de tout près frappèrent mon oreille. Me voyant quelque peu distrait par ces tremolo doux, à peine rythmés, se mettant peu à peu au diapason de la causerie, et connaissant la curiosité qui ne quitte jamais les journalistes, même voyageant avec le plus rudimentaire des bagages, le Frère Directeur s'en fut ouvrir une des quatre ou cinq blanches boîtes qui garnissaient le rebord d'une armoire. Et nous vîmes de beaux pigeons—des voyageurs qu'on devait expédier le lendemain. Tout de suite la conversation roula sur cet intéressant volatile. Je n'y pris pas, pour cause, une bien grande part, mais j'écoutai... pour la différence, et je compris surtout que la science était encore à ne s'expliquer que par à peu près le secret du vol des pigeons voyageurs.

Depuis cette conversation, qui ne sortit jamais au complet de ma mémoire, il m'est venu sous les yeux deux articles—l'un du "Petit Parisien", l'autre du "Harper's Magazine" (octobre)—où ce secret, ce mystère fait l'objet de dissertations que je ne veux qu'analyser, en vous priant d'excuser ma visible incompetence.

Il y a, dit d'abord l'écrit français, il y a des problèmes que l'homme, dans l'état actuel de ses connaissances, est impuissant

à résoudre et le secret du vol des pigeons voyageurs appartient à cette catégorie de questions mystérieuses devant lesquelles s'épuise notre sagacité. Nous savons bien que ces animaux, rendus à la liberté à de longues distances, reviennent presque toujours au gîte, mais, ce que nous ne savons pas, c'est comment ils accomplissent ce voyage et de quelle façon ils s'orientent. Les théories les plus diverses, et souvent les plus ingénieuses, ont été ébauchées et développées à ce propos, mais des constatations sérieuses sont venues les détruire tour à tour, si bien qu'à cette heure encore, nous en sommes réduits à des hypothèses, à des suppositions qui se heurtent souvent à des faits contradictoires. Ce n'est pas une raison pour que l'étude de l'orientation des pigeons voyageurs soit abandonnée. La difficulté même qu'on éprouve pour parvenir à un résultat certain est un stimulant pour les chercheurs, aussi ne saurait-on se montrer surpris de l'importance donnée à cette question au cours du congrès de psychologie qui vient de se tenir à Genève, où l'on a entendu, sur ce curieux sujet, un long rapport de M. Thauziez, professeur au lycée de Périgueux et président de la fédération des sociétés colombophiles du Sud-Ouest.

Or, ce dernier a surtout remis en lumière l'ancienne théorie qui attribuait le retour des pigeons vers leur habitation à l'emploi d'un sens que nous possédons peut-être sans nous en douter, et qu'il nommait le sens magnétique. Cette théorie est ainsi grossoyée: Tandis qu'ils sont transportés au point où ils doivent être lancés, les pigeon traversent les courants électriques qui se dégagent de la terre et qui circulent autour d'elle. Ces courants,

ils les perçoivent par le moyen de certains canaux de l'oreille interne, et ce sont ces canaux qui constituent le sens magnétique. Remis en liberté, les voyageurs ailés retrouvent et reconnaissent ces courants, et parviennent de la sorte à se guider à travers l'étendue.

Cette théorie, d'ailleurs vite abandonnée, eut pour principal antagoniste, un docteur Bounier qui, au sens magnétique, opposa le sens des altitudes. Vint ensuite M. Hachet-Souplet. Pour lui, le secret est beaucoup plus simple, et il ne faut pas le chercher dans un sens nouveau, mais, plus naturellement, dans l'usage de la vue, très perçante et de longue portée chez les oiseaux.

D'après cet observateur, il est indéniable que "à une certaine distance de son colombier, le pigeon ne se dirige que d'après ses souvenirs visuels. Les lieux où il se trouve lui sont familiers, et c'est sans peine, sans effort, qu'il reconnaît son chemin. Est-il éloigné de sa demeure? Lui a-t-on fait franchir des centaines de kilomètres? C'est encore à ses facultés visuelles qu'il aura recours pour s'orienter. A cet effet, il s'élève aussi haut que possible dans les airs, décrivant des cercles immenses et de plus en plus étendus, jusqu'au moment où des horizons lointains lui donnent la sensation de pays familiers, vers lesquels il se dirige sans hésiter. Donc, pas de sens inédit, mais l'emploi raisonné d'un organe merveilleux."

La thèse de M. Hachet-Souplet rencontra des sceptiques qui se demandèrent si "la vue du pigeon est susceptible de lui rendre de tels services? Souvent, des bandes nombreuses de ces oiseaux, lâchées à des distances énormes du point d'arrivée, se bornent à quelques vols circulaires, exécutés à petite hauteur, et partent avec une vitesse vertigineuse dans la direction voulue, sans avoir pu observer des horizons connus."

Enfin, je résume le plus brièvement possible les conclusions de l'écrit français dont les grandes, moyennes et petites lignes se retrouvent dans l'article du magazine américain.

Il n'y a donc rien d'absolu, rien de cer-

tain, dans ce qui concerne la faculté d'orientation des pigeons voyageurs, car les faits en apparence les mieux établis sont démentis par des expériences nouvelles. C'est ainsi qu'on attribue volontiers la faculté de retour de ces oiseaux à l'entraînement progressif qu'on leur fait subir. Il est vrai que cette éducation, portant sur un nombre de kilomètres que l'on prend soin de grossir à chaque lâcher nouveau, ne peut avoir qu'un bon résultat, mais il arrive que des pigeons accomplissent des prouesses auxquelles l'entraînement demeure étranger.

On a vu, par exemple — et ceci a été mentionné dans les publications colombophiles autorisées — des pigeons vendus par un habitant d'Anvers à un amateur de Hambourg, revenir un an plus tard à leur colombier d'origine, alors qu'ils n'avaient point été entraînés dans la direction qu'il leur fallut suivre. Ils mirent trois jours, par de fortes chaleurs, à accomplir ce voyage, et ce fut sans accident qu'ils parvinrent au port.

Un colombophiliste distingué fut un jour chargé par un de ses amis, habitant Bruxelles, de lancer à Londres, où il se rendait, huit pigeons voyageurs. Le lendemain matin, à six heures, après avoir fait boire et manger les volatiles, il les lança sur le bord de la Tamise. Les oiseaux commencent par voler dans diverses directions, puis ils disparurent, semblant s'éloigner de la mer. "Je les croyais perdus, écrit le colombophiliste, mais à mon retour à Bruxelles, je fus agréablement surpris lorsque les huit voyageurs ailés me furent présentés par leur propriétaire, qui me déclara qu'ils étaient tous rentrés à leur colombier le jour même du lâcher, à sept heures du soir."

Or, et ceci contredit en partie ceux qui prétendent que sans entraînement successif il ne faut pas compter sur le retour des pigeons, ceux-ci n'avaient jamais fait que les voyages du Midi de la France à Bruxelles; ils n'avaient jamais traversé la mer auparavant, et, sans avoir fait les étapes réglementaires de Bruges, Ostende, Douvres, etc., ils avaient été transportés d'un bond à Londres.



De l'Influence de la Découverte du Pôle Nord sur la Paix Conjugale.

Par Mistigris

QUAND Murger eut disserté sur l'influence du bleu dans la musique, on crut bien que le dernier mot avait été dit sur les influences inattendues. Ce n'était que l'avant-dernier. Mais l'erreur fut pardonnable. Qui aurait pu prévoir qu'une découverte de pôle exercerait une influence pernicieuse dans les ménages, desserrerait des nœuds consacrés par le rite et durcis par les ans? Cela est pourtant.

Cook et Peary sont au fond de trois demandes en divorce à New-York et de cinq à Chicago.

Chicago mène toujours le cotillon dans la course au divorce original. C'est une de ses citoyennes qui a divorcé parce que son mari se mouchoit dans du coton; c'en est une autre qui a changé de lit et de foyer parce que son conjoint ne mangeait que des légumes, régime qui altérait ses sentiments. Il était donc dans l'ordre logique des choses que Chicago étrennât la série des divorces pour raison de pôle.

Il me semble voir d'ici la façon dont le Pôle Nord s'y prend pour jeter son froid dans les foyers domestiques. Monsieur lit son journal, madame aussi. Monsieur croit que madame est plongée dans le carnet mondain ou dans le poème des bargains; madame est sûre que monsieur s'attarde aux pronostics sur les sales chevaux de trot ou de course, lesquels mettent si souvent en péril le chapeau ou la robe qu'elle convoite. Mais il n'en est rien. En effet:

Monsieur.—Je le savais bien...

Madame.—Tu savais quoi? Toi tu sais toujours, puis tu perds, et quand je veux m'acheter un morceau pour me mettre sur le corps, tu cries comme ta défunte mère.

Monsieur.—Je ne parle pas de chevaux, je parle de science.

Madame.—???

Monsieur.—C'est-à-dire du Pôle Nord. Je l'avais toujours dit que c'était Peary qui l'avait découvert.

Madame.—Comment! un homme de ton âge, un père de famille, tu as le front de dire que ce n'est pas Cook?

Monsieur.—Ce n'est pas une question de front, c'est une question de cervelle, ce qui met les femmes en dehors de pareilles discussions. Si c'était une affaire de falbalas, je dis pas.

Madame.—Insolent!

Monsieur.—J'aimerais bien à savoir où tu peux trouver que c'est Cook qui...

Madame.—Ah! tu veux savoir? Eh bien, je vais te le dire. (Triomphante.) A New-York, ils ont créé un chapeau en l'honneur de Cook!!! Tu vois, hein?

Monsieur.—Je vois quoi?

Madame.—Que si c'était pas Cook qui aurait découvert le Pôle, ils n'auraient pas fondé un chapeau en son honneur. A New-York, ils doivent être mieux informés que toi, je suppose?

Monsieur.—Alors à cause d'un chapeau tu règles, comme ça, le plus gros problème du jour? Eh bien! à femme bête mari bête... Je vais donc raisonner comme toi et t'apprendre qu'à Londres, ils ont inventé en l'honneur de Peary une veste!

Madame, (éclatant de rire).—Et ils ont bien fait!!! Ha! ha! ha! une veste!!!

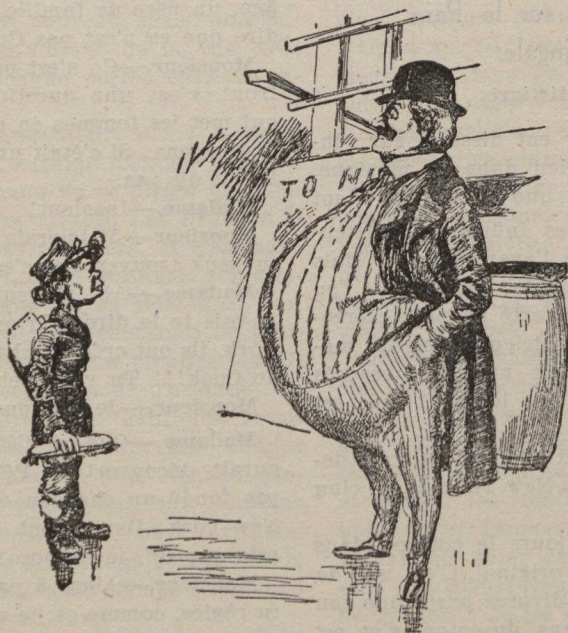
Monsieur.—Bien oui, une veste...

Madame.—Une veste! C'est bien ça! Ni-
gaud! (Froide et sévère), Monsieur, je vous laisse avec la veste de votre héros; trouvez-y le confort, le bonheur, la science. Moi, je retourne chez ma mère!

Monsieur.—Agnès! mon Agnès!

Madame.—Si tu veux promettre de mieux raisonner et de me donner le chapeau Cook... peut-être... reviendrai-je...

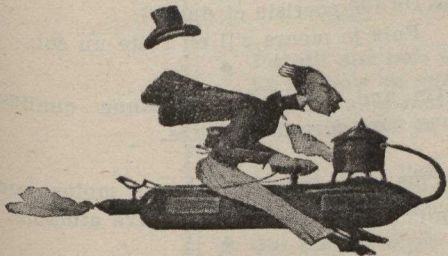
PENIBLE PERSPECTIVE



— Pourquoi ne veux-tu pas cirer mes bottes ?
— J'sus tout seul pour nourrir ma mère, deux
p'tits frères et trois p'tites soeurs...
— Raison de plus, alors, pour gagner un dix
cents ?
— Oui, p't-être... Mais tout d'un coup qu' vous
tômberez sur moé ?



ZIG-ZAGS
par Passepartout



Le premier dirigeable (d'après une caricature anglaise parue vers 1827).

Si une jeune femme se sert d'une éponge et de savon à toilette pour laver des pommes de terre, soyez assurés que c'est une nouvelle mariée.

La femme qui achète trop de choses utiles passe pour une mauvaise magasinieuse.

La prospérité couvre plus de péchés que la charité.

Une once de bon sens vous tiendra plus frais qu'une tonne de glace.

Essayer des chapeaux plaît presque autant à une femme que d'en posséder un.

Un scandale est naturellement plus gros quand il arrive dans une autre famille que la vôtre.

Un gentilhomme, quelque peu misanthrope, avait perdu son chien qu'il aimait beaucoup. Il lui fit élever un monument dans son jardin, avec cette épitaphe: Ci-gît un chien que j'ai perdu... C'était le seul ami qui ne m'eût pas mordu.

Certes, vos chapeaux sont immenses, Mesdam's; mais, dans la circonstance, Vous les portez si gentiment, Qu'on n' peut que les trouver charmants, Et qu' ce n'est pas moi qui vous blâme, O chapeaux d' femme!

La charité est moins populaire quand elle commence par soi-même.

Une femme d'aéronaute n'est pas, de ce fait, plus dirigeable qu'une autre.

Quand un photographe embellit trop une femme, celle-ci se martyrise ensuite pour arriver à ressembler à son portrait.

Une discussion où personne ne se fâche a moins de chance de plaire et de durer.

Vous avez toujours la compensation de penser de vos voisins ce qu'ils pensent de vous.



Carnet Mondain:—"Le plus gros événement matrimonial de la saison s'est déroulé hier à..."



Comme quoi on a raison de dire qu'il y a loin de la coupe...

On verra des gens trouver trop faible le whisky même en esprit. Mais il reste toujours à entendre quelqu'un dire qu'une mouche de moutarde n'est pas assez forte.

L'avare qui a de l'argent "à brûler" devrait l'emporter avec lui quand il meurt.

Les amoureux parlent rarement de température.

Combien de gens meurent sans avoir fait le tour d'eux-mêmes!

Pourquoi trouve-t-on le piano du voisin plus insupportable que le sien propre?

On reconnaît souvent une personne inférieure à son air supérieur.

On peut être fou rien qu'un instant, comme Thaw, mais les conséquences en sont longues.

Etre prohibitionniste à Montréal est plus méritoire qu'ailleurs, à cause de la qualité de l'eau.

On explique le goût des femmes pour les déménagements par le désir de rendre plus difficile le retracement de son âge.

EPIGRAMME

Sur ta fortune, maître Paul,
Prélève les produits du vol,
De l'hypocrisie et du dol,
Puis je meurs s'il en reste un sol.

Un ami, c'est une personne qualifiée pour vous dire des vérités.

Plus vous applaudissez et moins vous conseillez, plus on vous trouve aimable.

Le prix de la viande monte aussi facilement qu'un monoplan, mais il s'y maintient plus longtemps.



Aux lèvres!

La Plainte

J'ai dit aux bois toute ma peine,
Et les bois en ont soupiré;
J'ai dit mon mal à la fontaine
Et la fontaine en a pleuré;

Je l'ai dit à l'oiseau qui chante,
Et l'oiseau tristement s'est tu;
Je l'ai dit à l'étoile ardente
Qui par un signe a répondu;

Je l'ai dit à la fleur cachée
Dans l'herbe épaisse sous mes pieds;
Je l'ai dit à la fleur penchée
Sur ma tête dans les sentiers:

Et vite elles ont sur ma plaie
Répandu, prises de pitié,
Fleur de gazon ou de la haie,
Le parfum de leur amitié.

Ah! lorsque toute la nature
Ainsi prend part à mes douleurs;
Quand le vent qui passe et murmure
Sur son aile emporte mes pleurs,

Voudras-tu pas aussi m'entendre?
Réponds, toi qui les fais couler,
Et plus douce alors et plus tendre,
Voudras-tu pas me consoler?

Lucien Paté.

Photographies d'Amateurs

CINQUIEME SERIE—CINQUIEME CONCOURS

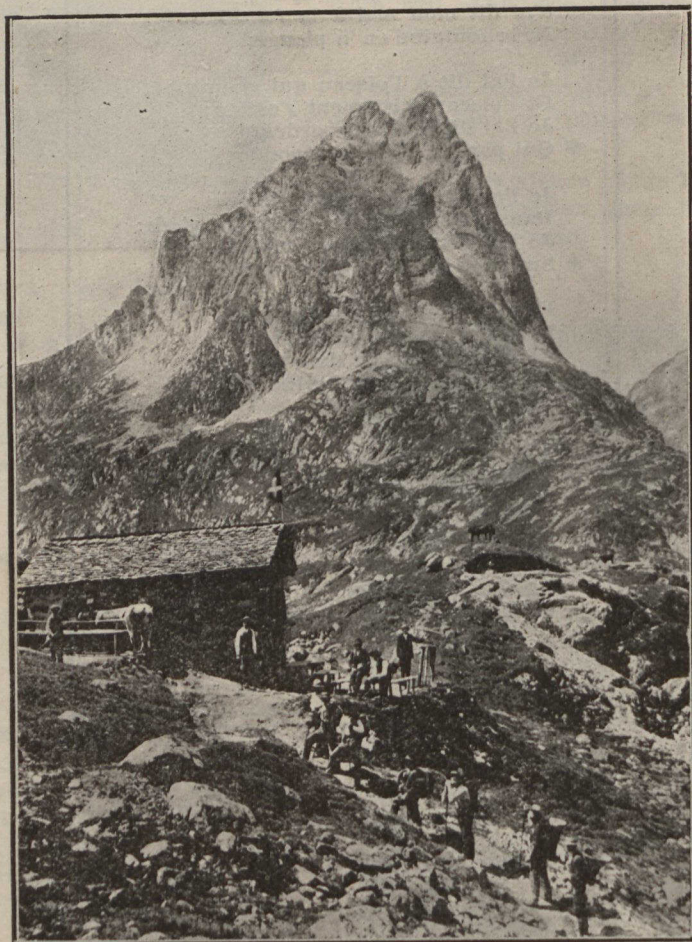
C Le cinquième concours de Photographies d'Amateurs est satisfaisant sous le double rapport de la quantité et de la qualité des envois, tout en ne répondant pas à l'attente.

Nous voulons faire ici une remarque que nous jugeons absolument nécessaire afin de prévenir tout malentendu, disons le

mot: toute mauvaise appréciation des décisions rendues par les juges de ces Concours.

Ces juges accordent les prix d'après les originaux, bien entendu. Or, il peut arriver qu'une photographie soit très bonne dans l'original mais qu'elle paraisse moins

(Suite et fin page 93)



PREMIER PRIX

“Le Col de la Geulaz”, par A. Zumbunner, Montréal.



SECOND PRIX.—“Nature capricieuse”, par V. Robitaille, Montréal.

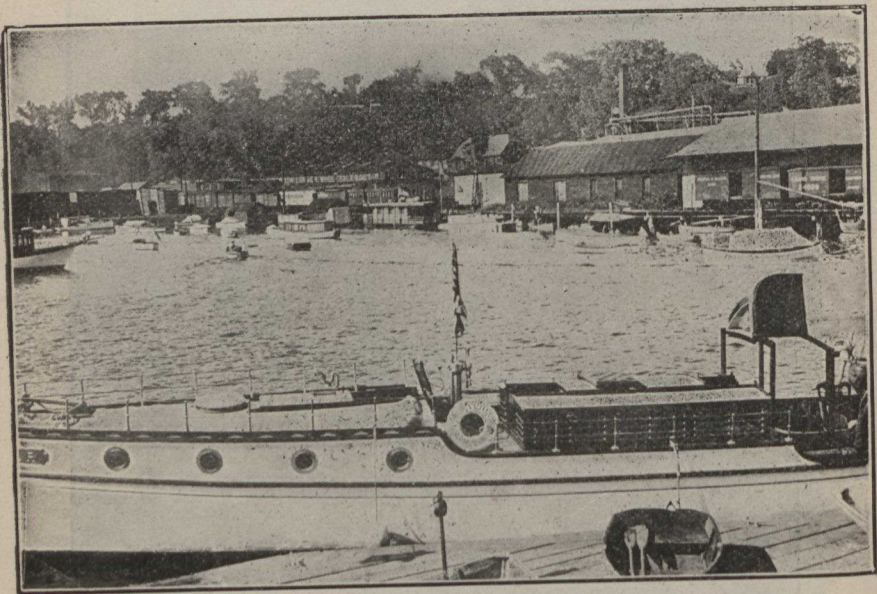


TROISIEME PRIX.—“Sur la Roche”, à St-Vincent de Paul, par R.T.L., Montréal.



PREMIERE MENTION

“ Mirages ”, par O. J. Paris, Manchester, N H.



PREMIERE MENTION

“ Jour de régattes ”, à Burlington, Vt., par J. Geo. Gendron, Sorel.



PREMIERE MENTION

“Brigade du feu”, en revue, par Chs. Bailey, Montréal.

bien, beaucoup moins bien même, reproduite ici. Ce n'est pas la faute de l'auteur de ladite photographie; c'est à cause du procédé dit “photogravure”, lequel ne peut bien reproduire une photographie que

si celle-ci est sur papier glacé (glossé). Il est donc dans l'intérêt des concurrents de se servir de ce papier, s'ils tiennent à ce que leurs photos paraissent très bien dans la **Revue Populaire**.



PREMIERE MENTION

“Près du Canal de Soulanges”, par V. Benoit.



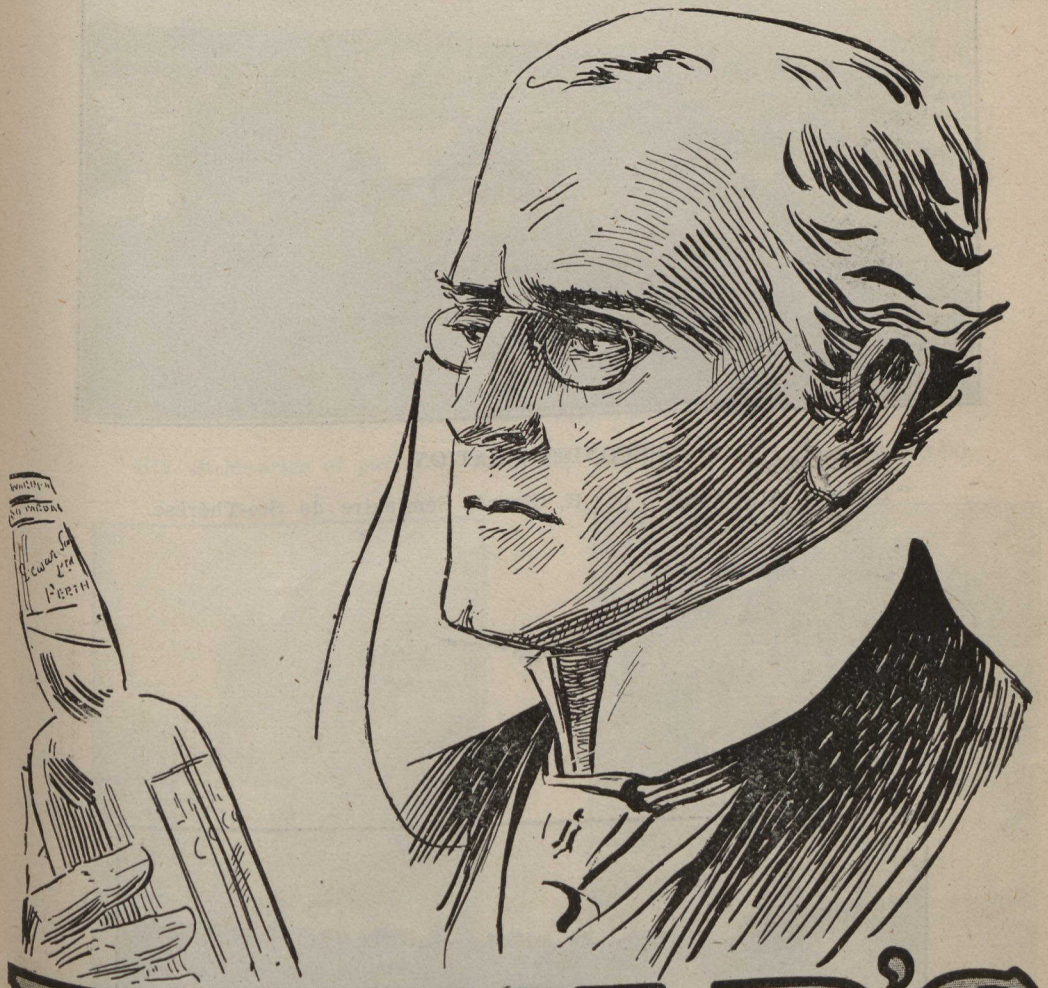
SECONDE MENTION

“ Baignade ”, par T. Demers, Coaticook.

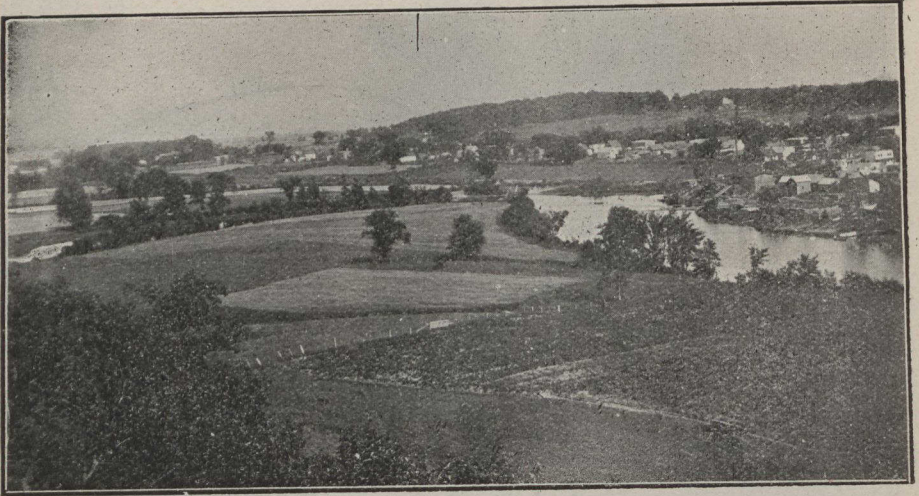


SECONDE MENTION

“ Pour la défense de l'Empire ”, par R. P. Parenteau, Montréal.

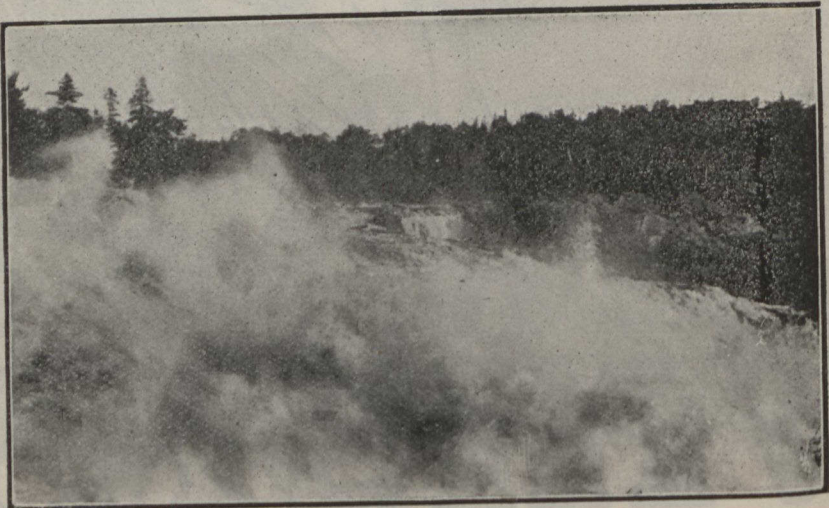


DEWAR'S WHISKY



SECONDE MENTION

“Lachute, Argenteuil”, par H. Girard, Séminaire de Ste-Thérèse.



SECONDE MENTION

“Un coin des Chutes Niagara”, par H. Robert, Montréal.



SECONDE MENTION

"Riv. St-Maurice et partie de Shawinigan", par J. C. Lauzon, Montréal.



SECONDE MENTION.—"Hue! donc",
par Jean Massicotte, Montréal.



SECONDE MENTION.—"Pont à la Mal-
baie", par Mlle M. Bailey, Montréal.

NOUS OFFRONS 25 CENTS

Pour le premier numéro de la **Revue Populaire** (décembre 1907). Il ne nous en reste plus. Ceux qui pourraient en y disposer nous obligerait en nous le faisant savoir. S'adresser à nos bureaux: 200, boul. St-Laurent.

(Fin page suivante)



Nos DENTS sont très
belles, naturelles garanties
**Institut Dentaire Franco-
Américain, (Incorporé)**
162, St-Denis, Montréal.



Prof.

Lavoie

Fabricant
Expert de
Perruques
et Toupets
pour Dames
et Messieurs

Maison
fondée en
1860

Cheveux teints dans toutes les nuances désirées. Coiffures pour Bals et Soirées

Assortiment complet de Tresses en Cheveux, Naturels, Accessoires de Coiffure, Peignes et Ornaments en Tous Genres pour Cheveux.

Importation directe de Paris, Londres, New-York.

No 8, Rue NOTRE-DAME OUEST
Coin Boul. Saint-Laurent, Montréal.

Avis aux Dames et aux Jeunes Filles

Dans ces jours de grande chaleur venez vous asseoir à notre Fontaine au Soda, y goûter une bonne glace servie proprement par un homme d'expérience, vous pourrez de cette façon jeter un coup d'œil plus à votre aise sur ce qui peut vous plaire, et vous être utile.

PARFUMS, SAVONS, POUDRE et tous Articles de Toilette propres à la femme.

Articles photographiques de choix: Cameras, Films, Papiers à imprimer et tous autres accessoires.

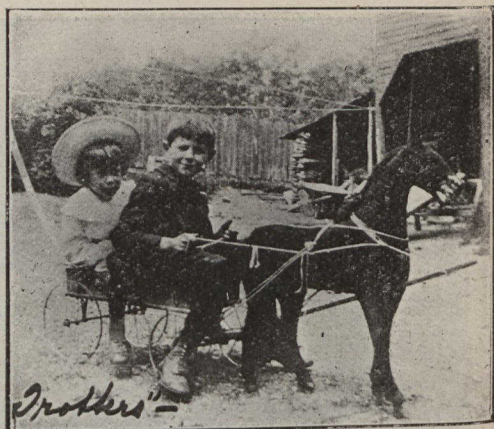
Une chose en plus, par message téléphonique nous envoyons chercher à domicile les ordonnances et les y reporter une fois remplies.

Une visite est respectueusement sollicitée.

S. MOISAN, Pharmacien,

Angle St-Laurent et Sherbrooke

Tel. Bell Est 4739



SECONDE MENTION.—“Le trotteur”, par Mlle Alice Codère, Sherbrooke.



SECONDE MENTION.—“Partie de pêche”, aux Forges, Radnor, par J. M. Loranger, Montréal.

Les moissonneurs de l'ouest vont récolter cette année 125,000,000 minots de blé. Ils ont 85 cents par minot de blé à la gare de chemin de fer, qui le transportera ensuite. Ils vont donc retirer cette année cent millions de dollars avec la récolte du blé seulement.